CHRISTOPHE SIMON/AFP

VIOLS DE MAZAN P.10-11

Le procès qui secoue la France

Gisèle Pelicot


MATHIS DUMAS

INOXTAG P.12

Les secrets d'un phénomène

LA TRIBUNE DIMANCHE

22 septembre 2024
Numéro 51 • 2,40 €

GOUVERNEMENT BARNIER

Pari risqué



Bruno Retailleau — Didier Migaud — Michel Barnier — Antoine Armand — Rachida Dati

STÉPHANE LE TELLEC/ABACAPRESS ; CHRISTOPHE ARCHAMBAULT/AFP ; JOEL SAGET/AFP ; ISA HARSIN/SIPA ; LUDOVIC MARIN/AFP

Une équipe hétérogène de 39 ministres dont 12 Renaissance et 11 LR

- Bruno Retailleau, figure de la droite, succède à Gérald Darmanin à l'Intérieur
- L'ex-député PS Didier Migaud s'installe au ministère de la Justice
- Rachida Dati conserve la Culture, Antoine Armand devient le plus jeune ministre de l'Économie de la V[e]
- Le surprenant pacte entre Gabriel Attal et Laurent Wauquiez

P. 2 à 6

Supplément océans

8 pages spéciales



LIBAN P.14

L'angoisse de la guerre totale

CINÉMA P.29

Francis Ford Coppola soutient Kamala Harris



APRÈS PARIS 2024

Kauli Vaast et Thomas Voeckler la jouent nature

P. 26

G. ARRIETA/WE CREATIVE VIA AFP ; J.-F. ROBERT/PRESSE SPORTS

FRANCE MÉTROPOLITAINE : 2,40 € - BELGIQUE : 2,60 € - SUISSE : 5,10 CHF.

M 00247 - 922 - F: 2,40 €



Bruno Jeudy
Directeur délégué de la rédaction

L'ÉDITO

L'équipe B

La Liste de mes envies: le titre du roman à succès de Grégoire Delacourt prend une résonance ironique au moment où la liste des ministres est divulguée. En effet, la « pleine liberté » qu'a accordée Emmanuel Macron pour la formation de son équipe ne manque pas de faire sourire. Des jours de laborieuses tractations entre l'Élysée et Matignon, des réunions sous tension avec les chefs de parti et de groupe parlementaire de la nouvelle coalition expliquent cet accouchement au forceps d'un gouvernement des plus petits dénominateurs communs. D'ailleurs, les mathématiques se sont invitées pour la constitution de ce pur produit de calculs politiques, pour ne pas dire politiciens, dignes des pires moments de la IVᵉ République.

Certains évoquent emphatiquement le barycentre de l'Assemblée, d'autres les lignes à ne pas franchir… Sans parler des cinquante nuances du centre et de la droite. Pour les Français, les chiffres sont moins agréables: plus de deux mois perdus dans des atermoiements ridicules et des petites manœuvres, un déficit qui va frôler les 6 % du PIB. Et ce n'est pas le nombre pléthorique de ministres qui va les réconcilier avec la politique. Marianne ne saurait supporter les caprices de ses dirigeants et, pour nos compatriotes, on ne badine pas avec l'amour de la République.

À l'arrivée, Michel Barnier a constitué une équipe avec des entrants peu ou pas connus, hormis Bruno Retailleau, jamais ministre mais incontournable président des sénateurs LR et figure de la droite catholique. Pour le reste, le Premier ministre mise sur des parlementaires expérimentés (François-Noël Buffet, Annie Genevard, Didier Migaud), c'est toujours mieux que les « amateurs » vantés naguère par Emmanuel Macron. Il laisse, en revanche, à la porte les fortes têtes, de Gérald Darmanin à Gabriel Attal, de Laurent Wauquiez à François Bayrou. Le choix donc d'une équipe B. Un pari risqué avant de se lancer dans le passage des quarantièmes rugissants à l'Assemblée.

Maintenant que le gouvernement est constitué, reste à espérer que le président laisse travailler le Premier ministre-sélectionneur et que les ministres évoluent de manière sobre et collective en respectant un plan de jeu efficace! De la cohésion, du sérieux et du fair-play à défaut d'éclairs de génie, voilà ce qui est attendu. Car aux yeux de bon nombre de Français, cette équipe a une légitimité très relative. Espérons que les vaincus des législatives réunis autour de Michel Barnier aient en tête cette phrase de Machiavel: *« Il gagne, celui qui sait ce qu'il va faire s'il perd. »*

Emmanuel Macron, dans ses vœux à la nation le 31 décembre, avait promis un *« réarmement de l'État »*. Il ne savait pas encore qu'il allait dynamiter la Vᵉ République et saper les équilibres politiques. Négociateur réputé, Michel Barnier devra démontrer sans attendre qu'il peut sceller des compromis introuvables et réconcilier les irréconciliables.



JEFF PACHOUD/AFP

Le fragile édifice de Barnier

Dans cette équipe, le bloc présidentiel occupe la moitié des postes et LR en décroche onze. Le ministre de la Justice, Didier Migaud, en est le numéro deux.

GOUVERNEMENT

LUDOVIC VIGOGNE

L'ACCOUCHEMENT A ÉTÉ LONG mais hier, peu avant 20 heures, Alexis Kohler s'est avancé sur le perron de l'Élysée pour égrener les noms des 39 ministres du gouvernement de Michel Barnier. Lundi, ceux-ci devraient se retrouver à Matignon pour une première réunion de travail. Puis, à 15 heures, un Conseil des ministres aura lieu.

Cette nouvelle équipe illustre l'alliance entre le progressisme macroniste et une droite conservatrice née des dernières élections législatives, dont aucun camp n'est sorti vainqueur. Numéro quatre, Bruno Retailleau en est l'homme fort en héritant du ministère de l'Intérieur. Président du groupe LR au Sénat, il est celui qui y pèse le plus lourd politiquement. Le Vendéen va également donner une coloration très droitière à l'ensemble. À l'automne dernier, il avait notamment beaucoup durci la loi immigration présentée par Gérald Darmanin.

Au sein du gouvernement Barnier, Rachida Dati est la seule personnalité à être véritablement connue des Français, puisque l'élue parisienne conserve le ministère de la Culture. Six autres ministres sortants figurent également au casting. Sébastien Lecornu garde aussi son portefeuille, la Défense, et devient désormais le ministre à la longévité la plus importante depuis le début de la présidence Macron. Les quatre autres se voient confier de nouveaux secteurs: Agnès Pannier-Runacher l'Écologie, Jean-Noël Barrot les Affaires étrangères, Catherine Vautrin les Collectivités locales, Guillaume Kasbarian la Fonction publique, et Marina Ferrari l'Économie du tourisme. Ministre de la Santé, la députée MoDem des Landes Geneviève Darrieussecq effectue quant à elle un retour: elle avait déjà été en fonction au sein des équipes Philippe, Castex et Borne.

Globalement, malgré sa défaite aux élections législatives, le bloc présidentiel occupe presque la moitié des postes du gouvernement. Afin de tenter néanmoins

> **Ce fut, selon Matignon, « la composition la plus compliquée de la Vᵉ République »**

de casser cette image de continuité, Michel Barnier a pioché parmi de nouveaux visages venus de l'Assemblée et inconnus du grand public pour occuper plusieurs portefeuilles de poids réservés au quota Renaissance. À 33 ans seulement, Antoine Armand, président de la commission des affaires économiques au Palais-Bourbon, va prendre les rênes de Bercy. Au même âge, Maud Bregeon, déjà habituée des plateaux télé, devient porte-parole. Anne Genetet est chargée de l'Éducation et Astrid Panosyan-Bouvet du Travail. Le ministère des Solidarités échoit au député Horizons du Nord Paul Christophe, élu depuis 2017. En revanche, c'est un ex-député, Laurent Saint-Martin, 39 ans, qui récupère le dossier miné du Budget. Il sera rattaché directement à Michel Barnier.

Au total, Les Républicains comptent onze postes. Parmi eux, outre Bruno Retailleau, Annie Genevard, secrétaire générale de LR, est chargée de l'Agriculture et François-Noël Buffet, président de la commission des lois au Sénat, de l'Outre-Mer, où les sujets explosifs s'accumulent. Sénatrice de la Loire-Atlantique, Laurence Garnier est, elle, secrétaire d'État à la Consommation. Vendredi, sa présence évoquée à la Famille avait provoqué une levée de boucliers au sein du bloc central en raison de son opposition au mariage pour tous et à la constitutionnalisation de l'IVG. Alerté notamment par l'ex-ministre Clément Beaune, le chef de l'État s'en était lui-même ému. Dans la liste présentée par Michel Barnier à Emmanuel Macron mardi à l'Élysée, le nom de Laurent Wauquiez figurait, lui, pour Bercy. Hier, il n'y était plus. Le président du groupe Droite républicaine à l'Assemblée a refusé la proposition du Premier ministre. Seul Beauvau l'intéressait.

Michel Barnier aura convaincu une seule personnalité issue de la gauche de rejoindre son équipe, qui, par ricochet, va paraître très déséquilibrée. Ex-député PS de l'Isère, président de la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique, Didier Migaud devient ministre de la Justice et numéro deux. Alors que le tandem constitué par Gérald Darmanin et Éric Dupond-Moretti a parfaitement fonctionné ces quatre dernières années, comment


Michel Barnier aux journées parlementaires des Républicains, entouré d'Annie Genevard, Bruno Retailleau et François-Xavier Bellamy, à Annecy (Haute-Savoie), le 12 septembre.

marchera celui que Migaud formera avec Bruno Retailleau ? Globalement, le collectif s'annonce fragile en raison de ces différences. Des couacs sont prévisibles.

Affronter les mécontentements

Le 1er octobre, Michel Barnier prononcera à l'Assemblée son discours de politique générale. Pour lui, la constitution de son gouvernement a été une première épreuve. À Matignon, on ne le dissimule pas. *« Cela a été la composition la plus compliquée de la Ve République ; le Premier ministre a dû gérer une configuration inédite et complexe »*, argue son entourage. À cette occasion, l'ex-commissaire européen a pu juger de ses marges de manœuvre. Avec Emmanuel Macron, qui lui a globalement laissé le champ libre, il a dû discuter à plusieurs reprises de l'identité du ministre des Affaires étrangères. Initialement, Michel Barnier avait choisi Jean-Dominique Senard, le président de Renault. Le chef de l'État y a mis son veto. Le Premier ministre a, lui, refusé de nommer Gérald Darmanin, candidat au poste, proche du locataire de l'Élysée. Le tête-à-tête qu'il a eu avec le ministre de l'Intérieur le 14 septembre s'est mal passé. Très soucieux d'avoir la main jusqu'au bout sur la composition de son équipe, Michel Barnier a dû aussi affronter les mécontentements de Gabriel Attal, qui s'estime marginalisé alors que le groupe Ensemble pour la République, qu'il préside, pèse le plus lourd au sein de la majorité relative, mais aussi de Marc Fesneau, celui du MoDem, qui n'a pas été associé au choix des ministres de son camp.

L'équipe que Michel Barnier a bâtie sera-t-elle suffisamment lestée pour affronter les tempêtes qui arrivent ? Le Premier ministre ne s'est en tout cas pas battu pour avoir des poids lourds. Le 13 septembre, il a petit-déjeuné avec Xavier Bertrand. Mais il ne lui a proposé aucun poste. Après lui avoir barré la route de Matignon, Marine Le Pen avait assuré qu'en cas de présence du patron des Hauts-de-France au gouvernement elle censurerait celui-ci. Le même jour, il a reçu Valérie Pécresse. À l'ancienne candidate à la présidentielle, il a proposé le Quai d'Orsay. Celle-ci a refusé. À son hôte, la présidente de la Région Île-de-France a indiqué que le seul portefeuille qui pourrait l'intéresser serait un grand Bercy, où elle mènerait une mission commando pour relever les comptes publics. Au cours de leur échange, elle a compris que cela serait impossible : le nouveau locataire de Matignon ne souhaitait que des ministères aux périmètres limités. ■

UNE ÉQUIPE DE 39 MEMBRES

Ministres
Didier Migaud, garde des Sceaux, ministre de la Justice
Catherine Vautrin, ministre du Partenariat avec les territoires et de la Décentralisation ;
Bruno Retailleau, ministre de l'Intérieur
Anne Genetet, ministre de l'Éducation nationale
Jean-Noël Barrot, ministre de l'Europe et des Affaires étrangères
Rachida Dati, ministre de la Culture et du Patrimoine
Sébastien Lecornu, ministre des Armées et des Anciens Combattants
Agnès Pannier-Runacher, ministre de la Transition écologique, de l'Énergie, du Climat et de la Prévention des risques
Antoine Armand, ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie
Geneviève Darrieussecq, ministre de la Santé et de l'Accès aux soins
Paul Christophe, ministre des Solidarités, de l'Autonomie et de l'Égalité entre les femmes et les hommes
Valérie Létard, ministre du Logement et de la Rénovation urbaine
Annie Genevard, ministre de l'Agriculture, de la Souveraineté alimentaire et de la Forêt
Astrid Panosyan-Bouvet, ministre du Travail et de l'Emploi
Gil Avérous, ministre des Sports, de la Jeunesse et de la Vie associative
Patrick Hetzel, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche
Guillaume Kasbarian, ministre de la Fonction publique, de la Simplification et de la Transformation de l'action publique
François-Noël Buffet, ministre auprès du Premier ministre, chargé des Outre-Mer
Laurent Saint-Martin, ministre auprès du Premier ministre, chargé du Budget et des Comptes publics.

Ministres délégués
Auprès du Premier ministre et du ministre de l'Europe et des Affaires étrangères
Benjamin Haddad, chargé de l'Europe
Auprès du Premier ministre
Nathalie Delattre, chargée des Relations avec le Parlement
Maud Bregeon, porte-parole du gouvernement
Marie-Claire Carrère-Gée, chargée de la Coordination gouvernementale
Auprès de la ministre du partenariat avec les territoires et de la décentralisation
Françoise Gatel, chargée de la Ruralité, du Commerce et de l'Artisanat
François Durovray, chargé des Transports
Fabrice Loher, chargé de la Mer et de la Pêche
Auprès du ministre de l'Intérieur
Nicolas Daragon, chargé de la Sécurité du quotidien
Auprès de la ministre de l'Éducation nationale
Alexandre Portier, chargé de la Réussite scolaire et de l'Enseignement professionnel
Auprès du ministre de l'Europe et des Affaires étrangères
Sophie Primas, chargée du Commerce extérieur et des Français de l'étranger
Auprès du ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie
Marc Ferracci, chargé de l'Industrie
Marie-Agnès Poussier-Winsback, chargée de l'Économie sociale et solidaire, de l'Intéressement et de la Participation
Marina Ferrari, chargée de l'Économie du tourisme
Auprès de la ministre de la Transition écologique, de l'Énergie, du Climat et de la Prévention des risques
Olga Givernet, chargée de l'Énergie
Auprès du ministre des Solidarités, de l'Autonomie et de l'Égalité entre les femmes et les hommes
Agnès Canayer, chargée de la Famille et de la Petite Enfance.

Secrétaires d'État
Auprès du ministre de l'Intérieur
Othman Nasrou, chargé de la Citoyenneté et de la Lutte contre les discriminations ;
Auprès du ministre de l'Europe et des Affaires étrangères
Thani Mohamed Soilihi, chargé de la Francophonie et des Partenariats internationaux
Auprès du ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie
Laurence Garnier, chargée de la Consommation
Auprès du ministre des Solidarités, de l'Autonomie et de l'Égalité entre les femmes et les hommes
Salima Saa, chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes
Auprès du ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche
Clara Chappaz, chargée de l'Intelligence artificielle et du Numérique.

L'étonnante revanche de Bruno Retailleau

Nommé à l'Intérieur, le patron des sénateurs LR cultive de solides réseaux, mais ses positions en matière d'immigration hérissent la Macronie.

JULES PECNARD

IL Y A QUINZE ANS, son propre mentor, Philippe de Villiers, lui a barré la route vers une première expérience ministérielle. Voyant en Bruno Retailleau un rival en puissance, le fondateur du Puy du Fou a appelé le président Nicolas Sarkozy pour mettre son veto : *« Si vous le prenez, j'y verrai une déclaration de guerre. »* En 2017, l'affaire Penelope ayant démonétisé la candidature de son nouveau champion, François Fillon, les chances du Vendéen d'occuper une place au sein de l'exécutif se sont évaporées une nouvelle fois. Sa dernière opportunité, la plus inattendue, a été la bonne. Après deux semaines de tractations rocambolesques, Michel Barnier a choisi de faire de Bruno Retailleau, président du groupe Les Républicains au Sénat, l'homme fort d'un gouvernement dont la fragilité politique saute aux yeux. Tour à tour pressenti pour le ministère de la Justice puis celui des Finances, il atterrit finalement à l'Intérieur.

Cette nomination n'est pas surprenante. Pour occuper l'hôtel de Beauvau, le Premier ministre voulait quelqu'un avec qui il a bâti des relations de confiance. Au départ, Bruno Retailleau n'était pas certain de vouloir y aller. D'une part, parce que l'expérience risque de tourner court, au vu de la configuration impossible à l'Assemblée nationale ; d'autre part, la situation d'un leader de majorité sénatoriale est très confortable s'agissant des conditions de travail. Il n'y avait donc aucune raison de jouer le rapport de force pour obtenir un maroquin.

Cela tombe bien, ce n'est pas dans la nature de l'intéressé. Du moins sur le plan professionnel ; dans la bataille des idées, ça l'est nettement plus. Lui et Michel Barnier, qui se sont apprivoisés durant la campagne Fillon, n'ont pas le même ADN politique. L'un vient du souverainisme et revendique d'avoir été l'un des rares parlementaires de son camp à voter, en 2008, contre la ratification du traité de Lisbonne. L'autre est un pur produit du néogaullisme et de sa branche la plus favorable au projet européen. Le Savoyard incarne l'union de la droite et du centre, honnie par Bruno Retailleau, même s'il a fini par adhérer à l'UMP après sa violente brouille avec Philippe de Villiers. Le grand parti chiraquien demeure, à ses yeux, le point de départ de l'affaiblissement électoral de la droite française.

> **Retailleau ne me fera pas de sale coup**
> *Emmanuel Macron à Nicolas Sarkozy*

Cela ne l'a pas empêché, au fil des années, de s'y constituer un solide réseau tout en cultivant sa singularité. Lui se voit comme un conservateur au sens britannique du terme, attaché à la liberté d'entreprendre et à la rigueur budgétaire. Né dans le Maine-et-Loire mais enraciné dans son fief de Vendée, où il pratique l'équitation depuis toujours, Bruno Retailleau a été pendant des années aux manettes de la Cinéscénie, spectacle son et lumière qui a fait le succès planétaire du Puy du Fou. Son catholicisme attaché aux traditions, qui irrigue une partie de ses convictions, se mêle à un intérêt pour les nouvelles technologies et la préservation de l'environnement.

Soutenu par Larcher, Fillon et Pécresse

Parmi ceux qui ont appuyé sa promotion auprès de Michel Barnier, il y a bien sûr Gérard Larcher, le président du Sénat, et l'ex-Premier ministre François Fillon, mais aussi Valérie Pécresse. Pendant le calvaire de sa campagne présidentielle de 2022, la patronne de la Région Île-de-France a apprécié le fait que Bruno Retailleau reste à ses côtés jusqu'au bout et prenne à cœur son rôle de technicien chargé de la mise en œuvre du programme. Ses relations avec le chef des députés LR, Laurent Wauquiez, longtemps teintées de méfiance, se sont beaucoup améliorées. *« Bruno a toujours été jusqu'au bout de ses fidélités et n'a jamais été dans les coups bas*, résume un proche. *Il ramasse les fruits de cela. »*

Même Nicolas Sarkozy ne trouverait rien à redire à sa nomination. *« Bruno va aller à Beauvau, c'est bien »*, a récemment glissé l'ancien chef de l'État à un ami du sénateur. Quelques jours avant, au cours d'un des nombreux échanges qu'il a eus avec son prédécesseur depuis l'arrivée de Michel Barnier à Matignon, Emmanuel Macron s'est montré plutôt élogieux à l'endroit du Vendéen. *« Il ne me fera pas de sale coup »*, a-t-il dit en substance à Nicolas Sarkozy. Occupant emblématique de ce ministère, l'ex-héraut de la droite en a pourtant voulu à Bruno Retailleau de renier son héritage lorsqu'il a tenté d'accéder à la tête des Républicains, fin 2022. *« Je comprends que tous ceux qui ont mis beaucoup d'énergie à la réélection de M. Macron ne souhaitent pas me voir accéder à la présidence de LR »*, tranchait alors l'ancien villieriste.

Cette dénonciation farouche du macronisme, dont il n'a jamais dévié depuis 2017, l'intéressé va devoir l'amender. Dans l'équipe gouvernementale qui a été constituée, de nombreux membres sont estampillés Renaissance, parti dont les députés sont chapeautés par Gabriel Attal. Du côté des centristes, Bruno Retailleau a noué des liens fluides. Leur leader au Sénat, Hervé Marseille, travaille efficacement avec son homologue de droite, bien qu'il lui arrive de pester contre ses raideurs doctrinales. *« Bruno fait partie de cette catégorie surannée de politiques qui lisent des livres et ont des idées, même si on n'est pas d'accord avec*, décrit l'élu des Hauts-de-Seine. *C'est un atypique parce qu'il est cultivé et qu'il travaille. Ça ne court pas les rues. »*

Chez ceux qui se réclament encore du chef de l'État, c'est une tout autre affaire. Lors de l'ultime réunion organisée jeudi par Michel Barnier, où se sont rendus les dirigeants de la coalition bancale en train de naître, Bruno Retailleau a laissé entendre que si le Premier ministre échouait les conséquences rejailliraient avant tout sur Emmanuel Macron. Après lui avoir demandé de répéter, Gabriel Attal s'est lancé dans un panégyrique du président. Une manière de creuser des lignes de front d'entrée de jeu. Et que dire des ex-LR passés sous pavillon macroniste, comme Catherine Vautrin ou Rachida Dati ? La ministre de la Culture n'a jamais apprécié son futur collègue. Aux yeux de Rachida Dati, Bruno Retailleau est un réactionnaire obtus, et lui ne voit rien d'autre en elle qu'une opportuniste.

Le « laxisme » des macronistes

« Retailleau, c'est quelqu'un qui sait respecter les deals, nuance un pilier de Renaissance, *mais sa nomination à Beauvau est une erreur de calcul de la part de Barnier. L'élément majeur qui peut faire péter notre entente, c'est l'immigration. Quand on voit les dégâts causés par le texte des sénateurs LR l'an dernier, remettre une pièce là-dedans, c'est la garantie du suicide politique. »* Sur ce dossier, comme sur la sécurité, les remèdes de l'élu vendéen sont connus pour leur dureté. Au Palais du Luxembourg, où il siège depuis vingt ans, Bruno Retailleau a porté des textes qui ont suscité des débats houleux. Il y a eu la proposition de loi « anticasseurs », promulguée par le gouvernement Philippe en 2019 et dont la première mouture, sabrée par le Conseil constitutionnel, accordait au préfet le pouvoir d'interdire à certaines personnes de manifester. Au printemps 2023, le chef de la droite sénatoriale a défendu une batterie de mesures visant à durcir la politique migratoire. Les émeutes urbaines déclenchées par la mort du jeune Nahel lui ont permis de les inclure dans le projet de loi évoqué plus haut, endossé par Gérald Darmanin.

Les dispositions les plus sévères, censurées par le juge constitutionnel, ont été réintroduites par Bruno Retailleau et Laurent Wauquiez dans leur *« pacte législatif »* du mois de juillet. À l'époque, Les Républicains ne s'attendaient pas à devoir gouverner avec ceux dont ils ont tant dénoncé le *« laxisme »*. Une fois au banc du gouvernement, l'ancien président de la Région Pays de la Loire tiendra-t-il le même discours ? *« Son cahier des charges est très serré, il ne pourra pas faire de grande réforme*, s'inquiète un conseiller politique LR. *En plus, il y a un gros risque que le RN l'applaudisse à l'Assemblée pour crisper les macronistes. »* Avant même de commencer, Bruno Retailleau sait qu'il débarque sur un champ de mines. ■


XOSE BOUZAS/HANS LUCAS
Avec le président du Sénat, Gérard Larcher, en janvier 2022.



Barnier face à l'axe Attal-Wauquiez

Les présidents des groupes Ensemble pour la République et Droite républicaine à l'Assemblée s'entendent bien. Cette bonne relation va compter.

PARLEMENT

LUDOVIC VIGOGNE



STEPHANE AUDRAS/REA

Laurent Wauquiez et Gabriel Attal, à Meyzieu (Rhône) en septembre 2023.

C'EST L'UNE DES PREMIÈRES PERSONNES qu'il appelle. Lundi, quelques minutes après sa rencontre avec Michel Barnier, Gabriel Attal passe un coup de fil à Laurent Wauquiez. Le chef des députés Ensemble pour la République veut faire part de son entretien avec son successeur à son homologue du groupe Droite Républicaine (l'ex-groupe LR), qui a, à son tour peu après, rendez-vous avec celui-ci. Il est en effet estomaqué. Alors que la composition de son gouvernement commence à se concrétiser, Michel Barnier n'a rien voulu lui dire des équilibres politiques sur lesquels celui-ci serait bâti. Sur le fond, il a tout autant refusé de lui donner des précisions sur la ligne qu'il entendait suivre. Gabriel Attal trouve ce comportement incroyable. Ce n'est pas la première fois qu'il lui pose ces deux questions mais n'obtient aucune réponse. Des éclaircissements sont pourtant attendus par ses troupes, qui, puisqu'elles sont les plus fournies à l'Assemblée nationale, seront le mur porteur de la majorité relative dont le locataire de Matignon est censé désormais être le chef.

Quand il entend Gabriel Attal lui raconter à quel point leur entrevue s'est mal passée, Laurent Wauquiez est-il vraiment étonné? La semaine précédente, il a eu lui aussi un très vif accrochage avec Michel Barnier. Le premier a constaté que le second prenait directement contact avec des députés de son groupe pour leur proposer d'entrer dans son gouvernement. Or l'ancien commissaire européen s'était engagé à ce que leur patron ait un droit de regard sur les heureux élus. Au téléphone,



Il le trouve nombriliste et immature

Un ami de Michel Barnier, à propos de Gabriel Attal

Laurent Wauquiez rappelle donc au nouvel occupant de la Rue de Varenne la garantie qu'il lui avait apportée sur ce point quelques jours plus tôt, quand, dans la dernière ligne droite de sa nomination, il lui avait demandé d'appuyer sans retenue auprès de l'Élysée sa candidature pour Matignon. Leur conversation est franche.

Jeu de la sincérité

Ces derniers jours, Gabriel Attal et Laurent Wauquiez se sont beaucoup appelés. Les deux ambitieux ont noué un vrai lien de confiance. Leur premier vrai échange remonte au 15 mai. Ce soir-là, le trentenaire, alors Premier ministre, invite le presque quinqua, encore président de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, à dîner. Lors de ces agapes, chacun joue plutôt le jeu de la sincérité. Le courant passe. À partir de juillet, leurs contacts se mettent à se multiplier. Pour l'un comme pour l'autre, la dissolution a tout changé. Ils sont désormais députés et devenus patrons de leurs groupes. Dans la perspective des élections internes à l'Assemblée, ils s'entendent pour s'épauler face aux assauts du Nouveau Front populaire et se répartir les postes. Chaque partie respecte son deal. Elle note la loyauté de l'autre. Entre eux, la relation devient vraiment fluide. Avec la nomination de Michel Barnier à Matignon, les voilà embarqués dans une même majorité relative. Quand, mercredi, des rumeurs de démission proviennent de Matignon face à l'impossibilité de composer le gouvernement, Gabriel Attal et Laurent Wauquiez œuvrent de concert pour faire baisser une tension qu'ils avaient eux-mêmes contribué à alimenter. Après s'en être parlé, ils envoient tous deux un SMS au Premier ministre pour lui demander la tenue d'une rencontre avec les autres formations politiques et faciliter l'accouchement de son équipe. Ils essuient une fin de non-recevoir de l'ex-commissaire européen qui leur dit refuser de voir se mettre en place une République des partis. Jeudi, en fin de matinée, ils recevront néanmoins une convocation à une réunion organisée en début d'après-midi, Rue de Varenne, avec les chefs des différents mouvements qui participeront à l'exécutif…

Au sein de la coalition qu'il va piloter, c'est d'abord avec ces deux-là que Michel Barnier va devoir composer. Le Premier ministre en a pleinement conscience. Depuis sa promotion, il n'a cessé de leur imposer son autorité. Ni l'un ni l'autre ne sera ainsi dans son gouvernement. Pour Gabriel Attal, ce n'est pas une surprise. Il ne s'est vu proposer aucun poste par le nouveau locataire de Matignon, qui a en revanche eu une démarche inverse avec certains de ses prédécesseurs (Élisabeth Borne, Jean Castex). D'entrée de jeu, la relation entre ces deux hommes qui avaient pris l'habitude de déjeuner une fois par an ensemble s'est grippée et tout en a découlé. Lors de leur passation de pouvoir, le 5 septembre, l'aîné n'a pas apprécié que son cadet semble lui dicter sa feuille de route. Quelques jours plus tard, devant un de ses visiteurs, il se félicitera encore de l'avoir remis à sa place, jugeant que Gabriel Attal avait vraiment exagéré. *« Il le trouve nombriliste et immature »*, dit un de ses amis.

Même ambition

De la même manière, avec Laurent Wauquiez, il a souhaité instaurer dès le début un rapport de force. Jeudi, celui-ci a connu sa plus spectaculaire concrétisation. À l'issue de la rencontre avec les chefs de parti, les deux LR ont eu un aparté en présence d'un troisième, Bruno Retailleau. Le Premier ministre a demandé officiellement au patron des députés Droite républicaine s'il voulait devenir ministre des Finances. Celui-ci lui a répondu par la négative, comme il l'avait déjà fait quarante-huit heures plus tôt à la même question. Depuis le début, Laurent Wauquiez remuait ciel et terre pour décrocher l'Intérieur. Mais Michel Barnier ne lui a jamais proposé ce portefeuille. Ce dernier lui a notamment fait comprendre à demi-mot qu'Emmanuel Macron s'y opposait. Pour en avoir le cœur net, le député de la Haute-Loire a appelé Alexis Kohler, avec qui il lui arrive d'échanger, afin de vérifier l'existence d'un tel veto. Il s'est entendu dire par le secrétaire général de l'Élysée que ce n'était pas vrai. *« Avec le recul, on comprend que c'est Michel Barnier qui ne voulait pas de lui à Beauvau,* conclut un de ses proches, même si à Matignon on continue d'assurer que son accession Place Beauvau bloquait à l'étage plus haut. *Laurent découvre que sa relation avec lui est plus compliquée qu'il ne le pensait. »* En 2015, ils avaient eu un différend public: Laurent Wauquiez s'était imposé sans délicatesse tête de liste en vue des régionales en Auvergne-Rhône-Alpes alors que l'ex-commissaire européen ambitionnait de l'être. S'ils s'étaient par la suite rabibochés, plusieurs épisodes ont ravivé les plaies. Lors de la primaire organisée par Les Républicains en 2021 pour désigner leur champion à la présidentielle, Michel Barnier a jugé que Laurent Wauquiez lui avait manqué en ne le soutenant jamais officiellement. En 2022, il s'était positionné pour être président de LR, alors que le parti n'avait plus de chef, mais le représentant de la Haute-Loire avait fait élire Éric Ciotti. Encore cet hiver, ils ont été en désaccord: en vue de la constitution de la liste pour les européennes, Laurent Wauquiez a plaidé pour que Nadine Morano et Brice Hortefeux, bien que fortement contestés, aient toute leur place sur celle-ci, quand Michel Barnier était contre.



Avec le recul, on comprend que c'est Michel Barnier qui ne voulait pas de lui à Beauvau

Un proche de Laurent Wauquiez

Jeudi, à l'occasion de la réunion des chefs de parti organisée à Matignon, Gabriel Attal et Laurent Wauquiez ont tous les deux mis du liant. Assis à la même table qu'un camp macroniste combattu âprement pendant sept ans, le leader LR s'est félicité que désormais tous se retrouvent sur l'essentiel. Si l'ex-Premier ministre n'a pas obtenu de réponse claire sur le devenir du projet de loi sur la fin de vie ou celui du mix énergétique, élaboré avec tant de difficulté depuis 2017, il n'a pas insisté. À l'avenir, l'un et l'autre seront-ils toujours aussi arrangeants? Tous deux devront composer avec leurs troupes, peu ravies de ce mariage un peu trop forcé à leur goût entre une droite conservatrice et un courant progressiste. Gabriel Attal et Laurent Wauquiez feront aussi en fonction de leur intérêt. Ils ont la même ambition: être sur la ligne de départ de la prochaine présidentielle. Cet automne, dans cette perspective, ils viseront un premier objectif: s'emparer de leur parti. Du côté de Renaissance, un congrès sera organisé en novembre et tout indique que Gabriel Attal se lancera dans la bataille. Laurent Wauquiez attend, lui, que la situation des Républicains, dont le président est toujours Éric Ciotti malgré son ralliement à Marine Le Pen lors des dernières législatives, se décante pour passer à l'acte et refonder entièrement sa famille. Si la justice doit se prononcer cet automne, une solution à l'amiable pourrait être trouvée avant. Le député des Alpes-Maritimes, qui a créé son propre mouvement, l'UDR, et celui de la Haute-Loire ont longuement échangé mardi sur la situation politique.

Adversaire commun

Pour eux, la partition à jouer vis-à-vis de Michel Barnier ne sera pas facile. Pour l'ancien Premier ministre, l'entre-deux dans lequel son camp se retrouve peut-il être une satisfaction? Malgré sa défaite aux législatives, celui-ci est toujours aux affaires sans n'avoir plus les commandes, continuant malgré tout à être rongé par l'usure du pouvoir et l'impopularité qui va avec. Initialement, l'ex-ministre sarkozyste voulait, lui, se présenter comme une alternative devant les Français après la décennie Macron. Dorénavant, contraint de soutenir un locataire de Matignon issu d'un commun giron, il va être comptable d'un bilan. Un point l'a néanmoins satisfait: l'équipe Barnier ne comptera pas de poids lourd lorgnant 2027. *« Il craignait que David Lisnard devienne ministre,* rapporte un responsable LR, *car il savait que celui-ci serait alors propulsé par tout le groupe Bolloré. »* Dans ces conditions, chacun dans son couloir, Gabriel Attal et Laurent Wauquiez chercheront à faire entendre leurs dissonances par rapport à la gouvernance Barnier, tout en évitant de se voir accusés de chercher à la faire chavirer.

Jusqu'où s'entendront-ils pour jouer les mêmes notes? Un adversaire commun pourrait encore les rapprocher: Édouard Philippe. Comme eux, le maire du Havre est candidat à la présidentielle. Contrairement à eux, il s'est montré un soutien sans nuance du nouveau Premier ministre. Dans la recomposition du paysage politique qui s'amorce, le président d'Horizons est intéressé par les passerelles qui se mettent en place avec les troupes de Laurent Wauquiez. Au sein du bloc central, il estime disposer de plus de liberté que Gabriel Attal. De qui consolider un axe qui va compter. ■

EXÉCUTIF

Les inconnus de Bercy

Les macronistes Antoine Armand, 33 ans, et Laurent Saint-Martin, 39 ans, sont nommés à l'Économie et aux Comptes publics.

MARIE-PIERRE GRÖNDAHL ET NICOLAS PRISSETTE

EN MATIÈRE DE NOTORIÉTÉ, ils partent de zéro, ou presque. L'un devient le plus jeune ministre de l'Économie et des Finances de la Ve République et l'autre un ministre du Budget placé sous la tutelle directe du Premier ministre. Les macronistes Antoine Armand et Laurent Saint-Martin feront leur entrée à Bercy sous le regard circonspect de leurs camarades du parti présidentiel, avec une feuille de route très délicate *(lire page 16)*.

Le premier a 33 ans, soit dix de moins que Valéry Giscard d'Estaing lorsqu'il prit, en 1969, le fauteuil de l'Économie et des Finances. Antoine Armand partage avec son lointain et prestigieux prédécesseur un CV de haut niveau. Comme lui, il est inspecteur des finances à sa sortie de l'ENA – c'était il y a seulement six ans. Auparavant, il a suivi un parcours d'excellence: Henri IV, Sciences-Po, l'École normale supérieure. Dans sa généalogie figure son arrière-grand-père Louis, résistant, académicien et ancien président de la SNCF dans la seconde moitié des années 1950.

Rapidement identifié comme une recrue de choix, ce Parisien de naissance est investi en 2022 en Haute-Savoie, d'où vient sa famille, dans une circonscription traditionnellement à droite. Il la conserve en juillet, après un débat de second tour dont les vidéos sont devenues virales. Sur le plateau de la chaîne 8 Mont-Blanc, il désarçonne son adversaire RN Anis Bouvard, incapable de fournir une réponse cohérente sur les impôts, voire une réponse tout court... Il l'emporte avec près de 69 % des voix.

À l'Assemblée, depuis 2022, il s'est investi dans les questions d'électricité, sa spécialité. En février, il publiait *Le Mur énergétique français* (Stock). Le député LR Raphaël Schellenberger, d'un an son aîné, a présidé la commission d'enquête sur la perte de souveraineté énergétique dont Armand était le rapporteur. Il témoigne d'un climat de travail *« franc et convivial »*, saluant un collègue *« fin connaisseur des politiques publiques avec une vision productiviste pour le pays »*.

Mais les choses ont changé... *« Il faudra maintenant qu'il accepte de ne pas défendre un bilan qui est loin d'être parfait »*, prévient Schellenberger. Armand se plaira-t-il face à cette Assemblée en morceaux? *« Les dossiers, ça m'intéresse. Les chamailleries, un peu moins. Je préfère la coopération à la division »*, disait-il à nos confrères du *Dauphiné libéré* l'hiver dernier. Un esprit de techno qui apprécie toutefois l'odeur du soufre, acceptant les invitations sur le plateau de Cyril Hanouna.

Place aux projecteurs du gouvernement pour celui qui vise, un jour, la mairie d'Annecy. Il n'a pas caché son intérêt pour les municipales: *« La question se posera. »* En attendant, il sera aux prises avec une conjoncture qui défaille, des comptes publics dans le rouge et la Commission européenne avec qui il devra négocier. *« Ceux qui l'apprécient diront qu'il est jeune et brillant. Les autres, qu'il est brillant mais jeune »*, commente le député Harold Huwart (Liot), qui le côtoie en commission après l'avoir croisé durant sa scolarité.

Laurent Saint-Martin, lui, a davantage l'expérience du feu. Jusqu'ici directeur général de Business France, cet ex-député LREM de 39 ans est nommé ministre des Comptes publics. C'est-à-dire du Budget. Avec un déficit public qui pourrait atteindre 6 % du PIB dès cette année et des recettes fiscales qui continuent de diminuer. Il est situé sous l'autorité directe de Michel Barnier.

Selon plusieurs de ses proches, ce fou de rugby, né à Toulouse, fait preuve d'un *« calme étonnant »* dont il aura besoin face aux tourments budgétaires qui l'attendent. *« À tel point qu'il peut parfois paraître presque froid »*, ajoute l'un d'eux. Ce « marcheur » de la première heure a rejoint Emmanuel Macron dès 2016, après avoir pris sa carte au PS en 2009. Élu dans le Val-de-Marne en 2017, il devient rapporteur général du Budget – plus jeune député élu à ce poste – en 2020. Il vit aux premières loges les complexités de l'équation budgétaire pendant la pandémie, ainsi que la mise en œuvre du « quoi qu'il en coûte ».

Laurent Saint-Martin ne se destinait pas à la politique, bien que son oncle, Claude Raynal, soit un élu socialiste depuis 1997, aujourd'hui sénateur et président de la commission des finances au Palais du Luxembourg. Ce fils, petit-fils et frère d'enseignants savait seulement qu'il ne choisirait pas cette voie, *« pour découvrir autre chose »*. Un temps tenté par des études de médecine vétérinaire, il décroche son diplôme de l'Edhec en 2009. Son parcours, entre Oseo (aujourd'hui Bpifrance), Euronext, le think tank « progressiste » En temps réel, où le patron d'Euronext Stéphane Boujnah le recrute comme secrétaire général en 2013, ne l'a jamais éloigné des questions économiques.

Jugé *« malin, flexible et efficace »* par un grand patron, bosseur et rigoureux selon plusieurs députés, ce père de deux enfants, passionné par la Révolution française, connaît bien le monde de l'entreprise et ses dirigeants. Lui-même se décrit comme *« social-libéral au sens anglo-saxon du terme »*, partisan de l'orthodoxie budgétaire. *« Il a le profil pour le poste, mais l'exercice sera difficile »*, prédit un ancien de Bercy. Assurément. ■





PIERRICK VILLETTE/ABACAPRESS; THOMAS SAMSON/AFP

De gauche à droite: Antoine Armand, ministre de l'Économie et des Finances, et Laurent Saint-Martin, ministre des Comptes publics.

JEAN-NOËL BARROT, MINISTRE DE L'EUROPE ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Un centriste au Quai



STÉPHANE DE SAKUTIN/AFP

IL RESTE AU QUAI D'ORSAY, mais change de bureau. À 41 ans, le centriste Jean-Noël Barrot (MoDem) doit quitter son poste de ministre délégué à l'Europe et remplacer Stéphane Séjourné au ministère des Affaires étrangères. Il obtient ainsi un poste charnière dans la nouvelle « coexistence » entre l'Élysée et Matignon: alors que les relations internationales restent dans le domaine réservé du chef de l'État, Jean-Noël Barrot devra ménager ses relations avec Emmanuel Macron et Michel Barnier.

Le Quai d'Orsay est l'un des trois maroquins – avec la Santé et l'Économie du Tourisme – accordés au MoDem. Le nom de l'ancien ministre au Numérique a émergé jeudi. *« Jean-Noël Barrot, c'est le bon équilibre »*, assure Dominique Bussereau, qui vante les *« qualités humaines »* du nouveau chef de la diplomatie. *« Il est loyal à Emmanuel Macron et entretient de bonnes relations avec Michel Barnier »*, résume cet ex-ministre de Jacques Chirac et de Nicolas Sarkozy.

Ces bonnes relations avec le Premier ministre, Jean-Noël Barrot les doit à son père, Jacques Barrot. L'ancien maire d'Yssingeaux (Haute-Loire) fut un proche de Michel Barnier. En héritage, Jean-Noël a gardé sa vision de l'Europe et sa discrétion dans les médias. Comme son père, il reste fâché avec Laurent Wauquiez: le chef des Républicains lui a barré la route à ses débuts dans son fief auvergnat. C'est donc dans la deuxième circonscription des Yvelines que le jeune MoDem s'est présenté en 2017.

Dans ses précédents postes, Jean-Noël Barrot a montré sa capacité à entretenir les rapports de force. L'ex-ministre délégué au Numérique s'était fait remarquer en menaçant de bannir Twitter de l'Hexagone si la plateforme n'appliquait pas les règles de l'Union européenne en matière de modération. Alors que Stéphane Séjourné part sans être parvenu à imprimer sa marque, Jean-Noël Barrot devra s'imposer sur des dossiers ultrasensibles: Gaza, guerre en Ukraine, tensions entre Israël et le Liban... À son arrivée au Quai d'Orsay, le nouveau ministre aura à peine le temps d'ouvrir ses cartons: il est attendu dès demain à l'Assemblée générale des Nations unies.

LÉNA MÉNAGER

ANNE GENETET, MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Une spécialiste de la défense à l'Éducation

TROIS SEMAINES APRÈS la rentrée, l'Éducation nationale a enfin une ministre... et elle s'appelle Anne Genetet. Un nom jusqu'ici inconnu du grand public: la nomination de la députée Renaissance des Français de l'étranger fait partie des surprises du nouveau gouvernement. Membre de la commission de la défense nationale à l'Assemblée, l'élue était peu attendue en matière d'éducation. Elle devra pourtant rassurer le personnel éducatif, lassé par la succession des ministres Rue de Grenelle.



DAVID NIVIERE/ABACA PRESSE

Jusqu'à ce vendredi, c'est la députée du Nord Violette Spillebout qui était pressentie pour le poste. C'est finalement Anne Genetet, plus proche de Gabriel Attal, qui récupère un des plus gros portefeuilles du gouvernement. Le président de la République en a fait un de ses domaines réservés.

Cette ancienne médecin fait partie des figures de la société civile qui s'engagent en 2017 aux côtés d'Emmanuel Macron. Elle succède à Nicole Belloubet dans un contexte de relations tendues avec le personnel éducatif. Elle aura la charge de poursuivre la réforme du brevet des collèges et l'application des « groupes de besoins ». Autre dossier inflammable: la réforme de la formation initiale des enseignants, restée en suspens pendant la gestion des affaires courantes et qui doit répondre à la crise du recrutement.

Habituée des plateaux, cette « députée BFM » avait critiqué récemment l'attitude des responsables LR. *« Ce gouvernement, on aurait pu l'avoir il y a deux ans. La faute à qui? Les LR n'ont jamais voulu travailler avec nous, absolument jamais, c'est pas faute de leur avoir tendu la main. Ils nous ont tapé dessus sévèrement et méchamment. »* Elle devra composer avec eux autour de la table du Conseil des ministres. L.M.


ELIOT BLONDET/ABACAPRESS

Le voyage en Italie d'Éric Dupond-Moretti

Ses cartons sont prêts depuis longtemps. Contrairement à beaucoup de ses collègues du gouvernement Attal, Éric Dupond-Moretti a préféré garder le silence durant cette période de transition. Très tôt, il a compris que sa vie ministérielle était terminée. Après avoir fait voter une des lois de programmation pour la justice les plus ambitieuses des dernières années et obtenu une hausse historique de son budget de 33 % entre 2020 et 2024, l'ancien garde des Sceaux n'aurait pas accepté les coupes budgétaires du nouveau Premier ministre (pas moins de 100 millions). Après son départ de la Place Vendôme, où il sera resté quatre ans et deux mois (seuls ses prédécesseurs Robert Badinter et Jean Foyer ont fait mieux sous la Ve République), il va s'offrir un road-trip, selon son expression, en Italie, le pays de sa mère. Que fera-t-il ensuite ? Chassé par les médias, qui lui font déjà des propositions d'émissions, et les producteurs de théâtre et de cinéma, l'ancien ténor du barreau hésite à reprendre la robe. À moins que la politique ne le rattrape et qu'Emmanuel Macron ne propose son nom, en mars 2025, pour présider le Conseil constitutionnel. B.J.

CONFIDENTIEL

Ciotti, à vos marques !

Éric Ciotti a trouvé des locaux à Paris pour installer le parti qu'il vient de créer, l'Union des droites pour la République. Dès son lancement fin août, celui qui est encore patron des Républicains a acheté la marque UDR, qui était libre de droits. Le député des Alpes-Maritimes a préféré chercher un nom de formation avec le sigle de cet ancien parti gaulliste plutôt qu'avec un autre, le RPR. Celui-ci est la propriété du Rassemblement national, même si Ciotti a signé une alliance avec ce parti à l'occasion des dernières législatives.

Faure ne dit pas non à Barnier

Le premier secrétaire du PS a été très critiqué par ses opposants internes, dont François Hollande, pour avoir refusé l'invitation à Matignon de Michel Barnier lorsque celui-ci consultait les forces politiques en vue de la composition de son gouvernement. Mais lorsque les deux hommes ont eu un échange téléphonique, le socialiste n'a pas complètement fermé la porte à une rencontre. *« Je te verrai quand tu auras été validé par une non-censure de l'Assemblée nationale »*, lui a-t-il fait savoir.


NASSER BERZANE/ABACAPRESS


ALEXIS JUMEAU/ABACAPRESS

Le Pen et les marionistes

Au RN, chacun a compris la mise en garde de Marine Le Pen, jeudi dans *Le Parisien* : abstenez-vous de voter, le 31 octobre, la proposition de loi visant à abroger la réforme des retraites et vous prendrez la porte. La menace cible les trois députés proches de Marion Maréchal – laquelle cultive, en économie, une fibre beaucoup plus libérale que sa tante – qui se sont apparentés aux frontistes à l'Assemblée. *« Ils ont été élus sur notre programme*, rappelle un proche de la cheffe. *S'ils ne votent pas l'abrogation, ils quitteront le groupe, un point c'est tout. »*

Les dotations de Wauquiez

Les Républicains gouvernent mais ont besoin d'argent. Mardi, à une réunion du bureau de l'Assemblée nationale, Laurent Wauquiez s'est plaint que son groupe n'était pas assez doté pour embaucher des collaborateurs. Les fonds du Palais-Bourbon incluent une part fixe et une part variable, proportionnelle à la taille de chaque camp. Or, l'élu de la Haute-Loire ne dispose que de 47 sièges sur 577. *« Le système favorise les très petits groupes et les plus gros »*, résume un connaisseur. Une réunion est prévue le 9 octobre pour remettre les choses à plat.

LE DESSIN de Chappatte



EN HAUSSE / EN BAISSE


AURORE MARECHAL/ABACAPRESS

JACQUES AUDIARD
SÉLECTIONNÉ
Son film *Emilia Pérez* pourrait concourir, au nom de la France, dans la catégorie meilleur film étranger aux Oscars de mars 2025. L'œuvre a déjà remporté le prix du jury au Festival de Cannes, ainsi qu'un prix d'interprétation collectif pour Zoe Saldaña, Selena Gomez et l'actrice transgenre Karla Sofía Gascón.


MAGALI COHEN/HANS LUCAS VIA REUTERS

THIERRY BRETON
ÉCARTÉ
En opposition frontale avec Ursula von der Leyen, le commissaire européen sortant au Marché intérieur a été contraint de renoncer à faire partie du nouvel exécutif bruxellois. Il avait pourtant été confirmé par Emmanuel Macron fin juillet. Il est remplacé par Stéphane Séjourné, un proche du chef de l'État.

Un diplomate pour redorer l'image de Sciences-Po

DANS SON PROJET, un document de 10 pages transmis à la commission chargée de désigner le nouveau directeur de Sciences-Po, Luis Vassy, désigné vendredi pour diriger l'institution, ne citait ni son prédécesseur Mathias Vicherat ni celui d'avant, Frédéric Mion. Une façon de montrer que la période trouble pour l'établissement, incarnée par ses deux anciens présidents, était à oublier. Le premier cité avait démissionné en mars dernier pour des faits présumés de violences conjugales. Le second avait quitté la rue Saint-Guillaume en pleine affaire Olivier Duhamel, en février 2021. Au courant dès 2018 des accusations d'inceste visant le politologue, président de la Fondation nationale des sciences politiques, qui chapeaute Sciences-Po, Mion avait feint de les avoir découvertes au moment de l'affaire. *« Un environnement de travail sain implique une politique de tolérance zéro à l'égard des violences sexistes et sexuelles*, écrit Luis Vassy sur le sujet. *Sciences-Po doit, dans ce domaine, s'aligner sur les meilleures pratiques existantes. »*

MAIS LA MISSION la plus périlleuse et la plus urgente pour l'ancien diplomate sera de redorer l'image de l'institution, sérieusement abîmée au printemps par le conflit Israël-Hamas. L'occupation des locaux par des étudiants propalestiniens, les accusations d'antisémitisme et de wokisme avaient transformé cet épisode en polémique nationale, Gabriel Attal et Jean-Luc Mélenchon ayant choisi d'en faire le lieu d'un combat politique. *« Les polémiques successives ont troublé l'image solide de Sciences-Po*, peut-on lire en première page de la profession de foi du nouveau patron. *Le rapport avec la société s'est inversé. L'établissement qui devait déchiffrer pour la société les enjeux auxquels elle fait face [...] donne l'impression de devenir lui-même le réceptacle des crises qui traversent nos démocraties. »* Mais c'est un peu plus tard dans le texte que Luis Vassy souhaite se démarquer d'un mouvement que certains, mais pas lui, qualifient de *« woke »* et importé des universités américaines. *« Sciences-Po peut se positionner, dans un rapport d'égalité avec les campus américains, comme le laboratoire d'une culture démocratique différente, française et européenne, avec son histoire et ses normes propres. Dans un contexte où le débat américain tend à devenir plus insulaire, des questions aussi importantes que la lutte contre les inégalités sociales, la liberté d'expression, le rapport à la diversité culturelle et religieuse, peuvent être examinées sous des prismes différents de part et d'autre de l'Atlantique. »* Les étudiants qui continuent à manifester en soutien à la Palestine dans le hall de l'école tous les jeudis midi apprécieront. *« Ce que je peux dire, c'est qu'il a convaincu un certain nombre d'étudiants, et de plusieurs bords »*, assure pourtant Laurence Bertrand Dorléac, la présidente de la Fondation nationale des sciences politiques, citée par le journal *Le Monde*.

À SUIVRE

EN PREMIÈRE LIGNE DIPLOMATIQUE depuis les attaques du 7 octobre, Luis Vassy, fils de réfugié politique uruguayen, a été successivement directeur de cabinet des ministres des affaires étrangères Catherine Colonna et Stéphane Séjourné après avoir longuement travaillé avec Jean-Yves Le Drian. En phase avec l'Élysée, sa ligne était pro-israélienne, en tout cas au début de la guerre à Gaza. Par ailleurs, certaines associations étudiantes lui reprochent déjà sa trop grande proximité avec Emmanuel Macron, l'un de ses camarades de promo à l'ENA, qu'il a intégrée après avoir été diplômé de l'ENS Cachan et de Sciences-Po. Lui préfère se présenter comme l'héritier de Richard Descoings, ancien directeur (1997-2012), seul de ses prédécesseurs qu'il cite dans son projet. À trois reprises.

NELSON GETTEN


Dessin de l'audience du 17 septembre devant la cour criminelle du Vaucluse, à Avignon. Le principal accusé, Dominique Pelicot, comparaît pour la première fois. À la barre, sa femme, Gisèle, dont il a abusé pendant dix ans, témoigne.

BENOIT PEYRUCQ/AFP

Viols de Mazan, le procès qui sidère la France

En quelques jours, l'affaire Pelicot a percuté l'ensemble de la société jusqu'à incarner un point de bascule dans la révolution MeToo.

JUSTICE

CAROLINE VIGOUREUX
ENVOYÉE SPÉCIALE À AVIGNON

CONTRE L'UN DES QUATRE MURS en bois de la cour criminelle d'Avignon, Gisèle Pelicot est assise, impeccable dans sa chemise blanche, avec ses boucles d'oreilles et le regard qui se devine sous sa frange, à côté de sa fille, Caroline Darian. À trois mètres d'elle siègent ses 30 violeurs présumés, ceux qui comparaissent libres. Un peu plus loin, 18 autres accusés – 48 sur 51 sont présents dans la salle – actuellement en détention sont massés dans un box aux vitres transparentes. À l'extrême opposé, en surplomb derrière des vitres, son ancien mari, Dominique Pelicot, qui a reconnu avoir fait venir dans leur chambre des dizaines d'hommes pendant dix ans, auxquels il proposait d'avoir des rapports sexuels avec sa femme, droguée et endormie, sous anxiolytique. L'homme de 71 ans, avachi dans son siège, prend la parole sans emphase, presque blasé, et enfonce tous ses coaccusés. C'est avec ce même ton qu'il relate avec minutie et une « *très bonne mémoire* », dixit un prévenu, les faits qui lui sont reprochés, à lui ainsi qu'à tous ces hommes qui défilent chaque jour à la barre, de tous les styles, de toutes les professions (infirmier, journaliste, pompier, électricien…), âgés de 26 à 73 ans.

Parfois, Gisèle Pelicot lève les yeux au ciel quand elle entend l'un d'eux dire qu'« *il n'avait aucune intention de la violer* », que c'était un « *viol involontaire* ». D'autres fois, elle tourne le dos vers le fond de la salle lorsque l'un des accusés lui demande, en larmes à la barre, « *pardon* ». À un autre moment encore, sa fille quitte les lieux, la mâchoire serrée, quand sont diffusées dans le silence magistral de la cour d'assises des vidéos de sa mère endormie et nue, ce corps inerte qu'un inconnu, Jacques C., ancien sapeur-pompier, embrasse au niveau du sexe pendant que résonnent dans la salle les ronflements de Gisèle Pelicot. La cour disserte deux heures durant pour savoir si ce sont là des « *bisous* » ou un cunnilingus avec pénétration de la langue. Loin d'être un débat purement voyeuriste, il s'agit en fait de déterminer si l'accusé est coupable, dans la première hypothèse, d'une agression sexuelle, ou bien, dans la seconde, de viol.

Lors des suspensions de séance qui ponctuent ces moments difficilement soutenables, il arrive à Gisèle Pelicot de croiser ses violeurs présumés aux abords du tribunal. Ces hommes se cachent derrière des masques chirurgicaux, capuches et casquettes dès lors qu'ils sortent de la salle d'audience. Quatre mois durant, neuf heures par jour, ils cohabitent tous dans ce climat étouffant. « *Non seulement on les voit mais on les touche, on les croise au restaurant* », décrit Antoine Camus, l'un des trois avocats de la victime, assurant que certains d'entre eux ont parfois adressé des doigts d'honneur à sa cliente.

Fascination de la presse étrangère

Ce calvaire, Gisèle Pelicot a décidé de le vivre à ciel ouvert. En faisant le choix – rare en cour d'assises – de lever le huis clos, cette femme de 71 ans a voulu faire de son drame le procès de la soumission chimique. Mais il est devenu bien plus que cela. En une poignée de jours seulement, l'affaire des viols de Mazan s'est muée en procès du patriarcat et de ce que les féministes appellent la « culture du viol ». « *C'est le tome 2 de MeToo*, assure la sénatrice PS Laurence Rossignol, spécialiste des violences sexuelles et sexistes. *Cette affaire met tout le pays en état de sidération, et les femmes en stress post-traumatique collectif.* »

> **« Cette affaire met tout le pays en état de sidération, et les femmes en stress post-traumatique collectif**
>
> Laurence Rossignol, sénatrice socialiste

Tout le monde semble désormais se sentir concerné par ce qui était à la base « l'affaire de Mazan », joli village provençal au pied du mont Ventoux. Les noms des violeurs présumés se sont retrouvés placardés sur des abribus dans plusieurs villes de France, la presse étrangère débarque tous les jours au tribunal judiciaire d'Avignon, du *New York Times* à *Der Spiegel* en passant par de nombreux médias espagnols, et samedi dernier 10 000 personnes se sont réunies dans tout le territoire pour crier leur colère et exprimer leur soutien à la victime. Depuis le début du procès, le livre de Caroline Darian, la fille de Gisèle et Dominique Pelicot, *Et j'ai cessé de t'appeler papa* (JC Lattès, 2022), a connu un bond de 4 000 % de ses ventes. Il a été réimprimé à 10 000 exemplaires avec une nouvelle préface de l'autrice, et les éditeurs étrangers ont manifesté leur intérêt pour racheter les droits de l'ouvrage. Dans la presse, les tribunes de grandes voix féministes pleuvent chaque jour quand le hashtag #notallmen, apparu au moment de MeToo, ressurgit sur les réseaux sociaux. Des hommes comme le présentateur Karim Rissouli ou le réalisateur et militant écologiste Cyril Dion s'en emparent pour dire qu'ils ont « *mal au bide en tant qu'hommes* ». Hier, plus de 200 hommes signaient une « *feuille de route contre la domination masculine* », publiée dans *Libération*, dont l'écrivain Gaël Faye ou l'acteur Gilles Lellouche : « *Puisque nous sommes tous le problème, nous pouvons tous faire partie de la solution.* »

ET J'AI CESSÉ DE T'APPELER PAPA
Caroline Darian, JC Lattès, 192 pages, 20 euros.

Au tribunal d'Avignon, des gens viennent de toute la France – principalement des femmes – assister aux audiences et applaudir plusieurs fois par jour Gisèle Pelicot, qui les salue d'un hochement de tête derrière ses lunettes de soleil. « *Elle se sent portée par cet élan de solidarité qu'elle n'imaginait pas et ça lui donne le courage d'aller jusqu'au bout* », nous explique son avocat Antoine Camus. Des étudiantes parisiennes font l'aller-retour dans la journée et plusieurs associations féministes ne ratent pas une minute du procès. Certains sont aussi là parce qu'ils connaissent l'un des accusés et veulent lui signifier par leur présence qu'ils savent « *ce qu'il a fait* ». Chaque jour, ils sont de plus en plus nombreux. Les avocats de la défense décrivent « *la pression quotidienne sur leurs clients et la haine qu'ils doivent affronter* », l'un d'entre eux ayant vu une photo de lui avec ses enfants publiée sur les réseaux sociaux quand d'autres essuient huées et crachats dans la rue. Béatrice Zavarro, l'avocate de Dominique Pelicot, confie être « *stupéfaite* » et admet « *avoir parfaitement sous-estimé l'ampleur médiatique internationale* » de cette affaire, tout en trouvant « *légitime que ce procès soit devenu un flambeau* ».

Des M. Tout-le-Monde

Si ce procès cristallise les passions, c'est parce que cette affaire extraordinaire révèle tout ce qu'il y a de plus ordinaire dans les mécanismes des violences sexuelles et sexistes : les violeurs ne sont pas des monstres mais des M. Tout-le-Monde, des hommes que les victimes connaissent (dans 91 % des cas) et parfois aiment. « *Si l'intelligence artificielle avait voulu faire un exemple constitutif de la culture du viol, ce cas aurait pu être créé* », résume Anna Toumazoff, journaliste féministe et influenceuse aux 66 000 abonnés Instagram.

Le côté massif de l'affaire – 51 accusés ainsi qu'une trentaine d'hommes qui n'ont pas pu être identifiés dans les vidéos – vient aussi démontrer le côté potentiellement structurel des violences sexuelles et sexistes. « *Des féminicides à l'inceste, les scandales de ces dernières années démontrent que les affaires de violences sexuelles impliquent généralement des dynamiques de pouvoir qui transforment des faits isolés en pratiques systémiques* », écrit Caroline Darian dans son livre. Dans ce cas précis, le site Cocogg, fermé depuis – a permis aux hommes de s'organiser ■■■

Le 2 septembre à Avignon, lors de l'ouverture du procès, Gisèle Pelicot est entourée de sa fille Caroline Darian et de ses deux fils, Florian et David.


CHRISTOPHE SIMON/AFP

pour prendre possession du corps de la femme, d'où les faits d'inculpation de « viol en réunion ». « *Internet met à la portée de chacun l'opportunité de passer à l'acte,* souligne Laurence Rossignol. *Dominique Pelicot n'aurait pas trouvé 80 violeurs à la boulangerie.* » L'accès sans limites aux sites pornographiques, dont beaucoup d'accusés sont des consommateurs actifs, permet aussi d'alimenter des fantasmes de viol. Combien de vidéos trouve-t-on sur le Web en tapant dans un moteur de recherche « *unconscious porn* » ou « *sleeping porn* », montrant des femmes qui, comme Gisèle Pelicot, semblent totalement inconscientes ?

20 000 fichiers numériques

À travers ce procès, les féministes vivent un moment singulier et précieux, comme si l'affaire venait démontrer toutes leurs thèses. Plusieurs de ces figures – l'écrivaine Lola Lafon, l'avocate Camille Kouchner, la philosophe Camille Froidevaux-Metterie, les journalistes Anna Toumazoff et Giulia Foïs, la comédienne Charlotte Arnould qui a porté plainte contre Gérard Depardieu – étaient réunies samedi dernier à Paris face à une foule scandant « *on est toutes Gisèle !* ». « *C'est rarissime de voir des manifestations à partir d'un procès,* pose la journaliste Hélène Devynck, qui a témoigné contre Patrick Poivre d'Arvor pour des faits de viols, agressions et harcèlement sexuels. *Ça dit l'émotion mais aussi quelque chose du ras-le-bol de la violence masculine, structurelle, endémique, et sous-exprimé. C'est une violence qui ne peut s'exprimer que dans le secret, et ce procès le lève. Gisèle nous dit que cette histoire nous regarde.* » Ce jour-là, on pouvait aussi entendre des « *Gisèle, on te croit* ». Mais contrairement à beaucoup d'affaires de viol, il n'y a pas dans celle-ci de parole contre parole, puisque la victime affirme ne se souvenir de rien. Il y a en revanche 20 000 fichiers numériques contre les paroles des accusés. Et c'est pour « *faire évoluer la société* », dixit son avocat, que Gisèle Pelicot souhaitait que la presse puisse avoir accès à ces images, mais la cour a décidé vendredi que ces éléments ne seraient diffusés qu'à huis clos.

Plus improbable, les accusés eux-mêmes conviennent du fait que cette histoire percute l'ensemble de la société. « *Ce procès, on le sait, on le voit à l'extérieur, est tellement médiatique qu'il va faire réfléchir beaucoup de gens ; je l'espère en tout cas* », disait jeudi à la barre Lionel R., 44 ans. « *Ce qui est important dans le fond de ce dossier, c'est la notion de patriarcat,* professait encore Jacques C., l'ancien sapeur-pompier de 72 ans, sous le regard impassible des autres accusés, dont 35 nient les faits. *Le côté "c'est ma femme, mon épouse", cette espèce de notion de propriété, j'espère qu'elle disparaîtra avec les générations à venir.* »

> **« *Ce procès lève le secret. Gisèle nous dit que cette histoire nous regarde* »**
> *Hélène Devynck, journaliste*

Le procès Pelicot est très certainement de ceux qui peuvent changer l'Histoire. N'est-ce pas à la suite du procès emblématique d'Aix-en-Provence en 1978, où Gisèle Halimi défendait deux femmes victimes de viol, que celui-ci a été redéfini et criminalisé ? C'est aussi le procès de « la meute » en 2019 qui a fait évoluer la loi espagnole, permettant dès lors de juger tout rapport sexuel sans consentement explicite comme un viol. En France, où 94 % des plaintes pour viol sont classées sans suite, la femme est par défaut considérée comme consentante puisque la qualification du viol, défini par la violence, la contrainte, la menace ou la surprise, n'inclut pas la notion de consentement. « *La définition actuelle du viol ne prend pas en compte les cas de sidération, de traumatisme, qui mettent la victime en état de non-réaction et donc dans l'impossibilité de prouver cette menace, violence, contrainte ou surprise* », argue Véronique Riotton. La députée macroniste a mené une mission d'informations parlementaire dont le rapport, qui devait être publié le 25 juin, plaidait pour introduire la notion de consentement dans la définition du viol, comme Emmanuel Macron s'y était engagé en mars 2023. Mais c'était avant que la dissolution ne balaie tout. La sénatrice PS Laurence Rossignol vient, elle, de déposer une proposition de loi pour créer de nouvelles circonstances aggravantes au viol – viol sériel et sous sédation.

Depuis le début du procès, le 2 septembre, la classe politique dans son ensemble reste plutôt silencieuse. Contrairement à beaucoup d'affaires, il n'a été l'objet d'aucun clivage politique, d'aucune instrumentalisation ni même de simple appropriation du sujet. Comme si cette histoire percutait davantage la société que ses représentants, comme s'il ne s'agissait là que d'un simple fait divers et non d'un véritable fait de société. ■

AGNÈS JAOUI, CINÉASTE

« D'où vient ce fantasme de disposer d'un corps inanimé ? »


LIONEL BONAVENTURE/AFP

PROPOS RECUEILLIS PAR **PAULINE DELASSUS**

COMÉDIENNE, réalisatrice, scénariste, chanteuse, elle est aussi une féministe engagée et a révélé avoir été victime de violences sexuelles dans son enfance. Agnès Jaoui, qui vient d'écrire un film sur MeToo, suit comme un grand nombre de Français le procès de Dominique Pelicot. Elle estime que notre société évolue trop lentement pour protéger les femmes.

Que vous inspire Gisèle Pelicot ?
Le respect. Cette femme a de la force, du courage, de la dignité. La honte, enfin, semble changer de camp. Ça me réconforte un peu, car depuis toujours la personne violée est tenue pour responsable, le déshonneur est porté sur elle. Cette double peine qui s'est toujours abattue sur les victimes de viol est une épreuve terrifiante. Dans le milieu du cinéma, on peut faire un parallèle avec des actrices, Maria Schneider par exemple, à qui l'on a imposé des actes sexuels sur des tournages et qui tombent ensuite dans l'oubli alors que le réalisateur qui a accepté ou voulu ces infamies reste sollicité voire applaudi.

Que retenez-vous de ce que raconte ce procès hors norme ?
C'est la quintessence de l'abus. Cette femme a été trahie, envahie, mise en danger. Ses violeurs ont participé à la négation absolue de l'autre. Je suis frappée par ce que les accusés disent de Mme Pelicot, qu'ils considèrent comme appartenant à son mari, c'est effrayant. Tout cela me fait penser aux contes sur des princesses endormies et réveillées par un baiser non consenti. Il paraît que dans la première version de *La Belle au bois dormant*, le prince la violait dans son sommeil. On continue d'être bercés par ces histoires, il ne faut pas les interdire, mais il y a quelque chose que l'on intègre dès l'enfance qui peut faire des dégâts. Ce fantasme de disposer d'un corps inanimé, qui ne peut pas répondre, comme un corps d'enfant, désarmé, pose mille questions : d'où cela vient-il ? Quel est le plaisir, s'il y en a, qu'en tirent ces hommes ?

Les hommes publics mettent du temps à réagir à l'émotion suscitée ; pourquoi, selon vous ?
Autour de moi, les hommes sont effarés. Comme ils l'ont été par ce que le mouvement MeToo a révélé. Ils n'en reviennent pas du nombre de femmes victimes d'abus. Il y a eu une prise de conscience pour beaucoup, certains deviennent féministes. Et peut-être s'interrogent-ils sur leurs propres comportements et sur ce qui amène d'autres à se conduire ainsi. Mais je n'attends pas que des hommes prennent la parole publiquement. D'ailleurs, que peuvent-ils dire ?

Pensez-vous qu'il y ait une culture du viol dans notre société ?
Je suis gênée par ce type de formules à la mode. Mais bien sûr qu'il y a de ça. Quand on voit toutes les représentations de viol dans la peinture, par exemple, on peut se demander comment cela nous influence. Y a-t-il aussi un problème hormonal chez certains hommes ? Quel rôle joue la testostérone dans cette violence ? Ça ne peut pas être que culturel. Bien sûr, l'éducation joue un rôle important, mais quand on voit les chiffres si élevés des crimes sexuels, la question physiologique peut être posée.

La représentation du corps des femmes sur nos écrans joue un rôle. Trouvez-vous qu'il y a eu des progrès depuis le début de MeToo, il y a sept ans ?
Pas vraiment. Les résistances sont tellement profondes. Archaïques. Animales. Je le constate dans mon métier et partout dans la société. Le seul progrès notable, c'est que les jeunes filles semblent plus aguerries. La jeunesse est plus au fait des choses.

Trouvez-vous les pouvoirs publics à la hauteur sur le sujet des violences faites aux femmes ?
Quand on voit comment l'Espagne a changé sa législation, la France est plutôt à la traîne. Nous ne sommes pas les moins féministes, mais sur beaucoup de sujets nous sommes encore rétrogrades. Le monde professionnel, par exemple, reste organisé comme si nous étions tous des hommes célibataires sans enfants. La société doit changer fondamentalement pour que le modèle masculin ne soit pas si dominant. ■

Quand Inoxtag éduque les ados

Son documentaire cartonne sur YouTube. Avec son appel à s'éloigner des écrans, l'influenceur star fait changer d'époque les plateformes du web.

SOCIÉTÉ

NICOLAS PRISSETTE



MATHIS DUMAS

Extrait du documentaire « Kaizen », où l'influenceur Inoxtag retrace son ascension de l'Everest.

À 8849 MÈTRES D'ALTITUDE, le gamin de 22 ans enlève son masque à oxygène. Le souffle coupé par la fatigue et l'émotion, il s'adresse à genoux dans la neige à ses plus de 8,5 millions de fans sur YouTube, 6,2 millions sur TikTok et 6 sur Instagram. *« Faut se lancer des projets, faut arrêter d'être devant des écrans, de scroller et de vivre à travers les autres. Sortez! Si vous avez un projet, faites-le! »* s'époumone Inoxtag par -26 degrés.

Lancée depuis le sommet de l'Everest, cette supplique étonnante – une célébrité des réseaux demandant à ses abonnés de lâcher leur téléphone – figure dans l'une des scènes finales de *Kaizen*, documentaire de deux heures et vingt-cinq minutes (deux heures quarante dans sa version longue) qui montre le jeune vidéaste, alpiniste amateur, gravissant la plus haute montagne du monde avec son équipe. Ce moment est l'un des plus visionnés du film, comme le montre la courbe d'audience de YouTube incrustée au pied de l'image.

27 millions de vues en six jours

Un message reçu cinq sur cinq par... les parents. Touchant un public de masse, le youtubeur a soudainement quitté les chambres d'ado pour atterrir sur la télé du salon familial. Vingt-sept millions de vues en six jours, 340 000 entrées en salles pour une projection unique vendredi 13 septembre. Du jamais-vu en France. Avec un générique hollywoodien, des images époustouflantes et le récit prenant d'une aventure dangereuse, « Inox » a conquis des générations qui n'avaient jamais cliqué sur une seule de ses 414 vidéos. Et qui s'inquiètent toujours du temps passé par leurs enfants devant leurs écrans.

Dans son bureau vitré de Levallois-Perret, Michèle Benzeno est sur un petit nuage. La directrice générale de Webedia déroule les commentaires sur son ordinateur. Elle a découvert, stupéfaite et ravie, les remerciements que les mamans lui adressent sur les réseaux sociaux. Elles ont mieux compris leurs enfants en regardant *Kaizen* avec eux, partagé leur monde et, parfois, brisé un mur d'incompréhension. *« On a rassemblé des familles »*, s'émeut-elle sincèrement.

Webedia, géant français de la production de contenus, compte Inoxtag dans son catalogue de vedettes depuis 2019, aux côtés de Cyprien ou de « boomers » tel Jamy. Inès Benazzouz – son vrai nom – fait ainsi travailler jusqu'à 150 personnes. Pour financer *Kaizen* – le budget a dépassé le million d'euros –, il a mis la main à la poche puis convaincu une dizaine de sponsors de faire de même, promettant en contrepartie l'apparition de leurs marques à l'écran. Un modèle économique classique dans le secteur. Sachant que YouTube, de son côté, reverse la moitié de ses recettes publicitaires aux créateurs de vidéos.

Michèle Benzeno décrit un jeune homme *« sincère, authentique, déterminé, visionnaire »*. Mais aussi *« perfectionniste »* et qui ne laisse passer aucune image sans l'avoir lui-même contrôlée. Durant le tournage dans l'Himalaya, elle s'est tenue informée chaque jour de l'ascension et de l'état des troupes, avec une petite angoisse au fond de l'estomac – son fils a le même âge que lui. *« T'inquiète! »* lui répondait « Inox » au téléphone.





> ***Faut arrêter d'être devant des écrans, de scroller et de vivre à travers les autres. Sortez!***
>
> Inoxtag

Un propos mûri depuis... deux ans

Prononcé les yeux mi-clos sur le toit du monde, son appel à la jeunesse ressemble à une prise de conscience soudaine et improvisée. Il n'en est rien. Le propos a été mûri depuis... deux ans. Il correspond aux aspirations du jeune adulte. Le héros de nos enfants a démarré son activité en 2015, quand il était collégien, avec des séquences consacrées au jeu vidéo *Minecraft*. Une décennie plus tard, il veut donner davantage de sens à son travail. Son prochain projet demeure un mystère. Il pourrait être révélé à la fin de l'année.

Une démarche en phase avec les choix stratégiques de sa maison de production. *« Tout est très préparé »*, confie Michèle Benzeno. Le projet a été conçu pour sortir du carcan des téléphones portables et conquérir un large public. TF1 a obtenu la mise en ligne du film sur sa propre plateforme le 28 septembre et sa diffusion le 8 octobre en soirée à la télé. *« C'est une évolution que nous avons anticipée*, explique Michèle Benzeno. *Les pionniers dans leur chambre, c'était il y a dix ans... Nous avons structuré le marché, il se "prémiumise" aujourd'hui. »* Autrement dit, il monte en gamme.

Chez YouTube, on confirme un changement d'époque. *« Les contenus sont de plus en plus professionnels et ils restent à l'image de la diversité culturelle du pays »*, observe Justine Ryst, directrice de la plateforme en France. On trouve sur le site des vidéos pédagogiques et ludiques très suivies, comme celles des chaînes françaises Trash, par exemple. Avec une contribution au PIB français de 850 millions d'euros en 2022, selon Oxford Economics, le diffuseur de vidéos a bouleversé l'industrie du divertissement et la télévision.

Est-ce le tournant que les adultes attendaient? Désemparés face aux addictions numériques, les « darons » respirent avec *Kaizen*. Les 15-24 ans passent trois heures et trente-quatre minutes par jour sur leur mobile, selon Médiamétrie. La multiplication des affaires judiciaires impliquant des créateurs de contenus a alerté sur les dangers auxquels les jeunes sont exposés. Sans compter les dérives antidémocratiques et la menace terroriste. Lundi dernier, un influenceur a encore été condamné à quatre mois de prison avec sursis pour avoir produit des chansons racistes, antisémites et homophobes, ajoutant son cas à trop d'autres. On est loin d'Inoxtag.

Le succès familial du documentaire tombe au moment où la régulation du Web passe à la vitesse supérieure. Début août, sous la pression de Bruxelles, TikTok a dû renoncer à sa version Lite dans toute l'UE. Cette fonctionnalité de l'application chinoise promettait aux ados d'obtenir sans effort des bons d'achat chez des partenaires comme Amazon. À condition, simplement, de regarder davantage de vidéos. Face aux risques d'addiction et à l'absence d'étude d'impact, la commission européenne a tiré la sonnette d'alarme. Dans le même temps, l'américain Meta (Instagram, Facebook, WhatsApp...) est obligé de réagir devant les risques de poursuites judiciaires *(lire ci-dessous)*.

Le récent règlement européen sur les services numériques (DSA) pose – enfin! – des garde-fous. Un statut de « signaleur de confiance » sera accordé à des associations réputées ou partenaires indiscutables. Lorsqu'ils avertiront les plateformes qu'une vidéo manifestement illicite parvient à être mise en ligne, celles-ci devront en tenir compte immédiatement.

Restent les cas à la limite de la légalité, comme celui du youtubeur français d'extrême droite Le Raptor, qui assène ses thèses complotistes et haineuses sur un tempo saccadé. Dans sa dernière réalisation, il qualifie le réchauffement planétaire d'*« arnaque mondiale »*. Face à ce type de vidéos nauséabondes, YouTube peut agir en limitant leur apparition dans son moteur de recherche. Ce serait un minimum. ■



Dans le viseur de Bruxelles, Instagram réagit

SOUS LE FEU DES CRITIQUES, Meta, la maison mère d'Instagram, a annoncé cette semaine plusieurs mesures pour renforcer la protection des comptes des mineurs. *« C'est une mise à jour importante, conçue pour que les parents aient l'esprit tranquille »*, a expliqué depuis San Francisco Antigone Davis, vice-présidente du groupe américain.

Avec le « compte adolescent », les profils des 13-17 ans seront automatiquement privés, inaccessibles pour d'éventuels prédateurs, les vidéos violentes seront bloquées, les termes offensants également, et les parents pourront en suivre l'activité.

En infraction à législation sur les mineurs

Point faible de toutes les plateformes, le contrôle de l'âge devrait être plus efficace, promet Meta. Un utilisateur se faisant passer pour un majeur, s'il est détecté, devra fournir une pièce d'identité et un selfie vidéo. La mise à jour de l'application sera effective avant la fin de l'année. Il y avait urgence à réagir. « Insta » fait l'objet, avec Facebook, d'une procédure d'enquête de la Commission européenne. Les deux réseaux de l'entreprise américaine Meta se trouvent potentiellement en infraction à la législation sur les mineurs, leurs algorithmes étant lourdement soupçonnés de provoquer des phénomènes de dépendance et d'enfermement cognitif. Notamment l'effet dit « terrier de lapin ». L'expression peut faire sourire, mais elle définit la spirale qui conduit un utilisateur crédule à ne se voir proposer que des vidéos complotistes, par exemple.

La contre-offensive est mondiale. En octobre 2023, une quarantaine d'États américains ont porté plainte contre Meta, reprochant à ses réseaux sociaux de nuire à la *« santé mentale et physique de la jeunesse »*. Les affaires d'addiction, de harcèlement et de troubles alimentaires se sont multipliées. Lors de son audition devant le Congrès à Washington en janvier, le patron Mark Zuckerberg avait présenté des excuses aux parents de victimes: *« Désolé pour tout ce que vous avez vécu. »* L'Australie, quant à elle, envisage de fixer un âge minimal pour utiliser les réseaux. **N.P.**

À Beyrouth, l'angoisse de la guerre totale

Après les attaques israéliennes contre le Hezbollah cette semaine, les habitants de la capitale libanaise craignent un conflit encore plus destructeur que celui de 2006.

LIBAN

JENNY LAFOND
CORRESPONDANTE À BEYROUTH

DES AVIONS SURVOLENT le ciel libanais à basse altitude. Puis trois détonations sourdes résonnent, suivies d'une épaisse colonne de fumée. Pour la troisième fois en un an, la banlieue sud de Beyrouth vient d'être frappée par un bombardement israélien ce vendredi après-midi. Dans les décombres des bâtiments effondrés se trouve l'état-major de la force Al-Radwan, l'unité d'élite du Hezbollah. Parmi les victimes figurent un chef de l'unité, Ibrahim Aqil, ainsi qu'une dizaine de hauts commandants du mouvement chiite qui tenaient réunion dans le sous-sol d'un immeuble. Mais 21 civils, dont trois enfants qui vivaient au-dessus, ont aussi péri dans le raid. Plus de 17 personnes restaient encore disparues hier soir.

Survenue à peine quarante-huit heures après les attaques au bipeur et au talkie-walkie qui ont fait 37 morts et près de 3 000 blessés dans les rangs du parti pro-iranien, cette nouvelle frappe a ravivé l'angoisse des Libanais. Paniqués, certains habitants de la banlieue sud ont immédiatement fait leurs valises, alors que le bourdonnement entêtant et menaçant de drones israéliens planait dans le ciel sombre de la capitale.


Hier, dans la banlieue sud de la capitale.
MARWAN NAAMANI/DPA VIA REUTERS

Montagnes russes émotionnelles

Sarah, une Libanaise chiite de 35 ans, a préféré se réfugier chez une amie du quartier chrétien d'Achrafieh en sortant de son travail, plutôt que de rentrer dans son appartement de la banlieue sud. « *Le temps que ça se calme un peu* », justifie-t-elle. La frappe de vendredi était pourtant un peu éloignée de son domicile. Mais elle reste traumatisée par celle du 30 juillet, où Fouad Chokr, un autre commandant du Hezbollah, avait été éliminé par Tsahal. Elle raconte comment, « *cette fois-là* », elle avait entendu « *les bombes descendre* » et était restée tétanisée au milieu de son salon, loin des vitres, la tête baissée.

Depuis un an et l'ouverture par le Hezbollah d'un front dans le nord d'Israël pour soutenir Gaza, la jeune femme traverse de véritables montagnes russes émotionnelles. « *Ce qui est le plus difficile à gérer, ce sont ces vagues de tension soudaine*, souffle-t-elle. *Quand ça arrive, j'ai des pics d'anxiété, je me demande si je dois partir, rester.* » Pour continuer à vivre, elle s'oblige à s'« *empêcher de penser* ». « *Je ne crois pas être dans le déni*, analyse-t-elle, *c'est inconscient. Sinon j'ai les images de la guerre de juillet 2006 qui reviennent.* »

Une référence à la guerre de trente-trois jours qui avait alors opposé le Hezbollah et Israël. Elle avait fait 1 200 morts et laissé le Liban en ruine. « *Je me dis que la prochaine fois ce sera encore pire, plus intense… Pourtant, je ne veux pas laisser l'anxiété me dominer.* » Pour éviter le stress, la jeune femme se noie dans le travail. À la maison, elle s'interdit les images mortifères qui tournent en boucle sur les chaînes de télévision, leur préférant Netflix. Elle a tout de même préparé un sac dans lequel elle a mis l'essentiel. Au cas où.

Les Israéliens ont eu beau affirmer vendredi soir ne pas vouloir « *une large escalade dans la région* », personne, au pays du Cèdre, ne semble les croire. Face à cette menace d'embrasement, certains n'ont pas attendu pour faire leurs valises. La décision de quitter son Sud natal, Jouayna l'a prise il y a quelques mois. Si son village près de Tyr était encore épargné par les bombes israéliennes, elle se sentait en « *danger permanent* ». Alors elle a fui et pris ses nouveaux quartiers dans un appartement de location de Hamra, un quartier de l'ouest de Beyrouth, où elle peut « *travailler dans le calme* ».

Recroquevillée sur son canapé, cette brune imposante d'une cinquantaine d'années a néanmoins le visage marqué par le manque de sommeil. « *Dans mon village, une dizaine de jeunes ont été blessés après les attaques au bipeur et au talkie-walkie*, souffle-t-elle. *Je n'arrête pas de pleurer en pensant à eux. Ils n'étaient pas tous des combattants. Parmi eux, il y avait des jeunes qui assuraient la sécurité ou différents services au sein du Hezbollah.* »

Ces attaques de mardi et mercredi n'ont pas seulement atteint au cœur la structure militaire, sociale, médicale et politique du Hezbollah. Elles ont aussi suscité la sidération et une psychose au sein de la population. D'abord parce qu'elles ont provoqué des blessures définitives aux yeux et aux membres de ceux qui étaient visés. Ensuite parce qu'elles ont eu lieu dans la rue, les épiceries, les marchés animés, avec le risque de faire de nombreuses victimes civiles. Est-ce cela qui a provoqué cet élan de la solidarité, y compris chez les opposants politiques du Hezbollah ? Les dons de sang ont en tout cas afflué dans les hôpitaux, symbole d'un Liban à l'unisson, lui qui est habituellement miné par les divisions confessionnelles.

« Nous sommes fatigués de subir »

Assis dans un café du quartier chrétien de Furn el-Chebbak, Charbel scrute l'écran de télévision accroché au mur. Pensif, il avoue ne pas porter le Hezbollah dans son cœur et confie n'avoir qu'une hâte : que sa fille, en classe de terminale, parte étudier à l'étranger. « *Nous sommes fatigués de subir pour les autres*, lance-t-il. *On est déjà ruinés par la crise économique, par nos divisions internes. Fallait-il vraiment se mettre Israël à dos en soutenant les Palestiniens ?* »

Cette fatigue psychologique, Jouayna la ressent aussi, mais pour d'autres raisons. Pour elle qui a vécu l'occupation israélienne du Liban-Sud durant son adolescence puis fui sous les bombes en juillet 2006, la coupe est pleine. « *Combien de temps allons-nous subir ça ? Quel peuple peut supporter cette menace permanente ?* » s'écrie-t-elle, furieuse de l'absence de réaction de la communauté internationale et de la « *carte blanche* » laissée à Israël, tant à Gaza qu'au Liban. Puis de lâcher, soudainement lasse : « *Nous voulons juste vivre.* » ■

De nouvelles frappes dans le Sud

Les tensions se sont déplacées le long de la frontière hier après-midi. Des avions de combat de l'armée israélienne ont visé et touché « *180 cibles* » du Hezbollah dans le Liban-Sud, détruisant des milliers de lance-roquettes du « Parti de Dieu ». L'armée a précisé que ces engins « *étaient prêts à être utilisés immédiatement pour tirer en direction du territoire israélien* ».

Les sirènes retentissaient dans l'après-midi dans le nord de l'État hébreu alors qu'« *environ 90 tirs de projectiles* » avaient été effectués par le Hezbollah, toujours selon Tsahal. « *Nous entrons dans une période complexe* », a prévenu le chef du commandement Nord de l'armée en s'adressant au chef du Conseil régional de Mateh Asher, agglomération dans le nord-ouest du pays. Devant l'escalade, le Premier ministre libanais, Najib Mikati, a annulé sa venue à l'Assemblée générale des Nations unies, à New York.

JEAN-PAUL CHAGNOLLAUD, PRÉSIDENT DE L'IREMMO

« L'État hébreu ne laisse aucune place à la diplomatie »

Selon le responsable de l'Institut de recherche et d'études Méditerranée Moyen-Orient, seul un cessez-le-feu à Gaza pourrait empêcher un embrasement régional.

ISRAËL

PROPOS RECUEILLIS PAR
GARANCE LE CAISNE


CLAUDE ALMODOVAR/DIVERGENCE

> « Les gens au pouvoir sont persuadés qu'ils obtiendront ce qu'ils veulent par la force »

Quelle stratégie poursuit Israël avec ses attaques cette semaine au Liban ?

Le point de départ de cet épisode est le refus par Benyamin Netanyahou et son gouvernement du cessez-le-feu à Gaza. À moins d'un sursaut important des États-Unis et de certains États européens pour forcer à trouver une solution diplomatique, nous sommes arrivés au bout de ce cycle de négociations. Netanyahou le dit lui-même – et il faut le prendre très au sérieux car il fait généralement ce qu'il dit –, il veut poursuivre la « *guerre totale* », comme il l'appelle. Sans maîtriser complètement la situation sur le plan militaire, l'armée israélienne domine maintenant la bande de Gaza, en particulier le sud. Elle a commencé à y retirer ses troupes pour les envoyer vers le nord, à la frontière libanaise.

Dans quel but ?

Les Israéliens veulent prendre l'ascendant sur le Hezbollah. Pour cela, il y a eu cet épisode cherchant à déstabiliser l'organisation avec les attaques [visant les bipers et les talkies-walkies]. Cet épisode, peut-être spectaculaire sur le plan technique, viole toutes les règles du droit international. Il viole l'intégrité du territoire libanais et la souveraineté du pays. Cette action aveugle viole aussi le droit international humanitaire.

Quel serait le prochain objectif des Israéliens ?

L'étape suivante pourrait être, même s'il faut rester prudent, d'envahir le Liban-Sud pour y installer une zone tampon et repousser le Hezbollah au-delà du fleuve Litani, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière.

Les précédentes occupations du Liban-Sud, en 1982 et 2006, n'ont pas été une réussite. Cela ressemblerait à une fuite en avant de la part d'Israël…

Ce terme de fuite en avant est le bon. La droite israélienne a une conviction très ancienne : elle pense que si on n'est pas arrivé à un résultat par la force, c'est qu'on n'en a pas utilisé assez. On en a la démonstration depuis le 7 octobre. Aucune place n'est laissée à la diplomatie. Les gens au pouvoir sont persuadés qu'ils obtiendront ce qu'ils veulent par la force. Mais l'idée qu'ils arriveront ainsi à faire revenir chez eux les 60 000 Israéliens déplacés du Nord est fausse. La sécurité de long terme s'obtient par des accords politiques, jamais par le seul recours à la force.

Comment y parvenir, alors ?

C'est à Gaza que tout se joue. S'il y avait un cessez-le-feu, il n'y aurait pas de front nord. Mais depuis vingt-quatre ans et la seconde Intifada, tout est fondé sur le rapport de force. Il n'y a pas eu la moindre ouverture diplomatique d'Israël, sauf celle qui a permis de faire la paix avec des États arabes pour mieux engloutir la question palestinienne. Benyamin Netanyahou veut dominer les Palestiniens de manière définitive. Le gouvernement israélien veut conserver le contrôle de Gaza en y maintenant ses forces pour un temps indéterminé avec des Gazaouis qui errent de tente en tente entre deux bombardements tandis que la colonisation s'intensifie en Cisjordanie avec l'objectif de l'annexer. ■

CANADA

ANTOINE MALO

Justin Trudeau en chute libre

Le Premier ministre libéral bat des records d'impopularité. L'opposition réclame sa démission et prépare une motion de censure.



Le 10 septembre, lors d'une réunion des députés libéraux à Nanaimo, en Colombie-Britannique.

DARRYL DYCK/CP/ABACAPRESS

LONGTEMPS, ON LES A MIS en compétition. La question, quand tout allait bien pour eux, était de savoir qui des deux incarnait le mieux le changement. Leurs parcours semblaient suivre des parallèles enchantées: une arrivée au pouvoir avant leurs 40 ans, des débuts fracassants qui ringardisaient l'ancien monde.

Las. Le temps a œuvré et leur étoile a pâli. Les retrouvailles mercredi entre Justin Trudeau et Emmanuel Macron – qui doit effectuer une visite officielle de vingt-quatre heures au Canada dans la foulée de son passage à l'Assemblée générale de l'ONU – ressemblent à celles de deux grands brûlés de la politique. « *Ils vont pouvoir se consoler l'un l'autre* », persifle Mélanie Marquis, spécialiste de la vie parlementaire au principal quotidien québécois, *La Presse*.

Au petit jeu des comparaisons, le Premier ministre canadien, dont deux tiers des administrés désapprouvent désormais la politique, semble dans une posture encore plus délicate que le président français. Sa rentrée a été calamiteuse. Il a d'abord vu, début septembre, ses alliés sociaux-démocrates du Nouveau Parti démocratique (NPD) quitter la coalition gouvernementale. « *Les libéraux sont trop faibles, trop égoïstes et trop proches des ultra-riches* », a justifié le leader du NPD, Jagmeet Singh, dans une vidéo ravageuse. Lundi, le mouvement de Justin Trudeau a enchaîné avec une défaite électorale dans une circonscription de Montréal réputée imperdable: « *En cinquante ans, le Parti libéral n'y avait échoué que deux fois* », précise le politologue André Lamoureux, professeur à l'université du Québec à Montréal.

Travail de sape des conservateurs

Depuis cette déroute, la question d'une démission du Premier ministre, déjà évoquée au printemps, est revenue sur la table. « *Jamais la rentrée parlementaire ne s'est faite dans une ambiance si acrimonieuse* », souligne Mélanie Marquis. Un homme entretient avec constance cette atmosphère de défiance: Pierre Poilièvre, le très tenace et radical patron du Parti conservateur, adversaire historique du Parti libéral. Depuis des mois, il pratique un travail de sape contre le gouvernement fédéral. Ce harcèlement devrait franchir une nouvelle étape mardi avec le dépôt au Parlement d'une motion de censure. Celle-ci a peu de chances d'aboutir puisque le Bloc québécois et le NPD ont déjà annoncé qu'ils ne la voteraient pas. Sauf que ce soutien par abstention ne sera pas gratuit: « *Ces deux partis vont le monnayer* », affirme André Lamoureux. Si Justin Trudeau ne répond pas à leurs attentes, il s'exposera à une sanction immédiate. En clair, il est devenu un Premier ministre en sursis. « *D'autant que la menace de censure va se poursuivre tout l'automne*, prédit Mélanie Marquis. *Si elle n'aboutit pas, elle reviendra au printemps avec le vote du budget, qui oblige à un vote de confiance.* »

Au sein même de son parti, la révolte gronde. Pour l'instant, seuls quelques députés ont fait entendre publiquement leur désaccord. « *Mais en coulisses, c'est autre chose* », assure Mélanie Marquis. « *C'est même un peu la panique générale*, complète André Lamoureux. *Tous les députés angoissent à l'idée d'élections anticipées.* »

Comment l'enfant chéri de la politique canadienne en est-il arrivé là? « *Il y a d'abord l'usure du pouvoir*, explique Mélanie Marquis. *Neuf ans, c'est long.* » Son style tout en décontraction, qui lui valait les couvertures de *GQ* ou de *Vogue*, ne passe plus. « *Ça tourne à vide*, commente André Lamoureux. *Les gens considèrent ça comme de la politique-spectacle.* » Trudeau paie aussi sa stratégie de polarisation sur certains thèmes sociétaux comme l'avortement. Beaucoup lui reprochent aujourd'hui une gestion communautariste, « wokiste » disent ses opposants.

> **Il paie aussi sa stratégie de polarisation sur certains thèmes sociétaux**

Et puis il y a le volet socio-économique. La taxe carbone instaurée en 2019 et renforcée en avril est devenue un boulet pour Trudeau. Elle est particulièrement impopulaire dans l'ouest du pays, où l'industrie pétrolière domine. À cela s'est ajoutée, depuis l'année dernière, une inflation avec laquelle les Canadiens ont l'impression de se débattre seuls. Le creusement de la dette ne plaide pas non plus en sa faveur. Enfin, le Premier ministre peine à éteindre l'incendie sur des sujets devenus inflammables comme l'immigration, la crise du logement ainsi que celle du système de santé.

Dans ce contexte, on voit mal le chef du gouvernement tenir jusqu'aux prochaines élections fédérales, programmées dans un an. Lui, pourtant, exclut toute démission. Mieux, il compte être à nouveau le candidat des Libéraux lors de ce prochain scrutin. « *Comme son père, Pierre Elliott Trudeau, qui fut lui aussi Premier ministre, il est très orgueilleux et déterminé* », affirme André Lamoureux. Pas sûr que cela convainque les Canadiens de prolonger une histoire où la passion a disparu depuis longtemps. ■

Zelensky ouvre la voie à la paix

Le président ukrainien présentera vendredi à Joe Biden un plan de règlement du conflit.

CELA FAIT DES SEMAINES que Volodymyr Zelensky et son entourage en parlent. La semaine prochaine, le président ukrainien va enfin dévoiler son fameux « *plan pour la victoire* » qui, à l'écouter, apporterait « *une paix réelle et juste* ». Il en réservera la primeur à Joe Biden lors d'un entretien vendredi, à la Maison-Blanche. Il en fera part ensuite à Kamala Harris, mais aussi à Donald Trump.

Cette présentation officielle relève surtout de la pure forme car l'administration américaine a déjà eu accès à de larges parties du document, dont elle semble approuver la philosophie. Linda Thomas-Greenfield, l'ambassadrice des États-Unis auprès de l'ONU, a ainsi estimé que la stratégie présentée « *pouvait fonctionner* ».

Le mauvais scénario du conflit gelé

Si les détails du projet n'ont pas filtré en dehors de ce petit cercle, son architecture, elle, est plus ou moins connue: elle s'articule autour de quatre piliers (économie, sécurité, diplomatie et politique). Cinq chapitres annexes anticipent, eux, l'après-guerre. La récente incursion ukrainienne dans la région russe de Koursk et les éventuels dividendes que Kiev peut en tirer figurent aussi dans le document.

Ce plan devrait autant être l'esquisse d'un chemin vers la paix qu'un plaidoyer à l'adresse des Occidentaux pour qu'ils accentuent leur aide à Kiev. Zelensky dit d'ailleurs attendre de ses alliés qu'ils prennent des « *décisions rapides* » – « *entre octobre et décembre* » – sans toutefois préciser dans quels domaines. Ce faisant, il souhaite éloigner un scénario redouté à Kiev: celui d'un simple cessez-le-feu. Cette option transformerait la guerre en cours en un conflit gelé avantageux pour la Russie, qui conserverait les 18 % de territoire ukrainien conquis depuis deux ans et demi. Le plan fixe d'ailleurs une ligne rouge: aucune once de terre ukrainienne ne devra être concédée à Moscou.

Ce préalable, légitime aux yeux du droit international, ne devrait toutefois pas pousser au dialogue un Poutine dont l'armée reste à l'offensive dans le Donbass. Malgré tout, la partie ukrainienne continue de travailler à des négociations. Après un premier sommet sur la paix cet été en Suisse auquel Moscou n'a pas été convié, Kiev souhaite qu'une autre rencontre sur le sujet soit organisée prochainement. Une présence russe, cette fois, y serait admise. A.M.

FRANÇOIS CLEMENCEAU

LE MONDE À L'ENDROIT

Ne tirez pas sur l'ambulance des Nations unies!

JOHN KENNEDY AVAIT DIT de Dag Hammarskjöld qu'il resterait « *le plus grand homme d'État du XXe siècle* ». À la tête des Nations unies à partir de 1997, Kofi Annan avait ajouté: « *Quelle meilleure règle de conduite pourrait se donner un secrétaire général que d'aborder chaque nouvelle crise en se demandant: qu'aurait fait Dag Hammarskjöld à ma place?* » Ce diplomate suédois qui fut le deuxième chef de l'ONU, entre 1953 et 1961 – c'est-à-dire en pleine guerre froide – trouva la mort dans le crash de son avion alors qu'il tentait d'obtenir un cessez-le-feu au Congo, ce pays de toutes les guerres, probablement parce que c'était potentiellement – et encore aujourd'hui – le pays le plus riche d'Afrique. Au chevet des conflits, tous les secrétaires généraux des Nations unies ont fait ce qu'ils ont pu pour les prévenir ou en limiter l'impact. Mais, comme on le verra cette semaine tout au long de l'Assemblée générale des Nations unies à New York, le patron de l'ONU n'est pas le chef du monde. Il n'est que le représentant de ses souverainetés ajoutées, et son mandat a donc pour limite la somme de leurs antagonismes et de leurs contradictions. Ce qui n'empêche pas les Nations unies et ses agences d'œuvrer au quotidien pour soulager les souffrances du monde et aider ses pays membres les plus démunis à se développer. N'est-ce pas pour cette raison fondamentale que Dag Hammarskjöld, comme le rappelle cette semaine l'excellent site d'information International Intrigue, avait résumé cette ambition à ces mots: « *Les Nations unies n'ont pas été créées pour emmener l'humanité au paradis mais pour la sauver de l'enfer* »?

LE CONSEIL DE SÉCURITÉ de l'ONU, que les nationalistes enfermés dans leurs frontières idéologiques s'entêtent à qualifier d'impuissant et d'inefficace, ne doit pas son incapacité à résoudre la guerre russe contre l'Ukraine ou celle d'Israël contre le Hamas à ce qu'il fait ou ne fait pas. Il la doit à l'absence de volonté de certains de ses pays membres permanents – la Russie et les États-Unis principalement – de répondre aux suppliques de la majorité des nations. Comment, en effet, expliquer autrement que les résolutions de l'Assemblée générale concernant, par exemple, la guerre d'agression que mène Vladimir Poutine contre le peuple ukrainien ou celles du Conseil de sécurité concernant Israël, protégé par les veto de Washington depuis des décennies, soient inappliquées? António Guterres, tout comme ses prédécesseurs, ne doit donc pas servir de bouc émissaire à ceux qui raillent un « machin » qui ne servirait plus à rien et serait devenu trop coûteux. On rappellera juste que le budget annuel de l'ONU est de 3,4 milliards de dollars et celui des opérations de maintien de la paix de 5,5 milliards. C'est-à-dire au total le budget de dépenses publiques d'un pays comme la Bolivie ou l'Angola. Ou, si l'on préfère, un centième du budget de la défense des seuls États-Unis…

> **Le chef de l'ONU n'est pas celui du monde. Il n'est que le représentant de ses souverainetés ajoutées**

POUR SE DONNER d'autres ordres de grandeur, les Nations unies évaluent à 5400 milliards par an d'ici à 2030 les besoins du monde pour lutter contre le changement climatique et maintenir les efforts d'aide publique au développement. Selon un expert français du dossier, « *nous n'en sommes à peine qu'à 200 milliards, on sait où on doit se rendre mais on refuse de s'en donner les moyens* ». Hormis les gaspillages de toute administration multinationale, l'ONU, au prix qu'elle coûte, reste un outil crucial pour éviter que les peuples souffrent plus encore des crises globales qui les affectent. À commencer par le sous-développement et le climat. Qui peut raisonnablement croire que, sans le travail inlassable de ses agences, les Nations unies auraient permis à certains pays de sortir progressivement de la pauvreté? Qui peut imaginer que, sans les COP et leurs laborieuses tractations, nous aurions pris conscience du feu qui nous ronge et de l'urgence de l'éteindre avec des objectifs communs?

COMME L'ÉCRIT le géopolitologue Pascal Boniface dans la dernière édition de ses *50 Idées reçues sur l'état du monde* (Armand Colin), « *sans l'ONU, ce lien unique entre tous les pays, les conflits et inégalités seraient encore plus nombreux* ». Faut-il pour autant renoncer à réformer l'ONU pour mieux adapter son Conseil de sécurité aux défis du monde? Les États-Unis viennent de proposer que deux pays africains y fassent leur entrée ainsi qu'un État insulaire, par rotation, afin d'y représenter ces parcelles de globe menacées d'engloutissement. La France milite également depuis longtemps pour un Conseil plus inclusif et un abandon du droit de veto. Mais en attendant ces réformes, en dissuadant également la Chine de s'infiltrer dans le fruit pour en changer le goût, il faut garder vivante l'ONU de Hammarskjöld. Car le monde n'a jamais eu autant besoin de brancardiers. ■

Vers une hausse de l'impôt sur le revenu

Selon nos informations, l'exécutif plancherait sur un gel du barème. Côté dépenses, les lois de programmation seraient suspendues et l'objectif d'un déficit à 3 %, reporté à 2029.

BUDGET

NICOLAS PRISSETTE, AVEC **BRUNO JEUDY** ET **LUDOVIC VIGOGNE**

AVANT MÊME D'AVOIR des ministres à Bercy, Michel Barnier a planché sur les mesures qui pourraient être inscrites dans le périlleux projet de loi de finances pour 2025. Hausses d'impôts, coupes dans les dépenses… L'équation de la rigueur s'impose au Premier ministre dans un exercice de plus en plus contraint: le déficit public pourrait plonger à 6 % du PIB dès cette année de manière inattendue, selon *Les Échos*. Bruxelles attend de la France un plan de redressement qui permette de revenir sous la barre de 3 % tandis que la croissance économique vacille, privant l'État de recettes nouvelles.

Michel Barnier l'a évoqué devant Gérald Darmanin: des hausses d'impôts sont envisagées. L'idée continue de faire débat au sein de LR et le RN a promis de voter une motion de censure si l'exécutif se risquait dans cette voie. Mais elle est sur la table. Concrètement, le barème de l'impôt sur le revenu serait gelé, selon un proche du dossier. Cette mesure représente un gain de 4 milliards d'euros, prélevé sur les classes moyennes et supérieures, lorsque l'inflation est à 2 %.



Le déficit public pourrait passer à 6 % du PIB dès cette année.
ERIC BERACASSAT/HANS LUCAS

L'illusion d'une stabilité fiscale

D'ordinaire, ce barème est revalorisé chaque année du niveau de la hausse des prix: cela évite que les augmentations automatiques, les hausses du smic ou des retraites ne partent directement dans les caisses de l'État. Le gel consiste à laisser inchangés, d'une année sur l'autre, les bornes de chaque tranche. Certains ménages qui ont obtenu une hausse de revenus passent alors, d'un trait, au taux supérieur. Et des foyers non imposables deviennent imposés. Certes le taux n'augmente pas, ce qui laisse croire à une stabilité fiscale. Mais le résultat est bien négatif pour les contribuables.

Une telle mesure a déjà été mise en œuvre, avec un impact politique délétère. En 2011, François Fillon y avait eu recours. L'année suivante, Jean-Marc Ayrault avait prolongé la disposition. En 2013, 840 000 foyers qui ne payaient pas d'impôts ont dû verser de l'argent au fisc et beaucoup d'autres ont vu grimper l'addition. Un mécanisme de décote avait été mis en place pour protéger les plus modestes, épargnant 366 500 foyers. Trop tard. Face au « ras-le-bol fiscal » qui a plombé le début du quinquennat de François Hollande, un dégel a été voté fin 2013.

> « *Nous allons négocier du temps à Bruxelles, contre la vérité dans nos engagements* »
> Un poids lourd de LR

D'autres pistes fiscales, anticipées celles-ci par l'ancienne majorité du bloc central, pourraient être activées. La taxation des profits des énergéticiens devrait être relevée, celle des rachats d'actions pourrait générer 200 à 300 millions d'euros. Moins connu, Bercy a dans ses cartons un dispositif visant à soumettre à l'impôt sur le revenu certains travailleurs indépendants qui se rémunèrent en dividendes. Un enjeu à 1,5 milliard d'euros.

Côté dépenses, Michel Barnier semble contraint de renoncer aux promesses anciennes. Les lois de programmation sont sur la sellette, indique un proche du dossier. Les hausses de crédits prévues et votées pour l'Intérieur et la Justice sur les années 2025-2027 n'auraient pas lieu. Idem pour la Recherche, dont le budget prévisionnel court jusqu'en 2030. Soit, selon nos calculs, l'effacement de 4,5 milliards d'euros de dépenses, au minimum. Une mauvaise nouvelle pour les futurs ministres concernés. Seule la loi de programmation militaire, qui engage la France auprès de l'Otan notamment, serait préservée. Bien qu'elle nécessite de trouver, entre 2024 et 2029, pas moins de 17,5 milliards d'euros supplémentaires, en cumul.

Ces efforts ne suffiraient cependant pas à atteindre les objectifs, qui devraient être repoussés dans le temps. À ce jour, la France est supposée ramener son déficit public sous la barre de 3 % en 2027, une cible qui était jugée crédible par Bruno Le Maire. À condition de réaliser en peu de temps un effort d'environ 100 milliards d'euros, ce qui semble irréaliste aux yeux du premier président de la Cour des comptes, du gouverneur de la Banque de France et de la plupart des observateurs.

Michel Barnier et son ministre des Finances devraient proposer à l'UE un décalage du calendrier de deux ans, repoussant la ligne d'arrivée à 2029. En contrepartie, les mesures évoquées ci-dessus pourraient convaincre la Commission de la crédibilité du plan. « *Nous allons négocier du temps à Bruxelles, contre la vérité dans nos engagements* », argumente un poids lourd de LR, taclant au passage l'équipe sortante. La marche à franchir chaque année équivaut à 20 milliards d'euros au minimum, sachant qu'en théorie une croissance économique de 1 % apporte environ 14 milliards d'euros par an dans les caisses, avant toute hausse d'impôt. Trop peu pour boucler l'équation.

La première marche, celle de 2025, est la plus dure à gravir. Sur tous les plans. Économiquement, la situation s'est dégradée, les recettes sont faibles et la récession guette. Politiquement, les oppositions ont promis, sans surprise, ne pas voter le budget, ce qui obligera Michel Barnier à recourir au 49.3 et l'exposera à une censure avant la fin décembre. Si celle-ci était votée, la France serait sans loi de finances pour 2025. Dans ce cas, le principe de continuité de l'État veut que les crédits soient reconduits à l'identique d'une année sur l'autre. N'excluant pas ce scénario d'enlisement, Matignon plancherait sur une adoption du texte en deux temps. D'une part, le Premier ministre demanderait au Parlement de voter avant le 31 décembre l'autorisation annuelle de percevoir les impôts. Un préalable juridique indispensable afin que les administrations aient le droit d'encaisser les recettes. Dans un second temps, les dépenses seraient régularisées par un vote courant 2025, a posteriori. Cela s'est déjà fait. Reste à savoir si cet agenda apaiserait les oppositions. ■

ACHIM TRUGER, CONSEILLER ÉCONOMIQUE ALLEMAND

« La France se porte bien mieux que l'Allemagne »

PROPOS RECUEILLIS PAR **LUCIE ROBEQUAIN**

ACHIM TRUGER est l'un des économistes les plus influents d'Allemagne. Il est l'un des cinq « sages » chargés de conseiller le gouvernement fédéral et le Parlement. Pourfendeur de l'orthodoxie budgétaire, il porte un regard critique sur les orientations de son pays, tout en surveillant attentivement la situation française.

La France a reporté la présentation de son budget 2025 et ne donne aucune indication des mesures envisagées pour réduire son déficit. Comment les Allemands jugent-ils notre situation?
Nous surveillons de près la situation française. L'objectif de ramener le déficit sous la barre des 3 % à l'horizon 2027 nous semble difficilement atteignable. Le déficit budgétaire est persistant et la pression des marchés s'accentue. Celle de l'Europe également: la Commission européenne va commencer à imposer de nouvelles règles budgétaires et potentiellement de nouvelles sanctions aux pays. C'est inquiétant, car elle met les membres de l'Union sous pression alors que l'économie européenne se porte déjà mal. En imposant des règles budgétaires trop strictes, elle prend le risque de freiner la croissance.

La sanction des marchés constitue-t-elle une réelle menace pour Paris?
Les marchés mettent toujours beaucoup de temps à réagir. Mais quand ils le font, ils surréagissent… Il est important que les pays européens rétablissent leurs finances publiques, mais il est important qu'ils ne le fassent pas excessivement vite.

Le déficit français ne vous inquiète donc pas outre mesure?
Berlin est en tout cas mal placée pour donner des leçons à Paris. L'économie française se porte bien mieux que l'allemande. Nos perspectives de reprise s'éloignent. La croissance de l'Allemagne sera proche de zéro cette année, et sera encore faible l'an prochain. Le chômage augmente, l'investissement reste anormalement bas, les exportations ne reprennent pas, le marché du logement est moribond et la consommation des ménages stagne. Les forces historiques de l'économie allemande sont devenues des faiblesses: je pense à sa dépendance aux exportations et à sa puissance industrielle, qui repose sur une forte consommation d'énergie. Le mieux est donc que chacun s'occupe des devoirs qui lui incombent. Cela n'a aucun sens de pointer du doigt tel ou tel pays. Nous sommes tous dans le même bateau.


L'économiste allemand est un fervent opposant à l'orthodoxie budgétaire.
IMAGO/IPON VIA REUTERS

Partout en Europe pointe la tentation de taxer davantage les ménages aisés et les très hauts profits des entreprises pour rétablir les comptes publics. Est-ce légitime?
Les pays se livrent une compétition féroce pour attirer les entreprises, il faut donc manier les hausses d'impôts prudemment. Compte tenu des inégalités de revenus qui s'accroissent, la taxation des ménages très aisés peut sembler plus légitime, et politiquement payante. Mais il faut là aussi se montrer extrêmement prudent, avec une mesure ciblée sur les 1 % des plus riches par exemple. La taxation des successions, lorsqu'un enfant hérite de l'entreprise de ses parents, est extrêmement basse, voire proche de zéro, en France comme en Allemagne. Revoir ces règles pourrait faire économiser jusqu'à 9 milliards d'euros à la France.

Mario Draghi préconise un plan d'investissement de 800 milliards d'euros pour relancer la compétitivité européenne, financé par un emprunt commun. Le ministre des Finances allemand, Christian Lindner, y est farouchement opposé. Et vous?
Cette opposition traduit une certaine étroitesse d'esprit. Il faut évidemment l'envisager. Aucun pays d'Europe ne peut assurer à lui seul les investissements nécessaires pour relancer l'Europe dans la compétition mondiale et pour garantir sa transition environnementale. Alors pourquoi pas un nouvel emprunt à l'échelle de l'Europe, comme nous l'avions fait au moment du Covid?

L'Allemagne est accusée de ne pas dépenser assez, et donc de ne pas soutenir la croissance européenne…
C'est tout à fait exact. Nous souffrons d'un énorme déficit d'investissements, ce qui

Des retraites moins généreuses

La prochaine augmentation des pensions complémentaires ne devrait pas dépasser 1,9 %.

FANNY GUINOCHET

C'EST UNE DATE attendue par les 13 millions de retraités du privé : 1er novembre rime avec revalorisation de leurs pensions complémentaires. Cette année, l'Agirc-Arrco promet toutefois d'être nettement moins généreuse que précédemment.

Et pour cause, l'augmentation dépend, en grande partie, du niveau de l'inflation. Or, selon l'Insee, l'indice des prix à la consommation a baissé, pour s'établir en août dernier à 1,9 % sur un an, retrouvant ainsi son niveau de 2021.

Soucieux d'être au plus près de la réalité, les partenaires sociaux, gestionnaires du régime, attendent d'ailleurs les prochaines estimations de l'Insee avant de trancher : ils réservent leur décision lors d'un conseil d'administration fixé le 15 octobre prochain. D'autant plus que leurs discussions sont strictement encadrées par un accord interprofessionnel, qui leur laisse une petite marge de manœuvre de 0,4 point autour de l'inflation. Autrement dit, syndicats et patronat ont la possibilité de décider une revalorisation légèrement plus basse que l'indice des prix. Et chaque point compte : une hausse de 1 % des pensions coûte 1 milliard d'euros au système.

Pour les représentants des employeurs, l'augmentation ne doit pas dépasser les 1,6 %. Éric Chevée, le négociateur pour la CPME, se défend : *« Nous privilégions la fourchette basse car les retraités ont bénéficié de hausses généreuses les années précédentes. Avec une inflation très élevée, les pensions de l'Agirc-Arrco ont progressé de 4,9 % en 2023 ; et même de 5,1 % en 2022. »*

En revanche, les centrales comme la CGT et FO militent pour un montant le plus proche de l'inflation. *« Ces pensions complémentaires peuvent représenter jusqu'à 60 % d'une retraite totale d'un ancien salarié du privé, elles pèsent lourd dans le pouvoir d'achat de nos aînés »*, plaide Michel Beaugas de Force ouvrière.

Selon plusieurs sources, et sous réserve des prochaines estimations de l'Insee, la fourchette de discussion oscille entre 1,6 et 1,9 %.

80 milliards d'euros qui suscitent les convoitises

Les échanges entre les partenaires sociaux sont aussi épineux que les prévisions économiques volatiles. Ainsi, au premier semestre, les cotisations retraite ont augmenté de 3 %, mais, cet été, elles ont chuté. Faut-il y voir un simple effet conjoncturel lié à la dissolution de l'Assemblée nationale ou une tendance susceptible de s'installer ces prochains mois ? Les gestionnaires de l'Agirc-Arrco, qui cherchent à préserver l'équilibre du régime sur le long terme sans recourir à l'emprunt, sont aujourd'hui incapables de le savoir.

Autre sujet d'inquiétude : les velléités des politiques de piocher dans le trésor de guerre de l'Agirc-Arrco. En ces temps de disette budgétaire, les 80 milliards d'euros de réserve risquent de susciter les convoitises. Le gouvernement de Michel Barnier sera-t-il tenté, comme ses prédécesseurs, de regarder du côté des retraites complémentaires pour combler le déficit du régime général ? Jusqu'à présent, les partenaires sociaux ont réussi à éviter une trop forte mainmise de l'exécutif sur ces caisses. Mais ils craignent que cet automne, à l'occasion d'un débat sur l'abrogation de la réforme des retraites dans l'hémicycle, leur résistance ne soit de nouveau mise à l'épreuve. *« L'argent engrangé appartient aux salariés et retraités du secteur privé qui ont cotisé toute leur vie, et toute ponction des politiques s'apparenterait à un hold-up »*, plaident en chœur syndicats et patronat. En guise d'avertissement. ■



Les partenaires sociaux devraient rendre leur décision sur le montant de la revalorisation le 15 octobre.

TOMAS STEVENS/ABACAPRESS

n'est pas le cas de la France. Nos infrastructures sont dans un état déplorable. La qualité de nos chemins de fer est médiocre, nos ponts doivent être rénovés et notre arsenal de défense, renforcé. Il est nécessaire de réformer ce fameux frein à l'endettement, qui limite le déficit budgétaire à 0,35 % du PIB. Cela suppose un vote aux deux tiers des deux chambres parlementaires. Il est irréaliste de vouloir y parvenir avant les élections législatives de 2025. Mais le débat ressurgira ensuite.

Volkswagen a annoncé la fermeture d'usines en Allemagne. Les constructeurs automobiles européens se portent globalement mal. La Commission européenne devrait-elle renoncer à l'interdiction des ventes de voitures thermiques en 2035 ?

Non. L'erreur n'est pas d'avoir imposé cet objectif, mais d'avoir envoyé des signaux contradictoires autour de cet objectif. Les pouvoirs publics ont dit aux constructeurs de massivement investir dans l'électrique, et en même temps ils ont réduit les subventions aux véhicules électriques pour des raisons budgétaires un peu partout en Europe. Il faut un discours extrêmement clair pour accompagner ce genre de révolution. ■

> **«** ***Aucun pays d'Europe ne peut assurer à lui seul les investissements nécessaires pour relancer l'Europe dans la compétition mondiale***

GOOD NEWS

La consommation dopée par les JO
Malgré le départ massif des Franciliens enregistré pendant la période des JOP (+64 % par rapport à l'année précédente), les données recueillies par le groupe bancaire BPCE Banque populaire-Caisse d'épargne démontrent une hausse des dépenses de consommation en Île-de-France : +58 % pour les activités touristiques et culturelles pendant les deux semaines des Jeux olympiques et +30 % pendant les Jeux paralympiques, par rapport aux mêmes périodes en 2023. D'autres secteurs, dont les boulangeries et la restauration rapide, ont bénéficié de cette augmentation.

Back Market fête ses 10 ans
Selon le président et cofondateur de la place de marché en ligne, Thibaud Hug de Larauze, un Français sur trois achète désormais des portables reconditionnés. Soit six fois plus qu'en 2014, année de création de cette licorne aujourd'hui présente dans 18 pays, notamment aux États-Unis, où Back Market réalise près de 20 % de son chiffre d'affaires (2,2 milliards d'euros en 2023). La croissance du marché des produits reconditionnés – 1 milliard de clients en Europe, au Japon et aux États-Unis – permet à l'entreprise qui emploie 700 salariés d'atteindre la rentabilité cette année.


LOÏC VENANCE/AFP

L'éolien en mer s'envole
Le groupe espagnol Iberdrola vient d'inaugurer son parc géant de Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor), treize ans après avoir remporté le marché. Ses 62 turbines ont une capacité installée totale de 496 mégawatts, soit suffisante pour alimenter 835 000 personnes. Ce projet de 2,5 milliards d'euros, qui a soulevé plusieurs vagues d'oppositions, permet à la Bretagne de produire désormais 27 % de l'électricité qu'elle consomme contre 18 % auparavant, même si le coût de l'énergie produite est pour l'instant très supérieur au prix du marché actuel. L'économie locale bénéficiera d'une « taxe éolienne » annuelle de 9 millions d'euros.


CHRISTOPHE BEYSSIER/AILES MARINES

Deezer soutient les festivals
La plateforme française de streaming musical, créée en 2007, est la seule à maintenir ses aides aux grandes manifestations de l'été, puisque son principal concurrent, Spotify, s'est retiré après la mise en place de la « taxe streaming » votée en 2023 et entrée en vigueur cette année. Deezer a soutenu huit festivals, soit un de plus que l'année précédente, dont We Love Green, les Eurockéennes et le Golden Coast. La plateforme a organisé son karaoké géant lors de 78 sessions sur l'ensemble des manifestations et offert aux spectateurs la possibilité de transformer leurs playlists collaboratives.

PRODUCTIVITÉ

MARIE-PIERRE GRÖNDHAL

Qui veut en finir avec le télétravail ?

Aux États-Unis, plusieurs grands groupes reviennent sur la flexibilité. En France, les entreprises souhaitent mieux l'organiser.


SOUDAN/ALPACA/ANDIA.FR

Dans les studios de développement d'Ubisoft, à Villeurbanne (Rhône).

RETOUR AU BUREAU obligatoire. Le message interne envoyé à 300 000 salariés d'Amazon dans le monde – sur plus de 1 million au total – le 16 septembre est sans équivoque. Dès le 2 janvier 2025, ces derniers devront passer cinq jours par semaine dans leurs bureaux respectifs, au lieu de trois aujourd'hui. Une directive accompagnée de quelques phrases bien senties qui traduisent la piètre opinion d'Andy Jassy, le PDG du géant de la tech depuis plus de trois ans, vis-à-vis du télétravail : *« Avant la pandémie, pouvoir travailler à distance deux jours par semaine n'était pas un acquis. L'inverse deviendra vrai à son tour [sous-entendu : le travail au bureau redeviendra la norme]. Une forte proximité avec vos collègues est indispensable pour innover et résoudre des problèmes. »* En privé, le patron estime que *« tous les dirigeants d'entreprise veulent que leurs employés cessent leur activité à domicile »*. Au nom de la productivité, même si aucune étude n'a démontré une baisse due au travail en distanciel ni un recul de la culture d'entreprise.

Si la majorité des grands noms de la Silicon Valley n'ont pas souhaité contraindre leurs employés à renoncer à la flexibilité mise en place depuis quatre ans, à l'exception d'Elon Musk (propriétaire de Tesla et de X), plusieurs partagent en effet – plus discrètement – les idées du successeur de Jeff Bezos. Comme Apple, qui a relevé en 2023 le quota de présence exigée à trois jours sur sept pour ses 160 000 salariés. À Wall Street, la règle est revenue depuis longtemps aux cinq jours hebdomadaires (voire davantage, compte tenu des horaires à rallonge dans la finance), chez JP Morgan, Citi ou encore Goldman Sachs. Et quand la présence physique n'est pas clairement imposée, l'absence au bureau implique souvent des pénalités de carrière aux États-Unis. Plusieurs études récentes, dont une menée par Live Data Technologies en 2023, estiment que les télétravailleurs bénéficient de près d'un tiers d'augmentation de salaire et de promotion en moins que les autres. Idem au Royaume-Uni.

Aucun attachement, aucune passion, aucune créativité

En France, où 47 % des entreprises ont recours au télétravail, en moyenne deux jours par semaine, la pratique diffère de celle en vigueur depuis le Covid outre-Atlantique et outre-Manche : à l'exception des périodes de confinement pendant la crise sanitaire, le télétravail total n'y a jamais été la norme. Au contraire. *« Le modèle de management national reste fondé sur la présence au bureau, que l'on y travaille ou pas »*, souligne, un brin ironique, Benoît Serre, DRH du Boston Consulting Group et vice-président délégué de l'Association nationale des DRH.

« En 2018, seulement 3 % des employés étaient concernés par le télétravail, au lieu de 26 % aujourd'hui », complète-t-il. Mais plusieurs entreprises aimeraient instaurer des limites. Dès l'an dernier, Publicis a fixé l'usage maximum à deux jours hebdomadaires loin du bureau, non consécutifs et qui ne peuvent être pris un lundi. Ubisoft, le champion tricolore des jeux vidéo, en grande difficulté depuis des mois, a signifié par mail le 17 septembre à ses 18 000 salariés dans le monde l'impératif de trois jours de travail en présentiel.

Chez L'Oréal, un groupe pourtant très innovant dans le domaine des ressources humaines, le PDG, Nicolas Hieronimus, n'a pas caché son antipathie pour le travail à distance lors d'un discours remarqué au Forum économique mondial de Davos en janvier 2024 : *« Les télétravailleurs n'ont aucun attachement, aucune passion, aucune créativité. »*



> ***Le modèle de management en France reste fondé sur la présence au bureau, que l'on y travaille ou pas***
>
> Benoît Serre, vice-président de l'Association nationale des DRH

Si le numéro un mondial de la beauté n'a pas pour l'instant changé les modalités liées à la flexibilité, il pourrait en saisir l'occasion prochainement. *« Le débat actuel reflète davantage des préoccupations quant à l'organisation des entreprises qu'un recul proprement dit*, estime Benoît Serre. *On ne reviendra pas en arrière. Le travail "hybride" se maintiendra, mais il sera mieux encadré. »* Jours de TT accolés à ceux de congés payés, délais de prévenance parfois courts, vendredis systématiquement passés à distance… Plusieurs de ces pratiques engendrent des difficultés de gestion interne que de nombreuses entreprises aimeraient résoudre grâce à de futures négociations : *« La validité des accords triennaux conclus pour l'essentiel en 2021 arrive à échéance ; ils feront donc l'objet de nouvelles discussions d'ici à la fin de l'année dans la plupart des sociétés concernées »*, prédit la DRH d'un groupe bancaire, elle-même favorable à plus de présentiel.

Les salariés français, eux, aimeraient conserver la possibilité de travailler à distance. Un cadre sur deux bénéficie actuellement d'au moins deux jours par semaine, un sur trois d'au moins une journée. Plusieurs enquêtes de l'Association pour l'emploi des cadres (Apec) indiquent que plus de 40 % d'entre eux envisageraient de démissionner si cette option disparaissait. *« Le télétravail permet de fuir une "hyper-hiérachisation", d'où sa popularité chez les employés*, explique Benoît Serre. *C'est aussi devenu un critère d'attractivité des entreprises »* ■

LE SCAN ÉCO

Northvolt en crise

La pépite européenne de la fabrication de batteries électriques, censée permettre à l'UE de concurrencer la Chine et les États-Unis dans ce domaine stratégique de la transition énergétique, lutte pour sa survie. L'entreprise suédoise, qui a pourtant levé au total plus de 15 milliards d'euros – y compris grâce à des subventions publiques –, peine à financer l'activité de sa gigafactory installée dans le nord de la Suède. Le ralentissement subi par le secteur des voitures électriques pèse sur le développement du site, dont le rendement reste très en deçà de ses capacités. Le gouvernement suédois a renoncé à venir en aide à Northvolt, alors que l'enjeu européen dans ce domaine, souligné par le rapport Draghi, est déterminant.

Nike change de tête

Comme Starbucks, **qui a récemment licencié son patron pour embaucher un ancien dirigeant du groupe**, le géant des articles de sport vient de se séparer de son PDG, John Donahoe, pour embaucher un vétéran, Elliott Hill, parti en retraite en 2020. Objectif ? Tenter d'enrayer la spirale décroissante observée depuis plusieurs mois. L'entreprise, qui a connu un chiffre d'affaires de 50 milliards de dollars en 2023, perd notamment du terrain face à de nouveaux concurrents, dont On ou Hoka. Un déclin qui s'est traduit en Bourse, avec une chute du titre de 20 % en juin, lors d'un avertissement financier émis par Nike sur les conséquences d'un ralentissement de la demande pour ses produits.

OpenAI au pinacle

La start-up californienne d'intelligence artificielle à l'origine de ChatGPT organise une nouvelle levée de fonds dans le but de récolter au moins 5 milliards de dollars. Les investisseurs se bousculent pour y participer, y compris les plus grands acteurs de la tech américaine, dont Apple, Nvidia et Microsoft. Le fonds de capital-risque de Josh Kushner (frère de Jared, le gendre de Donald Trump) aurait déjà misé à lui seul 1 milliard de dollars, selon des sources proches de l'opération.
Les investisseurs parient sur une valorisation d'OpenAI supérieure à 1 500 milliards de dollars à moyen terme. Pour y parvenir, l'entreprise fondée et dirigée par Sam Altman devra surmonter ses concurrents plus puissants, dont Meta et Google.

VOTRE ARGENT PAR MARC FIORENTINO



« De Washington à votre portefeuille »

LA BAISSE DU TAUX directeur par la Banque centrale américaine joue sur vos finances. Une baisse qui était attendue et espérée depuis des mois. Une baisse de 0,5 point. La Fed a agi parce que l'économie américaine commence à ralentir. Elle a résisté plus longtemps que l'économie européenne : elle a moins souffert que nous de la guerre en Ukraine, car je vous rappelle que les États-Unis sont indépendants en matière d'énergie et sont même devenus exportateurs – ils nous vendent du gaz, par exemple. La croissance américaine a aussi été alimentée par les plans de relance massifs du gouvernement Biden comme l'IRA (*Inflation Reduction Act*) et par la forte résistance de la consommation des ménages américains.

Les ménages américains ne nous ressemblent pas du tout. Alors que nous continuons à épargner encore et encore avec un taux proche de notre record historique, les Américains ont dilapidé les sommes accumulées lors du Covid et leurs cartes de crédit ont chauffé à blanc (les américaines sont vraiment des cartes de crédit, pas des cartes de débit différé comme en France). Le consommateur américain n'a donc plus de réserve, il commence à s'essouffler.

Vous vous demandez sûrement pourquoi la baisse des taux par la Banque centrale américaine est l'événement de la semaine pour VOTRE argent. N'est-ce pas plutôt la décision de la Banque centrale européenne (BCE) qui a un impact sur nos taux et donc sur nos crédits et nos placements ?

Alors que nous continuons à épargner, les ménages américains ont dilapidé l'épargne accumulée lors du Covid

La réponse est oui et non.

Oui, les taux que vont nous appliquer les banques sont directement dépendants de ceux de la BCE. Mais, indirectement, les décisions de la Fed ont un impact majeur sur notre argent :

– le cours de l'euro dépend largement du différentiel de taux d'intérêt entre l'Europe et les États-Unis, et donc des taux dans ce pays ;

– les décisions de la BCE en matière de taux sont dictées par l'inflation et la croissance en zone euro, mais aussi par l'évolution des taux aux États-Unis. Si la Fed n'avait pas décidé de baisser ses taux cette semaine, nous hésiterions à continuer de baisser les nôtres ;

– la Bourse. Certes le CAC 40 est un indice français, mais son évolution dépend largement de l'évolution des indices américains comme le Dow Jones, le S&P 500 et l'indice vedette des valeurs technologiques, le Nasdaq. Et l'évolution de ces indices dépend largement des taux d'intérêt américains ;

– l'or flambe. Et l'une des explications de sa forte progression en 2024 est liée à l'anticipation de baisses des taux aux États-Unis.

Je pourrais continuer cette liste longtemps.

Malgré la mondialisation, malgré l'existence de la zone euro, malgré les tentatives de la Chine ou de la Russie de « dédollariser » l'économie mondiale, jamais l'importance de l'économie américaine n'a été aussi forte pour notre argent. De Washington à notre livret A, à notre portefeuille d'actions ou à nos crédits de consommation ou immobiliers, il n'y a qu'un tout petit pas. ■

▶▶▶▶ Chaque vendredi sur BFM Business retrouvez Marc Fiorentino de 20 h à 21 h.

DESSIN FABIEN CLAIRFOND

Faut-il chercher refuge dans l'or ?

Le métal précieux bat des records. Conseils pour trouver sa pépite pour investir.

L'OR S'ENVOLE. Il a progressé de plus de 25 % depuis le début de l'année, pulvérisant des records historiques semaine après semaine. Deux raisons principales à cette envolée : les perspectives de baisse des taux d'intérêt aux États-Unis et les achats massifs par les banques centrales de pays comme la Chine ou la Russie qui cherchent à « dédollariser » leurs réserves de change. Et deux questions : comment un particulier peut-il investir sur l'or ? Faut-il investir maintenant alors que l'or est à son niveau record ?

Longtemps, l'épargnant intéressé par l'or n'avait qu'une possibilité : l'or physique. Des lingots ou des pièces. Le lingot standard correspond à 1 kilo. Et son prix, élevé, tourne autour de 75 000 euros. Il existe néanmoins des lingotins plus accessibles, dès 5 grammes. Les pièces frappées après 1800 peuvent être qualifiées d'« or d'investissement ». Leur pureté doit être égale ou supérieure à 900 millièmes, et elles doivent avoir eu cours légal dans le pays d'origine : pièce de 50 pesos mexicaine, krugerrand d'Afrique du Sud, souverain Élisabeth II, napoléon 20 francs, 20 francs Vreneli de Suisse. Contrairement aux lingots, leur prix dépendra aussi de leur rareté et de leur état de conservation, ce qui peut entraîner une prime par rapport à leur poids en or. Mieux vaut donc être un brin connaisseur.

Pour acquérir de l'or physique, vous pouvez passer par des banques. Elles vous factureront des commissions d'achat, généralement de 2 % à 4 %, et vous proposeront des coffres pour le stockage, avec des frais supplémentaires. Les bureaux de change ou numismates et les plateformes numériques, quant à eux, perçoivent des commissions plus faibles mais, contrairement aux banques, appliquent souvent une marge par rapport au cours de l'once.

Outre les commissions et les frais de conservation, la fiscalité peut aussi être dissuasive. Si l'investisseur ne peut pas prouver la date d'achat de l'or, une taxe forfaitaire de 11,5 % est appliquée sur le montant de la vente. Si la date d'acquisition peut être prouvée, une taxe de 36,2 % sur la plus-value s'applique si elle est plus avantageuse que la taxe forfaitaire. Un abattement de 5 % par an après deux ans permet une exonération totale après vingt-deux ans, ce qui peut rendre l'investissement à long terme plus attrayant et fiscalement plus avantageux.

« Anxiolytique financier »

Face aux limites de l'or physique, certains investisseurs se tournent vers l'or papier, qui présente plusieurs avantages. Les certificats et ETF (*exchange traded funds*) permettent d'investir dans l'or sans le posséder physiquement. Ces véhicules répliquent l'évolution du prix de l'once d'or, offrant une liquidité et une flexibilité accrues. La fiscalité peut aussi être avantageuse, avec la flat tax à 30 %, voire la fiscalité douce de l'assurance-vie si vous logez vos titres dans cette enveloppe. En parallèle des certificats et ETF, les investisseurs peuvent s'intéresser aux OPCVM, c'est-à-dire des fonds d'investissement spécialisés dans des sociétés d'extraction d'or et de métaux précieux.

Nous privilégions plutôt les ETF. Faciles. Moins chers. Et liquides. Faut-il acheter de l'or maintenant ? La réponse est simple. Et ne varie pas en fonction des cours. L'or est un actif très volatil. Il peut chuter facilement de 15 % à 20 % sans raison particulière. Considérez-le comme un « anxiolytique financier » : s'il vous permet de mieux dormir la nuit dans un monde chaotique, consacrez 2 % à 3 % de votre portefeuille à l'or. En visant le long terme. Et parfois le très long terme. M.F.



Exposition de photos du « dossier César » à Idlib, zone contrôlée par l'opposition syrienne, en août 2020.

CÉLINE MARTELET

JUSTICE

Quatre Syriens contre la tyrannie de l'oubli

Après avoir découvert dans les archives secrètes du régime les photos de leurs frères tués en prison, ils portent plainte demain en Allemagne contre des proches de Bachar El-Assad.

GARANCE LE CAISNE
ENVOYÉE SPÉCIALE EN ALLEMAGNE

UN MÉGOT, abandonné sur la terre sèche. Comme jeté d'une pichenette, le bout de cigarette blanc gît à quelques centimètres du visage d'un homme étendu, les yeux mi-clos. Sur le sol, son cadavre dénudé porte un numéro inscrit au marqueur, à même la peau, sur le front et les bras. 1246.

C'est en découvrant cette photo, un jour de juin 2015, que Khaled Ibrahim a retrouvé son frère Marwan, disparu à Damas deux ans et demi auparavant. Installé au Danemark, le réfugié syrien de 54 ans est venu ce début septembre aux bureaux berlinois de l'ECCHR, le Centre européen pour les droits constitutionnels et humains. L'ONG allemande va le défendre dans la plainte qu'il dépose demain avec trois autres Syriens contre les plus hauts dignitaires du régime de Bachar El-Assad, pour la disparition forcée, la détention arbitraire, la torture et le meurtre de leurs proches.

Une plainte pour déchirer le silence et défier l'oubli que le régime d'Assad tente d'imposer, voulant tout contrôler de ses citoyens, jusqu'à leurs propres mémoires.

« *L'histoire de la disparition de mon frère est encore surréaliste* », admet Khaled Ibrahim. Le 14 novembre 2012 au soir, l'électricité est coupée dans le quartier, son appartement de Damas plongé dans le noir. L'agent immobilier reçoit un coup de fil d'un numéro inconnu. C'est son frère Marwan, qui lâche « *Khaled, les chabihas [miliciens du régime] de Tadamoun m'ont kidnappé* », juste avant que la communication soit interrompue. Khaled vit avec sa famille dans le quartier de Yarmouk, au sud de Tadamoun, dans la banlieue sud de la capitale. Marwan réside quant à lui à El-Hajar el-Aswad, encore plus au sud.

Peu après, au téléphone, un homme se présente comme policier : « *Ton frère a été enlevé par des militants de l'opposition, mais nous l'avons sauvé. Tu peux venir le voir demain au poste de police de Yarmouk.* » La nuit se peuple d'interrogations et d'effroi. Qu'aurait fait le doux Marwan à Tadamoun, lui qui n'aime rien tant que de rester tranquille chez lui, qui craint la foule, ne participe pas aux manifestations contre le pouvoir ? Et pourquoi Yarmouk ?

En janvier 2014, le « dossier César » est révélé au monde entier : 26 938 photos de 6 812 prisonniers assassinés

Au matin, Khaled se rend au poste de police où on lui ordonne d'apporter nourriture, vêtements et chaussures pour son frère. « *Je n'ai pas eu de réponse quand j'ai demandé pourquoi ils le détenaient, alors qu'ils prétendaient l'avoir sauvé d'un kidnapping* », remarque Khaled.

Marwan est censé être transféré au tribunal. Au tribunal, on dit à Khaled qu'il a été envoyé à la police criminelle. À la police criminelle, on lui annonce qu'il a été conduit à la branche Palestine des services de renseignement militaire. En Syrie, chacun sait qu'à un moment le temps des questions se termine si l'on veut éviter d'être soi-même arrêté. Les recherches s'enfoncent dans la discrétion. Trouver quelqu'un capable d'obtenir des informations, payer s'il le faut. Mais rien, rien sur Marwan.

Dès le début de la révolution, en mars 2011, la machine sécuritaire du régime s'est affolée. Bachar El-Assad a senti vaciller son pouvoir. Avec des méthodes familières mais une fureur inédite, les services de renseignement et les forces de sécurité multiplient les arrestations. Pendant les manifestations, aux barrages, dans les facs, les appartements, les hôpitaux, aux barrages encore. Étudiants, médecins, ouvriers, professeurs, chauffeurs... opposants ou non. Ils sont attrapés, envoyés dans des centres de détention clandestins.

Et ils disparaissent.

Un ancien photographe de la police militaire de Damas a voulu les sortir du néant. Chaque jour, avec ses collègues, ils devaient prendre plusieurs clichés des cadavres de détenus pour la bureaucratie militaire, avant qu'ils soient enfouis dans des fosses communes. Corps nus, fracturés, zébrés par des traces de coups, affamés, la peau tachetée par les morsures des puces et des poux qui prolifèrent dans les cellules aveugles et surpeuplées. Des piles de cadavres anonymes, avec seulement trois numéros pour les distinguer : celui du détenu, celui du centre de détention et celui du médecin légiste.

Le photographe décide de voler ces photos pour prévenir les familles du destin de leur proche. L'homme au pseudonyme de César les copie régulièrement sur des clés USB et les passe à son ami Sami (un pseudonyme aussi) qui les cache. Du printemps 2011 à l'été 2013, les deux hommes risquent leur vie avant de fuir le pays. En janvier 2014, le monde entier découvre alors le « dossier César » : 26 938 photos de 6 812 prisonniers assassinés.

« *Je n'avais jamais vu de telles photos* », reconnaît aujourd'hui le professeur Markus Rothschild, médecin légiste depuis trente-deux ans. Chargé en 2017 par le procureur fédéral allemand d'analyser le dossier, le spécialiste et son équipe mettront trois ans pour étudier chacun des 26 938 clichés. Leur rapport conclut à l'utilisation de « *méthodes systématiques de maltraitance et de négligence* », le terme juridique de « torture » ne pouvant être employé par des experts légistes.

« Nombre incalculable de coups »

« *Ce qui nous a beaucoup impressionnés, c'est que de nombreux détenus avaient subi un nombre incalculable de coups*, précise l'expert en médecine légale de l'université de Cologne. *Comme si l'objectif immédiat n'était pas de tuer la personne mais de lui infliger avec force des blessures, de la douleur. Tout en sachant qu'à la fin cette personne allait mourir.* »

En juin 2015, quand toutes les photos des visages des victimes sont dévoilées sur Internet, des milliers de familles plongent dans les profondeurs de ces archives insensées. Comme Khaled Ibrahim mais aussi Hossam Al-Bakhle et Yasmen Almashan, deux autres plaignants – le quatrième préfère rester anonyme. Ils sont tous membres aujourd'hui de l'Association des familles de César.

« *On ne peut plus trouver le sommeil quand on fouille dans ces photos*, reconnaît Hossam Al-Bakhle. *Vous les regardez une par une, vous êtes terrifié, et encore plus à l'idée de ce que vous risquez de voir ensuite. Vous hésitez, vous regardez...* » Et puis, il est là, le disparu, enfin il semblerait bien. Le dentiste de Hassan confirmera que c'est lui. « *Quelles choses si terribles a-t-il faites pour être autant torturé ?* » demande encore Hossam.

Hassan avait 35 ans en 2013. Père d'une fillette de 3 ans, l'ingénieur en électronique travaillait à l'aéroport de Damas. Opposant politique à Assad, il transportait clandestinement du matériel médical aux civils assiégés par le régime. Le 14 février de cette même année, il parle sur Skype avec un de ses frères quand on tambourine à la porte. « *Attends un instant*, demande Hassan, *je vais voir qui c'est et je reviens.* » Il n'est pas revenu.

La famille apprendra par le concierge que des officiers ont envahi l'appartement, arrachant les câbles électriques pour attacher les mains de Hassan. Ils sont repartis avec l'ordinateur, le téléphone portable, l'argent, la voiture. Des semaines, des mois, la mère a supplié les services de renseignement, les tribunaux... « *Il n'y a pas un endroit où elle n'est pas allée, où elle n'a pas été insultée*, raconte Hossam. *En mai 2015, elle faisait la queue au quartier général de la police militaire de Qaboun avec des personnes âgées, des vieilles femmes venues comme elle chercher des informations. Quand son tour est arrivé, on lui a tendu un papier.* »

> **Hassan avait dit « attends un instant, je reviens ». Cet instant dure depuis onze ans**
>
> Hossam Al-Bakhle, frère d'un disparu

Sur cette moitié de page, quelques mots manuscrits au stylo bleu : « *Aller à l'hôpital Moujtahid / le médecin légiste / décès 12/10/2013 / [signé de] la police militaire* ». « *Ce papier*, explique Hossam, *c'était un bout de feuille déchirée d'une page de calendrier journalier. Voilà. Avec ce régime, nous sommes des numéros, des bouts de papier.* »

Jusqu'à aujourd'hui, la mère de Hassan refuse de reconnaître son fils sur les photos de César. « *Il avait dit "attends un instant, je reviens"*, souffle Hossam. *Cet instant dure depuis onze ans.* » C'est long, onze ans.

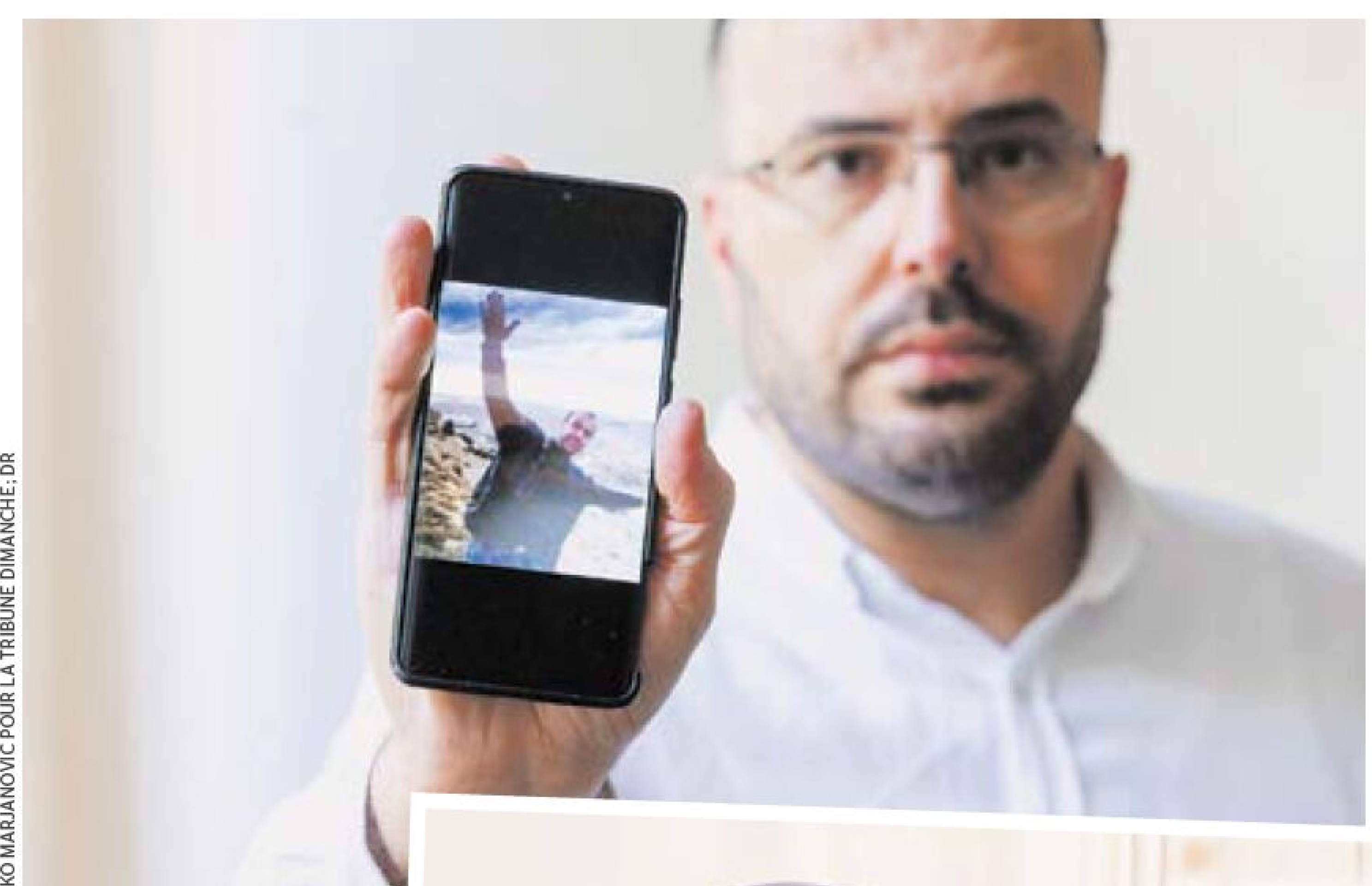
Depuis 2011, 113 000 Syriens ont disparu, dont 96 300 à cause du régime, selon le dernier décompte du SNRH (Réseau syrien pour les droits humains). « *Rarement tant de personnes ont disparu dans un pays*, explique l'avocate Helena Krüger, conseillère juridique à l'ECCHR. *De plus, les disparitions continuent alors que des pays européens comme l'Allemagne et les Pays-Bas réfléchissent à renvoyer en Syrie des réfugiés installés sur le territoire. Une autorité judiciaire doit enquêter sur ces crimes.* » Grâce à la compétence universelle de ses juridictions, l'Allemagne peut juger des étrangers pour un crime commis hors du pays sur une victime non allemande.

Tentative d'effacement

La plainte vise Ali Mamlouk, ancien chef du Bureau de la sécurité nationale (BSN) et conseiller de Bachar El-Assad, Jamil Hassan, ancien chef du service de renseignement de l'armée de l'air, Abd Al-Fatah Qudsiyah, un temps chef du service de renseignement militaire et chef adjoint du BSN, Rafiq Shahadah, ex-patron du renseignement militaire, et Ghassan Jaoudat Ismail, ancien adjoint de Jamil Hassan. Des noms archiconnus pour les Syriens en quête de justice et pour les avocats engagés en faveur des droits humains, syriens et occidentaux, penchés sur des procédures dans toute l'Europe.

Dans un procès historique en mai à Paris, Ali Mamlouk et Jamil Hassan ont déjà été condamnés à perpétuité par contumace pour, entre autres, la torture et la mort de Mazzen et Patrick Dabbagh, un père et son fils franco-syriens, jamais retrouvés. « *Nous n'en avons pas terminé avec ces criminels*, insiste Patrick Kroker, avocat à l'ECCHR. *Leur responsabilité ne s'arrête pas à la mort de Mazzen et Patrick. Dans cette plainte, le procureur allemand n'aura pas les corps des personnes décédées mais il aura leurs photos. Pour la première fois, aussi, les familles liées au dossier César, preuve essentielle déjà dans des procès précédents, seront impliquées.* »

Les familles. Il leur en faut du courage pour dénoncer publiquement et lutter contre la tentative d'effacement du régime. Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans ces disparitions forcées et ces fosses communes. Pas de corps, pas de traces. Mais



Hossam Al-Bakhle, membre de l'Association des familles de César, porte plainte pour la disparition et la mort en détention de son frère Hassan (en photo).

JADRANKO MARIJANOVIC POUR LA TRIBUNE DIMANCHE; DR



Yasmen Almashan retrouve dans son fils Amar « la gentillesse et la maturité » de son frère disparu, Oqba.

Papier remis par la police militaire à la mère de Hassan. On y lit : « décès 12/10/2013 ».

une peur distillée dans les interstices des silences, jusqu'au creux de la nuit.

En Syrie, la terreur vient de loin. Conseillère juridique à l'ECCHR et avocate, Joumana Seif se souvient des chuchotements qui remplissaient l'appartement familial quand on mentionnait l'oncle arrêté en 1981. *« Les murs ont des oreilles »*, expliquait-on alors à la petite fille. Il y eut le père aussi, opposant notoire, plusieurs fois emprisonné. Le frère cadet, disparu en 1996, qu'elle retrouvait en rêve. *« Où es-tu ? »* lui demandait-elle à chaque fois. *« Tu sais, ne demande pas. Tu le sais »*, répondait-il toujours. *« Ma mère espère encore le revoir*, reconnaît Joumana Seif, cofondatrice de plusieurs associations syriennes pour les droits humains. *Les vies de familles de disparus ne sont plus qu'attente. »*

Que sait-on de l'attente, des murmures et de la peur ?

« En torturant et en faisant disparaître des milliers de gens, les politiques de la cruauté, comme je les définis, veulent réduire au silence des millions d'autres personnes, analyse la Franco-Iranienne Chowra Makaremi, autrice du *Cahier d'Aziz* (Gallimard), contenant le témoignage de son grand-père iranien. *Elles veulent imposer une transmission de la terreur et du silence. »* Cette anthropologue au CNRS étudie la révolution iranienne de 1979 et les mémoires familiales des violences. *« Ces politiques visent l'intime*, ajoute-t-elle. *Elles créent des blessures qui rendent l'oubli impossible. Or il faut oublier pour se souvenir, ne plus être dans le cuisant de la souffrance. »*

> **« La réalité m'a apporté la liberté. […] Nous ne sommes plus prisonniers de l'espoir »**
> Yasmen Almashan, sœur d'un disparu

« La réalité m'a apporté la liberté », assure Yasmen Almashan, qui fait partie des quatre plaignants. Elle s'interrompt avant de reprendre dans un souffle heurté : *« J'aurais aimé que les photos de César n'existent pas… ce dossier immonde. Mes sentiments sont contradictoires. C'est difficile mais, oui, c'est bien comme ça. Nous ne sommes plus prisonniers de l'espoir. »* C'est un rude chemin que l'ancienne préparatrice en pharmacie, originaire de Deir ez-Zor, dans le nord-est de la Syrie, a parcouru depuis cette nuit de 2015 où, sous la tente d'un camp de réfugiés en Turquie, ses enfants ensommeillés à côté d'elle, elle a reçu la photo de son frère Oqba sur son portable. Il avait 37 ans, était assistant vétérinaire.

La colère l'a emporté d'abord, puis elle a laissé la place à une immense blessure et au poids de la responsabilité. *« Je devais prévenir mes parents que leur cinquième fils était décédé. »* Le cinquième sur les six. En quelques années, quatre ont été tués par le régime et un par le groupe État islamique. Plus tard est venue une paix fragile. *« Après ces recherches sans résultats depuis l'arrestation d'Oqba en mars 2012, mes mains étaient liées, je ne pouvais plus avancer. Avec la photo, je savais qu'il ne souffrait plus. Il est mieux là où il est. Je peux me tourner vers la justice pour lui et tous les autres. »*

Assise sur le canapé de son appartement de Crimmitschau, dans le Land allemand de Saxe, Yasmen tourne les paumes de ses mains vers le ciel. Ses doigts s'entremêlent, comme s'ils continuaient de fouiller l'indicible. Les années de la révolution, de la répression sanglante et de la guerre qui a suivi ont déchiré sa mémoire. *« J'ai perdu tant de souvenirs*, avoue-t-elle. *Les visages, les noms de mes anciens voisins. Parfois des flash-back arrivent, comme lorsque j'ai senti l'odeur du jasmin cet été. J'ai retrouvé celui de la maison de ma grand-mère de Deir ez-Zor, les soirées avec mes frères, l'Euphrate. Quand ces instants arrivent, je les attrape et je les garde. »*

Les disparus sont absents mais leurs ombres remplissent tout. Dans le salon, un modeste cadre enveloppe le visage des cinq frères de Yasmen. Mais il y a quelque chose d'eux dans ses cinq enfants, se réjouit-elle. *« Amar, viens là ! »* lance-t-elle à son adolescent de fils qui sort de la cuisine, puis avec un grand sourire : *« Regarde son visage, c'est le portrait de Zouheir [l'un de ses frères], mais sa gentillesse, sa bienveillance, sa maturité ressemblent à celles d'Oqba. »* Amar pose sur sa mère un regard rempli d'admiration. La même que tous ses frères et sœurs, et son père, vouent à cette femme qui se qualifie de *« survivante »*. Survivante, Yasmen, certainement, résistante aussi, jusque dans la préservation de la mémoire. ■

Elle l'a dit à La Tribune


DANIEL DORKO/REA

VALÉRIE PÉCRESSE
À l'occasion du Sommet du Grand Paris, co-organisé le 17 septembre par La Tribune, la présidente de la Région Île-de-France expose les ambitions pour le plateau de Saclay, voué à devenir, dit-elle, l'un des **« poumons technologiques de la France »** en concentrant 25 % de la recherche du pays. À condition d'être attractif : **« Il faut qu'on attire le maximum de chercheurs de l'étranger. »**

Le choix de la rédaction

Deux opinions à découvrir sur Latribune.fr

REPRÉSENTONS FIDÈLEMENT LES IDÉES DES FRANÇAIS
Par Hervé Morin, président de la Région Normandie
« En vrai démocrate, il m'est insupportable que notre démocratie soit devenue celle du tout ou rien, et laisse deux tiers de nos concitoyens sur le bord de la route de la conduite des affaires du pays. La proportionnelle permettrait de faire en sorte que "chaque voix compte". »

L'« INTÉRESSEMENT BUDGÉTAIRE », RIGUEUR DÉSIRABLE
Par Jean-Didier Berger, Député LR des Hauts-de-Seine
« Je propose de créer une notion d'intéressement des Français aux économies budgétaires. Le principe est simple : à chaque fois qu'on arrive à économiser trois euros net, on en prend deux pour baisser les déficits publics et on en rend un aux Français en baisse d'impôts, de charges ou de cotisation. »

L'essai de la semaine



POUR UNE GAUCHE UNIVERSALISTE
Susan Neiman est de gauche. Socialiste. La philosophe américaine installée en Allemagne, autrice de *Penser le mal*, a écrit *La gauche n'est pas woke* pour forger une critique de ce mouvement, qu'elle voit se développer partout. Elle se prête ainsi au même exercice que le politologue Yascha Mounk l'an dernier, avec un angle philosophique. Bien qu'animé par des émotions progressistes, le wokisme aboutit à… des idées très réactionnaires, explique-t-elle. Au cœur de l'ouvrage, la réhabilitation des Lumières, de son universalisme et de sa foi dans le progrès et la justice. Ce sont, assène la spécialiste de cette période, les auteurs des Lumières qui ont inventé la critique de l'eurocentrisme ! Il suffit d'ouvrir *Candide* de Voltaire ou les *Lettres persanes* de Montesquieu pour s'en rendre compte. Passant à la moulinette les auteurs auxquels se réfèrent les théoriciens dits « éveillés » (la traduction de *woke*), elle décortique notamment la pensée de Foucault. Si on la suit moins sur le lien entre tribalisme de gauche et psychologie évolutionniste, sa conclusion en revanche est limpide. Elle alerte sur l'urgence pour la gauche de se retrouver face à la vague réactionnaire : *« Rien n'est plus absurde, en ce moment de l'histoire, que de voir une personne progressiste en discréditer une autre à cause de divergences sur ce que signifie être discriminé. »* A.M.

Susan Neiman, *La gauche n'est pas woke*, traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère, Climats/Flammarion, 256 pages, 22 euros.

UN AUTOMNE AMÉRICAIN
Chaque dimanche, le célèbre romancier partage avec nous son regard sur la campagne présidentielle et la démocratie aux États-Unis.

Dieu en Amérique, le retour des cathos

Par Douglas Kennedy
Écrivain


DESSIN FABIEN CLAIRFOND

Dieu tout-puissant a créé l'esprit libre » est une phrase étrangement ambiguë que l'on doit à Thomas Jefferson, principal auteur de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, qui fut débattue, rédigée et adoptée à Philadelphie en 1776. Jefferson était un homme plein de contradictions : planteur esclavagiste de Virginie, intellectuel d'une très grande culture (bien entendu, il parlait couramment français), fortement influencé par Rousseau. Comme d'autres personnages clés de la révolution américaine – George Washington, Benjamin Franklin, James Madison –, Jefferson (qui deviendra par la suite le troisième président des États-Unis) était un adepte du déisme, une école de pensée dans laquelle la foi se fonde sur la raison et non sur une quelconque révélation divine… et qui rejette toutes les orthodoxies chrétiennes.

En somme, la philosophie sous-jacente de la révolution américaine était résolument laïque. Car Jefferson et ses collègues déistes avaient compris que les origines du pays étaient profondément théocratiques. Même si tous les petits Américains (dont votre serviteur) apprennent à l'école que les « Pères pèlerins » qui débarquèrent en 1620 dans ce qui allait devenir la colonie de la baie du Massachusetts fuyaient les persécutions religieuses, il s'agissait en fait de puritains fanatiques. La première colonie qu'ils fondèrent dans ce Nouveau Monde était un régime ecclésiastique brutal où quiconque critiquait sa ligne intransigeante se voyait sévèrement puni. On pourrait donc dire que ces puritains américains étaient (par leurs pratiques théocratiques) des précurseurs des talibans.

Pas étonnant donc que les principaux rédacteurs de la Constitution américaine en 1787 – James Madison, Alexander Hamilton et John Jay – aient insisté pour qu'il y ait, dans ce pays neuf, une séparation absolue de l'Église et de l'État, affirmant le refus de toutes les orthodoxies puritaines : le doctrinarisme manichéen, l'absolutisme ecclésiastique et la certitude d'être le pays élu de Dieu (que l'on peut comprendre aujourd'hui comme étant à la source de l'exceptionnalisme américain).

Ainsi, depuis la fin du XVIIIe siècle, il y a toujours eu aux États-Unis un rempart laïque afin de contenir la pulsion évangélique inscrite dans la psyché nationale – et avec elle le risque du fanatisme religieux.

Depuis les années 1980, avec l'explosion du télévangélisme et le pacte faustien que le parti républicain a conclu avec les mouvements chrétiens de régénération – les « *born again* » – en pleine expansion, les États-Unis sont agités par un débat constant entre les défenseurs d'une Amérique progressiste, inclusive et laïque et ceux qui voudraient ramener le pays à ses origines puritaines : un État chrétien gouverné par des principes religieux.

L'assaut réussi contre le droit fédéral à l'avortement, la volonté d'abolir le mariage gay, la menace de limiter l'accès à la contraception et la croyance dans le renforcement des rôles traditionnels attribués aux hommes et aux femmes (ces dernières assignées à la maternité et aux tâches ménagères) sont autant de doctrines rétrogrades devenues la marque de fabrique d'un parti républicain évangélisé qui a trouvé en Donald Trump le porte-parole idéal de son conservatisme social. Car il a bien fait comprendre aux évangéliques que s'ils ignoraient sa vénalité, son passé d'agresseur sexuel et d'adultère impénitent, il ferait adopter toutes les régressions sociales qu'ils voudraient en échange de leurs voix.

Les *born again* ont joué un rôle essentiel dans la victoire de Trump en 2016. Cette année encore, ils sont considérés comme un des viviers de sa stratégie électorale. Après tout, c'est quand même ce président qui a réussi à nommer trois juges conservateurs à la Cour suprême pendant ses quatre années à la Maison-Blanche, formant ainsi une super-majorité qui a pu offrir aux évangéliques leur Saint-Graal : la révocation de l'arrêt Roe v. Wade, qui garantissait le droit à l'avortement à l'échelle nationale.

Mais le plus intéressant concernant les six juges conservateurs de la Cour suprême est que, dans un pays où un peu moins de 20 % de la population se reconnaît dans l'Église catholique, deux tiers des juges de la plus haute juridiction sont désormais de fervents catholiques. Dans un article du site juridique Verdict, deux éminentes professeures de droit (Marci Hamilton et Leslie Griffin) ont détaillé l'intense lobbying ayant abouti à imposer à la Cour suprême des catholiques de la ligne la plus dure, et qui remonte aux efforts d'un avocat ultra-conservateur du nom de Leonard Leo, membre d'une organisation de droite, la Federalist Society : « *Leo a servi avec dévouement la foi catholique à travers nombre de ses positions […]. Le président George W. Bush l'avait nommé stratège catholique de sa campagne. [Il a fini par] devenir le faiseur de juges catholiques conservateurs de la Cour suprême. C'est lui qui se cache derrière toutes les nominations de juges catholiques à la Cour depuis 1991. En 2016, il a joué un rôle majeur en dressant pour le candidat Donald Trump la liste des vingt personnalités qu'il pourrait potentiellement nommer à la Cour suprême.* »

Le deuxième juge nommé par Trump, Brett Kavanaugh, avait été accusé d'agression sexuelle lorsqu'il était lycéen dans la très élitiste et très catholique Georgetown Preparatory School avant d'aller étudier à Yale. Ce qui ne l'a pas empêché d'être confirmé à la Cour suprême. Tout comme la dernière juge nommée par Trump, Amy Coney Barrett, qui, en plus d'être la mère de sept enfants, a été membre d'un groupe catholique extrémiste, People of Praise, assimilable à une secte. Selon une enquête du *Guardian*, « *ses membres sont censés obéir aux autorités masculines, ou chefs de groupe, et remettre 5 % de tous leurs revenus au groupe. Les chefs ont une influence décisive sur la vie des membres, intervenant sur des sujets tels que leurs fréquentations amoureuses et le mariage ainsi que les lieux où ils doivent vivre* ».

Le simple fait que le père de Coney Barrett ait été dirigeant de cette secte – et que des accusations de violences physiques et sexuelles aient été portées contre People of Praise – avait de quoi rendre sa nomination à la Cour suprême pour le moins étonnante. Mais le désir des républicains de pouvoir compter sur un sixième juge résolument antiavortement à la Cour lui a quand même garanti leur soutien.

> « Un mouvement conservateur qui ne cesse de s'immiscer dans les coulisses de la politique américaine moderne »

Pour bien mesurer le poids de l'Église catholique auprès des conservateurs américains, il faut aussi évoquer le colistier de Trump, J.D. Vance. Élevé dans le pentecôtisme – une Église protestante évangélique qui prend la Bible au pied de la lettre, promettant l'enfer et la damnation –, il a ensuite étudié à la faculté de droit, très sélective et plutôt libérale, de Yale (ces deux facettes opposées de sa vie sont racontées dans son autobiographie à succès, *Hillbilly élégie*) et s'est fait baptiser dans la foi catholique en 2019. Voici ce qu'écrivait le *New York Times* dans un article à propos de sa conversion : « *[Le catholicisme] a également influencé sa politique, qui cherche à promouvoir un avenir centré sur les valeurs de la famille et le conservatisme social à travers un populisme économique et un soutien aux mouvements antiavortement.* »

À vrai dire, avec ses appels pour que les femmes sans enfants ne puissent pas enseigner dans les écoles et sa caricature des militantes progressistes en « *vieilles filles à chat* », ce partisan des codes de conduite sexuelle les plus rigides (aux yeux duquel tout ce qui sort de la norme hétérosexuelle est hérétique et une femme ne devrait avoir strictement aucun droit sur son corps) se situe à l'opposé du catholicisme progressiste d'un Joe Biden, qui prône l'assistance aux plus démunis. L'actuel président est en effet lui-même un fervent catholique. À en croire le *New York Times*, on l'a vu avec un chapelet à la main alors qu'il suivait en direct la mission des forces spéciales pour éliminer Oussama Ben Laden, commanditaire des attentats du 11 septembre 2001. Ce catholicisme-là est dans la droite ligne du libéralisme de la « Nouvelle Frontière » de John F. Kennedy, qui fut le premier catholique élu président dans un pays à majorité protestante, alors qu'on avait toujours cru cela impossible.

Biden n'est d'ailleurs que le second catholique à accéder à la Maison-Blanche, mais il se trouve en porte-à-faux avec un nouveau mouvement catholique conservateur qui ne cesse de s'immiscer dans les coulisses de la politique américaine moderne.

Et, même si je connais de nombreux catholiques pratiquants qui ne voteraient jamais pour un républicain (car ils appartiennent à un courant qui croit à la responsabilité sociale de l'Église), il n'en reste pas moins que Vance incarne un mouvement catholique traditionaliste très mobilisé qui a pleinement adhéré au trumpisme. Comme le prouve la façon dont ces gens ont pris le contrôle de la Cour suprême, ils savent habilement manipuler le système… et se montrer impitoyables quand il s'agit d'imposer leur programme doctrinal conservateur à un pays qui se bat en même temps pour préserver sa laïcité fondamentale. ■

TRADUCTION JULIE SIBONY

Le nouveau roman de Douglas Kennedy, *Ailleurs, chez moi*, sortira le 3 octobre aux éditions Belfond.


FRÉDÉRIQUE TOUITOU

« On entretient de fausses fractures entre les gens »

Par Gabrielle Halpern
Philosophe

PROPOS RECUEILLIS PAR **NICOLAS PRISSETTE**

Vous voulez « créer des ponts entre les mondes », c'est le titre de votre dernier ouvrage. Quel conseil la philosophie donne-t-elle au Premier ministre, qui tente de rassembler des personnalités de partis différents?
On entend dire que nous n'aurions jamais été autant divisés. Or le général de Gaulle parlait déjà des *« démons de nos divisions »* et du Parlement réunissant *« les délégations des intérêts particuliers »*. De fait, chaque formation politique parle à sa tranche d'électorat et oublie l'intérêt général. On perd le sens de la responsabilité politique qui est de créer des ponts entre les citoyens, autrement dit d'« hybrider ». L'hybridation, qui est au cœur de mon travail, c'est la rencontre entre des mondes éloignés qui, réunis, font naître un projet nouveau. Mon conseil va plutôt aux partis: lisez Cicéron. Pour lui, le traître à sa patrie n'est pas plus blâmable que celui qui sacrifie l'intérêt ou le salut commun à son propre salut et à son propre intérêt.

Comment sortir des clivages bloquants, sur la scène politique comme dans la société?
Depuis des années, on nous parle d'archipélisation et chacun se focalise sur les divisions. Mais nous ne sommes pas réduits à ce que nous disons dans les urnes, les sondages ou sur les réseaux sociaux. Je crois dans cette idée de Jean-Paul Sartre: nous sommes ce que nous faisons! Dans ce livre, je raconte mon tour de France à la rencontre de milliers et de milliers de Français qui agissent, qui créent des ponts entre les générations, les territoires, les métiers. C'est ce collège-épicerie solidaire qui accueille des personnes âgées pour des cours d'informatique, cet incubateur de start-up-atelier d'artisans, cette usine-galerie d'artistes, ces industriels concurrents ou de différents secteurs qui s'associent autour de projets énergétiques… De nombreux Français trouvent des solutions extraordinaires en hybridant leurs savoir-faire. À mon sens, la France est là, dans cette identité créative. Pourquoi les élus en sont-ils incapables? Nos actes nous définissent, c'est cette France qui agit que je raconte.

> ***« Nous ne sommes pas réduits à ce que nous disons dans les urnes, les sondages ou sur les réseaux sociaux »***

C'est une question d'état d'esprit?
Il faut commencer par sortir d'une vision catégorielle – et donc parcellaire – de notre pays. De plus, je suis frappée par notre rapport au temps. On justifie les décisions par le passé, comme s'il donnait de la légitimité et du sens à l'avenir. Ce faisant, on reproduit les mêmes erreurs. L'avenir seul devrait justifier ce que nous faisons aujourd'hui.

Vous intervenez dans les entreprises, les établissements publics, les collectivités locales. Que leur dites-vous?
Être philosophe, c'est passer autant de temps à lire Aristote qu'à écouter un agriculteur, une aide-soignante ou le maire d'un village montagnard. Mon livre est un plaidoyer pour une philosophie pratique. Quand je rencontre ces Français à la pointe du Finistère, à Marseille, à Saint-Gaudens ou à Cunlhat et que je leur présente cette philosophie de l'hybridation et ses implications pour repenser notre société, cela fait écho à leurs actions, à leurs rêves aussi. Nous discutons de la manière d'aller plus loin. C'est un projet de société qui se construit collectivement.

Vous vous heurtez parfois à une forme d'incompréhension…
Parce qu'on réduit la pensée à la raison. Une usine est une usine, un jeune est un jeune… Chacun est dans une case. Cela entretient de fausses fractures entre les générations, les métiers, et on maltraite la réalité en la mutilant. L'incompréhension vient rarement des acteurs locaux, mais plutôt de ceux qui veulent tout standardiser. Depuis que le paradigme industriel est aussi devenu celui de la pensée, il s'est développé un manque de discernement dont nous souffrons beaucoup. Résultat, on s'entend répondre *« vous n'êtes pas au bon guichet »*, *« ça n'entre pas dans les cases »*, et beaucoup de citoyens ne se sentent pas la légitimité d'affronter ces obstacles. Le rôle des élus est pourtant là: susciter les conditions de ces hybridations.

Comment acquérir l'ouverture d'esprit nécessaire?
Ce livre est aussi le récit de mon parcours initiatique dans les mondes académique, religieux, politique et économique, où j'ai été frappée par les préjugés que nous avons. Ils viennent d'une méconnaissance effroyable du monde de l'autre… L'école a un rôle à jouer, ainsi que le monde du travail, pour que les salariés ou les agents ne soient pas assignés à résidence d'une fonction, d'une fiche de poste, mais qu'ils aient la possibilité de se métamorphoser.

Il faut repenser l'Éducation nationale?
Apprendre l'orthographe en écrivant des lettres aux résidents de l'Ehpad en face de l'école aurait plus de sens que des dictées qui finissent à la poubelle…

À vous entendre, il faudrait changer beaucoup de choses dans ce pays!
Oui, et je suis pleine d'espoir, car ces signaux faibles d'hybridation se multiplient. C'est un projet de société démocratique, où chacun a un pouvoir face au sentiment d'impuissance. Par mon travail, je veux rendre ses lettres de noblesse à l'idée d'aller vers l'autre. ■



CRÉER DES PONTS ENTRE LES MONDES
Gabrielle Halpern,
Fayard,
408 pages,
21,50 euros.



CHAQUE MOIS, RENCONTRE AVEC UNE FEMME DE CONVICTIONS. DANS CET ÉPISODE: MÉLANIE DOUTEY

« Les femmes mettent souvent un mouchoir sur leurs maux »

HÉRITIÈRE D'UNE PASSION familiale pour le théâtre et le cinéma, la fille du couple de comédiens formé par Alain Doutey et Arièle Semenoff incarne, depuis près de vingt-cinq ans, la diversité mais aussi l'adversité de la vie des femmes, avec finesse et brio.

Malgré une sensibilité évidente à la condition des femmes, l'actrice et comédienne ne se définit pas pour autant comme une militante. Pudique, d'un naturel discret, elle se méfie comme de la peste d'une trop grande exposition médiatique. À l'ère des réseaux sociaux, où chaque mot pourrait être *« mal interprété ou, pire, détourné »*, elle se protège.

L'actrice sait aussi que la notoriété peut aider à changer les mentalités et à faire bouger les lignes. Quand elle accepte notre rencontre, c'est avant tout pour parler de son engagement en faveur du cœur des femmes. Il y a près d'un an, elle fait la connaissance de Martine Gilard, professeure en cardiologie et membre du bureau de la fondation Cœur et recherche, dont Mélanie Doutey est aujourd'hui l'ambassadrice. *« J'ai découvert qu'en France 200 femmes meurent chaque jour de maladies cardio-vasculaires »*, s'émeut-elle. Lors d'une vente aux enchères organisée afin de mobiliser des fonds pour la recherche, la spécialiste du cœur lui apprend que les erreurs de diagnostic sont monnaie courante dans la prévention des accidents cardio-vasculaires chez les femmes. Serait-ce lié à la faible prise en compte des disparités liées au sexe dans le système de santé? La réponse est positive, comme l'attestent tous les travaux de recherche de la fondation qu'elle représente avec beaucoup d'implication.

À ce constat, elle ajoute celui de la prise en charge tardive des femmes présentant des symptômes d'accidents cardio-vasculaires, qui réduit considérablement leurs chances de s'en sortir. Apprendre à réagir dès les premiers signes est un réflexe qui ne va pas de soi car, selon la comédienne, *« les femmes écoutent beaucoup les "bobos" des autres en mettant un mouchoir sur leurs maux »*: *« Il faut qu'elles s'écoutent. »* Mélanie Doutey serait-elle une fervente défenseuse de la cause des femmes qui s'ignore? Ce qui est sûr, c'est que, quand elle aborde le sujet des violences faites aux femmes et de MeToo cinéma, elle n'hésite pas à déplorer une situation qui dure depuis trop longtemps: *« Trop de choses sont encore permises dans notre société comme dans le milieu du cinéma […], certaines personnes ne devraient pas être autorisées à prendre la lumière. »*

Sororité naturelle

Bien sûr, pour elle, continuer à libérer la parole est indispensable. *« J'admire [le] courage [de celles qui s'expriment] et je les encourage à parler pour toutes celles qui n'osent pas »*. À propos des comportements toxiques, des disparités de salaires (*« scandaleuses »*) ou encore des injonctions à la jeunesse, la comédienne précise que cela n'est pas réservé aux actrices mais concerne, peu ou prou, toutes les femmes. *« Passé un certain âge, on a toutes du mal à se voir en photo […] mais c'est vrai que le métier d'actrice nous le renvoie en pleine gueule »*, ironise-t-elle.

À 45 ans, même si elle n'aime pas beaucoup regarder en arrière, elle admet que ses choix artistiques ont souvent été guidés par l'émotion que lui procurent ces rôles de femmes complexes, profondes ou abîmées par la vie: *« Tous ces personnages m'ont toujours touchée en plein cœur. »* Des rôles de femmes puissants et bouleversants, mais aussi, et surtout, des rôles de mères. Tantôt rivale dans la série télévisée *L'Intruse* (prévue pour 2025), tantôt dépressive dans *Post partum* de Delphine Noels, mère battue dans le téléfilm de son amie Alexandra Lamy *Touchées* ou encore mère iconique et féministe du petit Marcel Pagnol dans *Le Temps des secrets* de Christophe Barratier. L'éducation de sa fille, Ava, âgée de 15 ans, fruit de son union avec l'acteur et réalisateur Gilles Lellouche, lui rappelle combien il peut être compliqué d'être une mère. *« C'est difficile de trouver la bonne place, la bonne distance, les bons mots; les mères me touchent. »* ■



PODCAST
Écouter « Les Héritières » de Sophie Iborra avec Mélanie Doutey sur les plateformes habituelles et sur Latribune.fr

SYLVIE GALMOT; DR



SPORTS









De gauche à droite: l'Algérien Saïd Benrahma et le Sénégalais Moussa Niakhaté (OL); le Danois Pierre-Emile Hojbjerg et l'Anglais Mason Greenwood (OM).

PHILIPPE LECOEUR/FEP/ICON SPORT ; CHRISTOPHE SAIDI/FEP/ICON SPORT

JEAN-BAPTISTE AUTISSIER/PRESSE SPORTS ; PHILIPPE LECOEUR/FEP/ICON SPORT

FOOTBALL

L'autre Brexit

Lyon et Marseille achètent largement en Angleterre, un marché qu'explorent de plus en plus de clubs de Ligue 1. Cette tendance, contre-intuitive, a des raisons de durer.

MICKAËL CARON

ILS SERONT JUSQU'À DIX sur la pelouse du Groupama Stadium pour l'Olympico (ce soir à 20 h 45, sur DAZN). Dix joueurs rapatriés d'Angleterre depuis Alexandre Lacazette, laissé libre par Arsenal à la fin de la saison 2021-2022. À Lyon, le mouvement s'est accéléré lors du dernier mercato: transféré de Nottingham Forest pour 31,9 millions d'euros, le défenseur sénégalais Moussa Niakhaté a porté à cinq le contingent de joueurs qui ont traversé la Manche, tandis que cinq des douze recrues de l'OM sont issues de Premier League et de Championship. « *La Ligue 1 a son charme et séduit les joueurs qui se savent observés par les recruteurs et les sélectionneurs nationaux,* explique l'agent d'un revenant. *Pour beaucoup, la France n'a pas à rougir en face des compétitions anglaises.* »

Jusqu'à récemment, les mouvements étaient à sens unique. Chaque été depuis 2014, dix joueurs en moyenne ont pris l'Eurostar vers le Nord, avec un pic de 22 départs lors de la saison 2022-2023. Sur cette décennie, les clubs anglais ont versé plus d'indemnités aux écuries de Ligue 1 que ces dernières entre elles. Quelque 270 joueurs ont quitté la France pour une institution britannique depuis vingt ans, les dernières transactions marquantes étant celles du Niçois Jean-Clair Todibo (West Ham pour 40 millions), du Parisien Manuel Ugarte et du Lillois Lenny Yoro (Manchester United pour 50 et 70 millions). C'est plus que n'importe quel autre pays fournisseur de talents.

Exploration des marges

Depuis son rachat en juin 2022 par l'Américain John Textor, actionnaire de Crystal Palace (45 % des parts, qu'il souhaite vendre), l'Olympique lyonnais recrute volontiers dans le meilleur championnat du monde. Un an après Lacazette, les Gunners ont laissé filer le polyvalent Ainsley Maitland-Niles, rejoint six mois plus tard par le défenseur Duje Caleta-Car (Southampton) et les milieux Saïd Benrahma (West Ham) et Orel Mangala (Nottingham Forest). Ce dernier est reparti cet été en prêt à Everton, un club que Textor veut acquérir... Tous ont participé à l'épique remontée de l'OL, qui compte bien se rapprocher des premières places cette saison.

À Marseille, malgré les échecs coûteux d'Ismaïla Sarr et Iliman Ndiaye la saison dernière, refourgués aussitôt à Crystal Palace et Everton, les dirigeants ont continué leur exploration des marges des riches effectifs anglais. Un chèque de 30 millions d'euros a convaincu Manchester United de céder le sulfureux Mason Greenwood *(lire ci-dessous)*, lui-même alléché par un salaire XXL. Le milieu danois Pierre-Emile Hojbjerg a, paraît-il, repoussé la Juve pour signer dans le pays d'origine de sa grand-mère. L'attaquant franco-argentin Neal Maupay, formé à Nice, a quitté le ventre mou britannique avec l'espoir de titiller le PSG dans la course au titre. L'Italien Roberto De Zerbi, coach de Brighton pendant deux saisons, a trouvé chez ces ex-pensionnaires de Premier League, mais aussi en Championship d'où sont arrivés le milieu canadien Ismaël Koné (Watford) et l'ailier anglais Jonathan Rowe (Norwich), ce qu'il cherchait « *en matière d'exigence physique, de leadership, de rythme et d'intensité* ». Le tout avec l'assentiment de Frank McCourt, propriétaire plus généreux que jamais.

> **Si les livres sterling coulent toujours à flots, les clubs anglais ne sont pas au-dessus des règles**

Si les livres sterling coulent toujours à flots, avec 3,4 milliards de droits TV par exercice, les clubs anglais ne sont pas au-dessus des règles. « *Le nombre de joueurs enregistrés pour les compétitions européennes est limité et certains ont du mal à se conformer aux règles du fair-play financier,* affirme le professeur Bill Gerrard, spécialiste de l'économie du sport à l'université de Leeds. *La Ligue 1 est l'une des principales bénéficiaires de cette situation, encore souvent sous forme de prêt.* » C'est le cas de 13 arrivées sur les 27 enregistrées cet été, dont trois entre Chelsea et Strasbourg, un cas particulier puisqu'ils ont le même propriétaire (BlueCo).

Le chercheur ajoute que plusieurs clubs anglais auraient baissé leurs exigences pour aider les acquéreurs français à rémunérer « *à la hauteur de leurs exigences* » ces éléments « *en surplus* » dont ils ne sont pas mécontents de se défaire. L'inverse peut aussi être vrai: tous les joueurs ne vivent pas la Premier League comme une panacée sportive. « *Vous avez vu beaucoup de matchs de Luton, Nottingham ou Sheffield United la saison dernière? Des équipes qui jouent long et reçoivent des gifles un week-end sur deux* », argumente un intermédiaire qui a l'oreille de plusieurs joueurs et pronostique que « *pas mal reviendront en France* »; du moins, ceux qui n'ont pas fait leur trou outre-Manche.

Évidemment, ce n'est pas demain qu'un club de Ligue 1 débauchera un titulaire d'une équipe du Big 6; pas même le PSG, qui n'a recruté aucun joueur en Premier League. Si Moussa Niakhaté a vu d'un bon œil l'option lyonnaise, c'est aussi parce qu'il n'était plus indiscutable à Nottingham (15 titularisations). De même pour Hojbjerg à Tottenham (8). Sur les 17 joueurs qui viennent de rejoindre la France, seulement cinq avaient participé à au moins 20 matchs de Premier League la saison passée. Mais ce sont précisément ces laissés-pour-compte que guignent de plus en plus les directions sportives. À l'issue du mercato estival, seuls quatre clubs de Ligue 1 n'ont pas enregistré au moins un renfort venu d'Angleterre. ■

Dans la famille Greenwood, on demande le père

Andrew gère les intérêts de Mason, qu'il ne quitte pas d'une semelle et a toujours défendu.

L'ENVIRONNEMENT marseillais a vite compris à qui appartenait cette broussailleuse barbe poivre et sel aperçue lors de la présentation de Mason Greenwood au centre d'entraînement Robert-Louis-Dreyfus, le 19 juillet. Car Andrew, le père de l'attaquant anglais, est partout. Par exemple dans les couloirs du stade Vélodrome, où Roberto De Zerbi avait déplacé une séance avant le premier match de Ligue 1 à domicile, contre Reims (2-2).

Il reviendra à coup sûr à la Commanderie, comme il lui est arrivé de prendre l'air sur les terrains de Carrington, le quartier général de Manchester United, où Mason a évolué jusqu'en 2023. Là où, il y a un an, Andrew Greenwood a été vu derrière un but, attentif comme s'il était un membre du staff d'Erik Ten Hag, pendant un exercice de tirs. On lui prêtait une relation de confiance avec John Murtough, directeur du football des Red Devils jusqu'au rachat par Ineos.

Ce même jour, le quinquagénaire au crâne lisse tenait dans ses bras un nouveau-né âgé de 3 semaines, la fille de Mason et de sa compagne Harriet. Le fruit d'une relation renouée, dix-huit mois après la plainte déposée par l'étudiante pour tentative de viol, agression et coercition. Le footballeur avait reçu le soutien de ses parents devant le tribunal de Manchester. Ce n'était pas la première fois. En 2020, Greenwood et son voisin citizen Phil Foden avaient été exclus de la sélection anglaise pour avoir invité des filles dans leur hôtel lors d'un déplacement en Islande. La justice britannique a fini par abandonner les poursuites, et le couple par se réunir. Également présent à Marseille lors de la présentation du joueur, l'avocat Martin Budworth a repoussé notre prise de contact.

Pas un agent licencié

Ingénieur de profession, Andrew Greenwood gère les intérêts du footballeur. Il est inscrit au registre britannique du commerce comme « intermédiaire football » mais n'est pas pour autant un agent licencié. Plutôt un conseiller omniprésent, qui aurait passé presque toute la saison dernière à Madrid, pendant son prêt réussi à Getafe (10 buts en 36 matchs). Un spectateur assidu au Coliseum Alfonso Pérez, où son épouse a foulé la pelouse lors d'une cérémonie organisée pour la Fête des mères.

International anglais (une sélection), l'infréquentable Greenwood aurait décidé de jouer pour le pays de sa mère, la Jamaïque. Aucune confirmation n'est venue de la famille, où le silence est d'or. Aux questions pressantes, Mason Greenwood ne répond que par les buts (déjà cinq en Ligue 1). Après sa prise de parole malaisante en juillet, on ne l'imagine pas revenir devant les micros de sitôt. **M.C.**





Andrew et Mason Greenwood, à Manchester en novembre 2022.

LINDSEY PARNABY/AFP

FORMULE 1

STÉPHANE COLINEAU

Norris ou l'éclosion de « Monsieur Zéro Faute »

Adoré, convoité et respecté, le jeune Anglais a mis du temps avant de gagner, mais le voilà lancé aux trousses de Verstappen. Remontée fantastique en vue ?

ENCORE UNE SAISON PLOMBÉE, soupiraient les fans de F1 à mi-parcours. Max Verstappen empilait sept victoires et 81 points de plus que son premier poursuivant, Lando Norris. Le triple champion du monde a depuis sérieusement ralenti la cadence et, au matin du Grand Prix de Singapour (14 heures, Canal+), il voit désormais le petit prodige anglais de 24 ans dans le rétro, à 59 points ; Norris a signé hier sa cinquième pole position de la saison et partira juste devant lui. L'écart reste évidemment important mais, à sept courses de la fin, l'hypothèse d'une remontada d'anthologie n'est plus à écarter. La baisse de compétitivité de Red Bull, minée par des luttes internes, contraste avec les ajustements brillants réalisés sur la McLaren.

Si bien que, pour la première fois depuis dix ans, l'écurie de Woking émarge en tête du classement des constructeurs. Après le Grand Prix d'Azerbaïdjan, remporté par son équipier Oscar Piastri le week-end dernier, Lando Norris a même désigné Ferrari comme principale menace, mettant l'air de rien la pression sur Red Bull. Un petit tacle glissé mais pas bien méchant non plus : le « trash-talking » n'est pas sa signature. Au contraire, sa délicatesse est l'un des secrets de son insolente popularité. Les sondages réalisés auprès des fans le placent toujours très haut, particulièrement chez les jeunes et les femmes.

« J'ai souvent été déprimé »

La cote d'amour de celui qui est visiblement en couple avec le mannequin portugais Margarida Corceiro – les intéressés refusent de confirmer – a explosé pendant la pandémie. Norris avait alors dévoilé sans fard ses problèmes de santé mentale. *« Lors de ma première année en F1 en 2019, j'ai souvent été déprimé »*, avait-il écrit sur les réseaux sociaux, où il cumule plus de 10 millions de followers. Plus tard, il dira : *« Je m'interrogeais : "Serai-je encore en F1 l'an prochain ? Sinon, que vais-je devenir ?" Mais je vais beaucoup mieux maintenant. Je profite de la vie. Je ne suis plus toujours en train de penser, de paniquer. »* Il s'investit auprès d'associations, milite afin que le sujet soit mieux mis en lumière.



PRO SHOTS/SIPA USA VIA REUTERS

Lando Norris, jeudi à Singapour.

Ses débuts n'étaient pourtant pas de nature à inquiéter. Dès sa première saison, le natif de Bristol pilotait roue dans roue avec son équipier Carlos Sainz, pourtant plus expérimenté et talentueux. Puis il a pris le meilleur sur ses acolytes Daniel Ricciardo et Oscar Piastri. Il est désormais engagé avec McLaren jusqu'en 2027, pour 20 millions de dollars annuels, quatrième plus gros salaire du plateau. Pas question de laisser filer « Monsieur Zéro Faute » chez Mercedes, qui le convoitait ouvertement, ou chez Red Bull, où il fait figure d'option numéro un en cas de désertion de Verstappen. Le fruit de la patience…

Avant de gagner son premier Grand Prix à Miami en mai, au bout de 110 courses, il était monté sur 15 podiums. Personne n'y voyait un plafond de verre, tant il était évident qu'il surperformait au volant d'une monoplace de milieu de tableau. En Floride, il avait versé une larme et le paddock avait rugi de plaisir. Sitôt le drapeau à damier baissé, Verstappen s'était porté à sa hauteur pour l'applaudir des deux mains. *« Ça a pris du temps pour lui, donc je suis d'autant plus content d'avoir été battu par Lando aujourd'hui »*, confessait le carnassier néerlandais, devancé à la régulière pour la première fois de la saison, et qui n'imaginait sans doute pas que ça deviendrait la norme. Les autres pilotes avaient aussi défilé pour féliciter ce collègue sympa à la voix joyeuse et aiguë.

Fortune du père et infortune Netflix

Le temps où Norris souffrait de l'étiquette de fils à papa est révolu. Son père, gestionnaire de pensions de retraite, est cité dans les classements des plus grandes fortunes d'Angleterre. Par sa mère, belge, il bénéficie comme son frère et ses deux sœurs de la double nationalité et d'une certaine aisance à comprendre le néerlandais… Il a étudié la physique et les mathématiques à l'école dans le Somerset, puis avec un tuteur personnel. À 16 ans, il a quitté le système scolaire sans passer ses diplômes, trop pris par la course automobile, où il a franchi les étapes de la formule 3 et de la formule 2 sans ciller.

Netflix ne l'a pas toujours aidé à se défaire des préjugés. Les premiers épisodes de *Formula 1 – Pilotes de leur destin* sur la saison 2021 laissaient percer un manque d'empathie à l'égard de son équipier Daniel Ricciardo, en difficulté pour s'adapter à sa nouvelle voiture. *« Il conduit trop lentement »*, l'entendait-on lâcher à sa radio, avant de voir les deux hommes se quereller. À l'époque, Max Verstappen s'était insurgé : *« Netflix a fait croire que Lando était un peu con, alors que c'est un gars drôle, génial. Il a un super caractère, et quand vous regardez cet épisode, vous vous dites : "C'est qui ce gars ?" »* Peut-être bien le champion du monde 2024… ■





KAULI VAAST, CHAMPION OLYMPIQUE

« La vie sur l'eau, c'est ce qu'il y a de plus beau »

La star tahitienne des derniers JO raconte son rapport à la nature. Et les énergies qui le portent.

SURF

PROPOS RECUEILLIS PAR **SOLEN CHERRIER**

D'ABORD, il y a le Quiksilver Festival de son ami et coach Jérémy Florès, qui a débuté hier. Puis il y aura le Portugal et le Brésil. La suite, en 2025, est plus floue. Qu'importe : à 22 ans, Kauli Vaast profite du moment présent. Fait d'or et d'honneurs. Après la parade, il a prolongé son séjour parisien avec des rendez-vous médiatiques.

Le surf, c'est le sport le plus proche de la nature?
Il permet en tout cas de s'y mesurer quand tu te retrouves seul sur l'océan, un milieu imprévisible. La vague, les courants, le vent : c'est la magie, et la chance aussi. La vie sur l'eau, c'est ce qu'il y a de plus beau. Le surf est fondé sur le respect de l'environnement et l'énergie avec les éléments autour. J'ai eu la chance de grandir dans un endroit paradisiaque, entouré de végétation luxuriante. Une petite île au milieu de l'immensité du Pacifique, avec une population qui vit de la pêche et des fruits. Pour nous, Polynésiens, c'est important d'avoir une belle relation avec la nature.

Sur votre confetti au milieu de l'océan, vous sentez-vous aussi seul que sur votre planche face à la vague?
Clairement, on se sent à l'écart. C'est ce qui me permet de me ressourcer, en famille, à la maison, avant de repartir dans les compétitions où le rythme de vie est effréné.

Justement, le paradoxe du circuit de surf, c'est qu'il est aussi très polluant…
C'est sûr qu'on ne peut pas donner de leçons en matière d'empreinte carbone. Mais pour pouvoir se déplacer partout dans le monde sur des périodes aussi courtes, on n'a pas le choix. Si on pouvait ne pas prendre l'avion… On en est conscients, on essaie de limiter [l'impact] à notre échelle. Trier les déchets, par exemple, c'est le minimum. Quand je vais à la pêche et que je tombe sur une bouteille en plastique, je la récupère. Chaque petite attention peut produire un grand changement.

Et les jet-skis?
Ils peuvent nous sauver la vie dans des moments critiques, donc c'est primordial pour notre sécurité. Mais peut-être que des versions électriques seront développées un jour.

Êtes-vous témoin du dérèglement climatique dans votre quotidien?
Bien sûr. Je vois la couleur des coraux changer – ils deviennent plus blancs –, je les vois mourir. Les poissons sont plus craintifs et moins nombreux. Je pratique la pêche sous-marine et il faut aller plus profond, rester plus longtemps… Même en surf, c'est flagrant. Parfois, il fait chaud sans une once de vent. L'hiver, il peut faire froid au point de devoir sortir la doudoune. On se croirait en Bretagne à Tahiti!

Quel impact y a-t-il sur la nature des vagues?
La période entre les vagues peut être plus élevée, certaines arrivent plus grosses alors que le *swell* [la houle] n'est pas énorme. Elles peuvent même être gigantesques. Quand il y a des gros *swells*, l'eau monte jusque dans mon jardin. La preuve aussi que le niveau de la mer monte. Ça, c'est flippant. Bon, pendant les Jeux olympiques, on a eu toutes les conditions possibles et imaginables. En tout cas, celles dont un surfeur peut rêver.

Avant, la construction de la tour des juges a créé la polémique. Et pour finir?
Ça a été compliqué, mais tout le monde a essayé de trouver la meilleure solution. Le projet a abouti et c'est bien pour l'avenir. Regardez l'impact médiatique : avec les JO, on a réussi à montrer qu'on avait des vagues parfaites et que la France pouvait se mesurer aux autres nations dans de grandes compétitions, même en venant de Tahiti, un petit pays loin de tout.

Pendant les Jeux, une baleine s'est invitée. Ça arrive souvent?
On a cette chance. Parfois, elle vient carrément là où on est assis dans le spot. Là, tu te sens petit face à la nature. Pour revenir aux JO, leur présence était le signe qu'on avait l'opportunité de gagner une médaille. Tu y crois ou pas, mais la saison des baleines est plus tard, alors, qu'elles soient toutes là en août…

C'est-à-dire?
Ce sont des croyances locales. Des énergies que tu ressens en étant proche de la nature. Juste avant que la finale commence, j'ai vu une tortue. Le fait de voir un vol d'oiseaux signifie aussi qu'il y a du poisson, donc de l'énergie.

Au moment de votre victoire, vous avez d'ailleurs évoqué le mana. Pouvez-vous décrire cette force spirituelle?
C'est propre à chacun et subtil à expliquer, mais je sens des énergies. Ça m'a beaucoup aidé. Quand tu captes le truc, c'est dingue. Ça te fait faire des choses incroyables. Pour ça, il faut y croire. Il y a une part d'instinct là-dedans. C'est ce qui te pousse à prendre une vague ou non. Plein de fois, je ne l'ai pas senti et je n'y suis pas allé ; je sens que je vais me blesser, je lâche l'affaire. Et parfois, c'est ultra-dangereux pour d'autres, alors que moi, je sens que je vais avoir une sacrée vague, peut-être la plus belle de ma vie. *Let's go! All-in!* On ne naît pas forcément avec, ça peut s'acquérir à force de faire corps avec le spot.



ED SLOANE/GETTY VIA REUTERS

Kauli Vaast à la sortie du tube qui lui a permis de décrocher sa médaille d'or, le 5 août à Tahiti.



La présence de baleines était le signe qu'on avait l'opportunité de gagner une médaille

Mais vous n'avez ça qu'à Teahupo'o?
Non. Parfois tu arrives dans un endroit où tu n'as jamais surfé, mais tu prends l'énergie et c'est parti. Il faut s'écouter et ne pas forcer les choses. La peur est nécessaire. Elle te permet aussi de faire des choses qui te dépassent. Et si tu dis que tu n'as pas peur à Teahupo'o, tu es un menteur!

Quelle est votre rencontre la plus folle dans l'eau?
Il y a quatre ou cinq ans, je suis allé surfer avec mon petit frère. Une baleine a sauté trois ou quatre fois à côté de nous. On a éteint le moteur, on s'est amarrés et elle s'est mise juste à côté de nous. On a sauté à l'eau et on a nagé avec elle. On pouvait la toucher, elle restait immobile. Tranquille. On avait nos masques, on voyait son œil. Elle nous regardait et on tournait autour. Sous elle, il y avait son baleineau. C'était tellement beau, tellement calme. On n'était que tous les deux sur le spot. Pas de photos, rien.

Qu'en tirez-vous comme leçon de vie?
Qu'il faut rester humble et laisser faire la nature. Ce n'est pas à toi d'aller vers la baleine, c'est elle qui vient vers toi parce que tu dégages de bonnes ondes. De la même manière, si je pêche à un endroit où il y a des requins et qu'ils commencent à s'exciter, je ne bataille pas : je laisse la place. Question de respect et d'harmonie.

Sur votre planche, à quel moment vous sentez-vous le plus proche de la nature?
En attente d'une vague, tu ne penses à rien… Enfin si, moi, je pense à beaucoup de choses : la manière dont la prochaine va venir, comment il faut que je me place, je la dissèque, je me dis que je vais bien me gaver… Je sais alors à peu près ce qui va se passer et je me sens trop bien. Je vois la montagne et ça me fait méditer. Il m'arrive même d'avoir des pensées nostalgiques qui m'apaisent. Mais tu es aussi dans le moment présent. J'aime bien chanter, réciter des prières en tahitien…

La vague de la médaille d'or, vous avez tout de suite su?
Non mais j'y ai cru. Je l'ai visualisée et je me suis dit : ça va le faire! Ou plutôt, ça devrait le faire… ■

Voeckler, 50 jours après la folie dans les rues de la capitale

Les louanges nées de la course en ligne des JO embarrassent le manager de l'équipe de France sur route, focalisé sur les Mondiaux à Zurich jusqu'à dimanche prochain.

CYCLISME

MICKAËL CARON

THOMAS VOECKLER n'a pas revu d'images de la course en ligne des Jeux olympiques, disputée dans une ambiance digne des grandes étapes du Tour dans les rues de Montmartre. Ni prêté l'oreille aux louanges sur sa science tactique, qui aurait contribué à placer sur le podium Valentin Madouas (argent) et Christophe Laporte (bronze). « *Quand on me fait passer pour un stratège, c'est un peu fort*, proteste le manager de l'équipe de France masculine. *Ça a bien marché quelques fois mais si on rate une ou deux courses, on dira que je suis nul. On ne fera pas un podium à chaque fois, alors je me préserve.* » Le week-end dernier aux championnats d'Europe, le meilleur Français (Laporte) s'est classé neuvième du sprint, dans le même temps que le vainqueur (Tim Merlier). « *Et pourtant, je n'ai rien à redire sur le job de chacun pendant toute la journée* », assure le sélectionneur, qui retient « *une super réussite collective* ».



ETIENNE GARNIER/PRESSE SPORTS

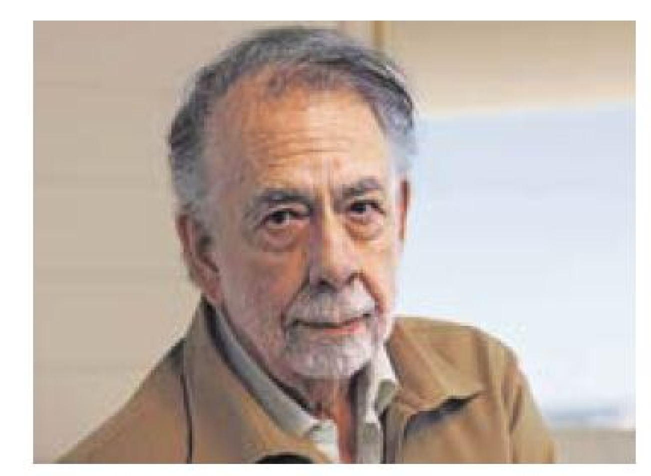
Thomas Voeckler (au centre en bleu) avec l'équipe de France, le 3 août à Paris.

L'ancien coureur, 45 ans, a rechigné à se mettre en avant à l'orée d'une échéance aussi importante. Il ne cherche « *ni à gonfler [son] ego ni à [se] dévaloriser* », ne s'attarde pas sur son bilan, pourtant éloquent depuis sa prise de fonction il y a cinq ans : deux titres mondiaux pour Julian Alaphilippe (2020, 2021), toujours chef de file de l'équipe, et un sacre européen pour Laporte (2023) – onze médailles au total. « *Si je voulais faire ma com, je dirais que ce sont les coureurs qui pédalent, mais ce serait faux cul,* concède le chef d'orchestre. *Le cyclisme est un sport d'équipe, et j'en fais un peu partie.* » Les débuts n'ont pourtant pas été simples : il estime avoir « *cafouillé* » la première année, le temps de découvrir les ressorts de chacun.

La référence Deschamps
Si son métier consistait à convoquer les huit premiers au classement UCI, n'importe qui pourrait le faire. Il se reconnaît dans le travail de Didier Deschamps, pour qui les meilleurs joueurs ne forment pas forcément la meilleure équipe. « *Ça va plus loin*, précise Voeckler. *Dans la recherche d'un état d'esprit.* » Qui s'éloigne de celui qu'il avait pendant ses années de coureur débridé. « *J'ai misé sur le panache car je n'avais pas le potentiel que nous avons aujourd'hui. Je veux qu'on pratique un vélo offensif dans le but de gagner.* » Dimanche prochain, sur les 273,9 kilomètres « *très exigeants* » tracés entre Winterthur et Zurich (Suisse), avec ses tours de circuit plus longs que lors des éditions précédentes, « *la course se fera entre les meilleurs du monde* », pas tellement sur une stratégie.

La suppression des oreillettes lors des épreuves internationales réduit l'influence des managers et fragilise les rouleurs les moins instinctifs, habitués à recevoir des consignes le reste de l'année. Mais philosophiquement, Voeckler approuve que le cordon soit coupé, car cela « *préserve l'incertitude* » et « *rend la course plus attractive* ». Bien sûr, celui qui a porté le maillot jaune du Tour de France pendant vingt jours (2004 et 2011) « *anticipe* » des scénarios possibles. « *Les Mondiaux sont la partie immergée de l'iceberg, mais avant d'y arriver je me suis pris la tête toute l'année.* » Son autre métier de consultant pour France Télévisions lui procure « *beaucoup de plaisir* » et nourrit tout autant ses réflexions de sélectionneur. Avec une hauteur de vue intacte : « *Si j'étais usé, je ne serais plus là.* »

Sept ans après sa retraite sportive, il pédale toujours. Pour reconnaître les parcours, passer du temps avec ses coureurs en dehors des réunions et des repas, montrer qu'il sait encore « *ce que ça fait d'avoir mal aux jambes* ». Alors, en forme? « *Je galère plus ou moins* », sourit le double champion de France sur route, pressé de rentrer dans le rang et de laisser les principaux acteurs s'expliquer. ■







LA TRIBUNE DIMANCHE

L'ÉROTISME À L'ÈRE METOO

La nouvelle Emmanuelle

CHANTELOUVE/PATHE FILMS/EMMANUELLE ESTATE INC; VIANNEY LE CAER/AP/SIPA; CYRILLE GEORGE JERUSALMI POUR LA TRIBUNE DIMANCHE; SUCCESSION WOLINSKI

CINÉMA

La réalisatrice Audrey Diwan et l'actrice Noémie Merlant réinventent le personnage du film culte de 1974. Un pari féministe?

CHARLOTTE LANGRAND

SON FAUTEUIL EN OSIER est devenu iconique. Tourné en Thaïlande pour quelques sous, le film érotique *Emmanuelle*, réalisé par Just Jaeckin, sort en 1974 et devient un phénomène, attirant 9 millions de spectateurs en France (45 millions dans le monde) et couronnant une nouvelle star, l'actrice Sylvia Kristel. Dans la France de Giscard, de la pilule et de la loi Veil sur l'avortement, la découverte du plaisir par une jeune femme un peu naïve venue retrouver son petit ami à Bangkok incarne un symbole de la libération sexuelle. Le film, adapté du livre éponyme d'Emmanuelle Arsan (publié en 1959), restera plus de douze ans à l'affiche sur les Champs-Élysées. Cinquante ans plus tard, c'est la réalisatrice Audrey Diwan (*L'Événement*, Lion d'or à Venise en 2021) qui adapte cette histoire à notre époque, avec Rebecca Zlotowski (*Les Enfants des autres*) au scénario et Noémie Merlant (*Portrait de la jeune fille en feu*) en Emmanuelle.

Des années 1970 au mouvement MeToo, le changement d'époque est drastique. Comment s'emparer d'un tel mythe érotique aujourd'hui? Comment parler de sexe, le filmer, en plein mouvement MeToo et lorsque de nombreuses voix dénoncent la sexualisation des corps à l'écran? Le nouvel opus prend logiquement ses distances avec l'histoire initiale. Il questionne le désir d'un point de vue plus féminin, dans une société devenue aseptisée. Quand son producteur, Édouard Weil, lui a parlé pour la première fois d'une autre adaptation du livre d'Emmanuelle Arsan, la réalisatrice n'avait pas vu le film en entier. *« J'étais juste intriguée par la puissance de l'image érotique d'*Emmanuelle *dans l'inconscient collectif, tout en me demandant si l'on pouvait aujourd'hui en faire un langage de cinéma. »* Un défi de taille pour Audrey Diwan, qui file son propos féministe sans se laisser enfermer ni dans un discours trop binaire qui exclurait les hommes ni dans des références encombrantes au film original. La preuve? Le fauteuil en osier a disparu de la nouvelle version. ■

(suite page 28) ▶▶

CINÉMA

AUDREY DIWAN

« L'érotisme, c'est une atmosphère »

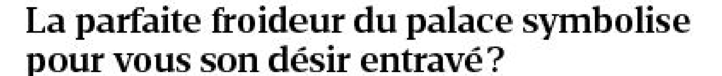
Après « L'Événement », adapté d'Annie Ernaux, la réalisatrice propose une vision inédite du roman d'Emmanuelle Arsan. Rencontre.



La réalisatrice à Paris, en mars 2022.

ED ALCOCK/M.Y.O.P

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHARLOTTE LANGRAND



Les deux films sont très ancrés dans leurs époques respectives. Ont-ils encore un lien de parenté?
En 1974, le contexte politique était différent mais je n'en ai pas tenu compte: je voulais faire table rase du passé pour m'interroger sur le désir de la femme dans une société où l'on nous dit qu'il faut toujours jouir de tout, à travers un personnage qui porterait peut-être mes questions intimes. Pour cela, je devais avoir les coudées franches, sans avoir à faire référence au premier *Emmanuelle*. Je n'ai jamais voulu faire un film érotique, je voulais plutôt partir de la solitude d'Emmanuelle, car cela résume assez bien l'expérience du monde contemporain: on doit gravir des montagnes, mais n'y a-t-il pas que de la solitude au sommet? J'ai essayé de faire un film sensoriel, sur quelqu'un dont le métier consiste à évaluer tous les services d'un hôtel pour que le plaisir soit optimal. L'héroïne subit finalement les mêmes injonctions que l'hôtel: elle doit être parfaite. Je suis donc partie de sa solitude et de son corps, qui est comme une armure, pour me demander si on peut lâcher prise et comment remontent les sensations dans son corps.

La parfaite froideur du palace symbolise pour vous son désir entravé?
Le palace est un paradis artificiel ouaté qui répond au même « code narratif » que la pornographie, car le scénario est écrit d'avance. L'érotisme, c'est l'inconnu, alors que cet hôtel vous donne ce que vous désirez avant même que vous l'ayez désiré: il n'y a pas d'espace possible pour projeter ses fantasmes et pas d'autre fantasme que celui qui est dicté. On vous donne une satisfaction immédiate, comme dans la pornographie. À un moment, il faut que quelque chose « craque » pour que le désir monte à nouveau dans la tête et dans le corps. Ouvrir les portes de l'hôtel pour se rendre compte que la vie est ailleurs. Nous vivons un moment où la reconquête du plaisir est nécessaire.

Emmanuelle (Sylvia Kristel, en 1974) dans son fauteuil iconique.

TRINACRA FILMS/ORPHÉE/STUDIO CANAL

Comment avez-vous trouvé votre façon de filmer l'érotisme?
Il ne faut surtout pas chercher le consensus. Le film est matière à discussion, il provoque des réactions de rejet ou d'adéquation. C'est sa place. L'érotisme ne se trouve pas dans des corps sexualisés et nus: ça, c'est une définition qui se rapproche du film de sportif, avec une scène de sexe toutes les vingt minutes. Pour moi, l'érotisme est une atmosphère. Il faut utiliser l'air comme un matériau à sculpter, travailler l'érotisme des regards, d'une tempête ou du verbe, capter ce moment où, dans une discussion, on réussit à poser les mots sur son désir, en décloisonnant l'intime, sans honte. C'est séduisant et excitant, une femme qui sait formuler son désir et dit *« j'ai envie de ça »*. Dans mon film, tout est fait pour amener Emmanuelle à ce moment.

Emmanuelle a fait des études

Par Maria Pourchet
Écrivaine



PATRICE NORMAND/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO

Nous avons eu envie de demander à l'autrice de « Feu » et de « Western » de porter son regard sur cette nouvelle interprétation du mythe Emmanuelle.

Je n'ai jamais vu les *Emmanuelle*, ni le premier, ni la série des années 1980. Je visualise à peu près le fauteuil moche éponyme, c'est tout. Je n'avais donc aucune attente au début du film, aucune référence encombrante à mobiliser pendant, n'ai été prise d'aucune fièvre comparatrice après. De même, je n'ai jamais écrit de critique de cinéma, c'est la première. Je m'exprimerai donc doublement en ravie de la crèche.

Le film commence en l'air, dans la business class d'un Paris-Hong Kong, dont Emmanuelle, insomniaque, s'envoie l'un des passagers Platinum. Debout dans les toilettes, elle se fait poliment défoncer à sa demande et sans abîmer son brushing, ça semble tout à fait vain. Emma Becker en poufferait de consternation. Plus tard, passant ses journées dans un hôtel de luxe à titre de contrôleuse qualité, « shark » missionnée par une direction sans affect, Emmanuelle ne touche pas tellement terre non plus. Toujours pas une mèche de travers, le teint parfait, elle promène sur la moquette ses mules, ses ensembles graphiques et cette systématique tristesse post-coïtale qui semble lui tenir lieu de personnalité. Dans une arène pourtant très prometteuse en scenarii érotiques (l'hôtel), Emmanuelle ne jouit jamais, l'érotisme a quitté les corps, les corps-à-corps, les mouvements. Toute la sensualité est ramassée dans la bouffe, les pâtisseries aux formes ambiguës, les fleurs exotiques ouvertes en deux, la moiteur autour des piscines, le voyeurisme chic. On comprend direct qu'il s'agira pour Manu de trouver, dans cette atroce perfection, comment s'éclater avant la fin.

Bon. J'ai même pas payé, je pourrais me barrer (je n'ai pas encore terminé le Emma Becker), mais c'est joli. Si ce n'est résolument pas un film de cul dans le script, c'est capiteux dans la forme. L'image, bronze, noir et or, est chaude. Et la réalisation, avec son talent, son orgueil, m'attrape par les cheveux. La réinterprétation si poussée des codes du film érotique titille mon côté *Télérama*, celui qui aimait le cinéma d'auteur (quand j'avais le temps). Et puis cette superbe femme, agaçante, outrageusement nickel, quasi dépourvue d'ancrage social, bouffée de problèmes de riches dans un film qui ne fait rien pour avoir un peu l'air de gauche, c'est tellement risqué que ça en devient subversif. Je veux dire, moi, ça suffit à me clouer au fauteuil. D'intérêt.



Elle ne trouve plus en elle aucun lieu ouvert au désordre, à la joie, à la peur. Bref, à la chair

Je reste car *Emmanuelle* n'est pas un film érotique (genre voué au ratage, soyons francs), c'est un film intello, impressionniste, captivé par la nuit des êtres qu'il cadre, leur psyché. Gracieux, écrit, très esthète et où la présence de Naomi Watts n'est pas la seule référence à *Mulholland Drive*. Je reste car Emmanuelle/Noémie Merlant, qui a l'œil tellement plus intelligent que son boulot, m'intrigue dans ce qu'elle restitue de son époque. L'Emmanuelle d'Audrey Diwan est ce qu'on appelle (trop vite) une femme puissante. Désencombrée de toute contingence de type imperfections physiques, manque d'argent, manque de codes, manque de jugeote, limites morales qui auraient pu, par exemple, la conduire à se priver des services sexuels de la seule plouc du film, l'escort locale. Sans attache, sans entrave, sans abonnement, Emmanuelle est en possession de tous les moyens détenables par la Blanche éduquée… et ne trouve plus en elle aucun lieu ouvert au désordre, à la joie, à la peur. Bref, à la chair. La plus grande sensualité qui semble l'atteindre l'unit à son seul smartphone dans un épisode onaniste incluant un glaçon. Dans un monde (habilement asiatique) où les hommes sont fuyants et féminisés jusqu'à la manucure, Emmanuelle et sa puissance déboussolée incarnent ce qu'Eva Illouz appelle les *« pathologies de la liberté »*: sa valeur d'individu autonome est manifeste, mesurable, maximum… et pourtant elle souffre encore du besoin archaïque de déchiffrer sa valeur d'« être désirable » dans les yeux d'un homme qui s'en fout; et plus encore elle pourrait éprouver le besoin d'un assujet-

Le mouvement MeToo a-t-il changé notre regard sur l'érotisme ?
Je tiens à le dire haut et fort : pour ce genre d'exercice, MeToo a apporté beaucoup de liberté sur un tournage. Il a rendu le pouvoir aux acteurs. Nous avons travaillé avec des coordinateurs d'intimité pour définir notre territoire de travail. Il ne s'agissait pas d'isoler les scènes de sexe mais de leur donner une dramaturgie : sans elle, si vous dites à des acteurs de « baiser », c'est comme si vous leur demandiez de vous donner leur propre intimité, et cela nous met dans une position voyeuriste qui vient arracher à l'acteur quelque chose qu'il n'a pas voulu donner. On retrouve cette bataille odieuse entre le réalisateur et l'acteur dans beaucoup des cas scandaleux qui sont dénoncés aujourd'hui… La dramaturgie d'une scène de sexe permet à tout le monde sur le plateau de savoir ce qu'on est en train de faire. Et quand l'acteur est aux commandes, il gagne sa liberté : c'est lui qui choisit d'aller plus loin ou pas. Noémie Merlant a vraiment « emmené » des scènes, le chef opérateur la suivait et je n'avais qu'à les laisser faire. Ça, c'est possible aujourd'hui grâce à MeToo.



MeToo a apporté beaucoup de liberté sur un tournage. Il a rendu le pouvoir aux acteurs

Avez-vous eu envie de remplacer le « regard masculin » du premier *Emmanuelle* par un « regard féminin », souvent absent des films érotiques ?
Si le projet était de tenter une inversion des codes, ça n'aurait pas d'intérêt. Je voudrais que le film soit plus fort que l'étendard MeToo qu'il est censé brandir. Je veux que les hommes viennent voir le film : je crois qu'on peut raconter comment le corps d'une femme se réveille peu à peu et engager les spectateurs à goûter ce plaisir, au-delà du genre. Cela peut éveiller le désir chez tout le monde ! J'espère que les hommes pourront ressentir une excitation pour un film qui parlerait du plaisir de la femme, que l'orgasme féminin devienne autre chose que la simple validation de la performance de l'homme. Ce qui serait désespérant : enfermer le film dans une case en disant que l'homme n'a pas sa place dans la salle. Après, venant de moi, c'était sûr que je n'allais pas refaire l'*Emmanuelle* de 1974 et que mon film aurait cette pulsion féministe et le désir de liberté ! La bonne nouvelle, c'est que nous allons vers plus de féminité. ■

Emmanuelle, d'Audrey Diwan, avec Noémie Merlant, Will Sharpe, Naomi Watts. 1 h 47. Sortie mercredi.

tissement érotique que toute l'histoire de l'émancipation féminine lui interdirait. Aux deux tiers du film, on pense que le dénouement ne va pas la voir jouir, mais se flinguer dans une conclusion grinçante à la Houellebecq. Et puis ça se fissure, et puis une errance dans le Hong Kong underground – certes un peu facile scénaristiquement mais réussie à l'image – lui permettra peut-être de briser le miroir qui la protégeait à en crever.

Elle y piste cet homme qui loue une chambre à 6 000 dollars pour ne pas y dormir, incarnant toute la décadence postmoderne. L'Occident friqué, aboulique et écœuré. « *Je n'ai plus aucun désir,* dit-il, *je ne mange plus, je ne dors pas, je ne baise jamais.* » Il cherche dans un tripot cradingue où l'on joue au mahjong une débauche que même ces lieux-là ne vendent plus.

J'imagine quelle prise de tête se seront fait subir les deux scénaristes pour dénouer cette quête d'assomption sexuelle sans faire dégringoler Emmanuelle dans les postures patriarcalo-humiliantes qu'il s'agit quand même de subvertir, mais subtilement, attention, tout en intégrant constamment la problématique du consentement. Balèze. Je ne vais pas tout raconter non plus, mais sachez qu'Emmanuelle s'en sort très bien. Et qu'elle ne s'attendait pas, elle non plus, à devenir cinquante ans après cette curieuse fable un peu grave… sur l'impuissance. ■



Au Festival de Cannes, le 17 mai.

SHOOTPIX/ABACA

FRANCIS FORD COPPOLA

« L'Amérique a besoin d'une femme à la présidence »

Des États-Unis, il n'a cessé de questionner la civilisation, jusque dans son dernier opus, « Megalopolis ». Le réalisateur nous offre une master class.

PROPOS RECUEILLIS PAR **CHARLOTTE LANGRAND**

La semaine dernière au Festival du cinéma américain de Deauville, Francis Ford Coppola rendait un touchant hommage public à sa femme, Eleanor, disparue en avril. Il était tombé amoureux d'elle à Deauville justement, soixante-deux ans plus tôt. Rencontré cette semaine dans un palace parisien, le génial cinéaste de 85 ans ne se déplace plus sans sa canne mais arbore toujours ses facétieuses chaussettes dépareillées, l'une bleue, l'autre verte avec des petits personnages jaunes. Original dans sa tenue, le réalisateur culte de la saga du *Parrain* (1972, 1974, 1990), d'*Apocalypse Now* (1979) ou de *Dracula* (1992) l'est aussi dans son discours : volubile, il vient présenter *Megalopolis*, un film ambitieux qu'il mûrit depuis les années 1980. Dans ce péplum futuriste situé dans un New York transfiguré en Rome antique ravagé par les jeux de domination, les trahisons et un pouvoir corrompu, on assiste à l'affrontement entre un maire garant de l'ancien monde décadent et un architecte utopiste. Avec ce film démesuré, foisonnant et controversé, Coppola enchaîne les symboles philosophiques et dépeint une civilisation en danger et à un tournant de son histoire. Entretien.

Que représente *Megalopolis* dans votre filmographie ?
J'ai fait des films très différents : les *Parrain* ont un style classique, *Apocalypse Now* montre un monde fou, presque théâtral… Après *L'Idéaliste* [1997], j'ai voulu faire une pause qui a duré dix ans, pour découvrir qui j'étais vraiment et quel était mon style. Le grand cinéaste Ozu s'était découvert un style magnifique avec l'âge et avait réalisé des chefs-d'œuvre ; pouvais-je faire pareil ? À la fin de cette période de réflexion, j'ai eu envie de réaliser une épopée romaine hybride et folle en la transposant dans l'Amérique moderne. Car *Megalopolis* est devenu réalité : l'Amérique, comme Rome, est peut-être sur le point de perdre sa république et de se retrouver avec… quoi ? Un roi, un dictateur ?

Vous parlez de la prochaine élection présidentielle américaine ?
Avec un peu de chance, nous aurons une femme présidente des États-Unis. Les femmes sont douées pour s'occuper des autres êtres humains : le Danemark, la Finlande ou l'Allemagne ont eu de bonnes dirigeantes… Le « patriarcat » a créé la guerre et réduit les femmes en esclavage. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'elles en sortent. L'Amérique a besoin d'une femme à la présidence : j'espère que nous élirons Kamala Harris, parce que si c'est Donald Trump, ce sera comme se retrouver avec Viktor Orbán [le Premier ministre hongrois]… Pour beaucoup de gens, notre époque est très sombre, il s'y passe des choses terribles ; mais nous pouvons envisager un avenir joyeux, car il n'y a pas de problème que nous ne puissions résoudre ensemble. Nous devons nous situer au-dessus de la politique et faire confiance aux humains. Je suis optimiste !

Vous affirmez que vous avez le don de voir l'avenir…
Nous recevons tous un don, mais ce n'est pas toujours celui que nous désirions : j'aurais aimé faire des claquettes, j'étais ce gamin solitaire qui voulait, à la cafétéria, sauter sur la table et danser pour que tout le monde dise qu'il était merveilleux. Je n'ai pas eu cette chance… Mais je peux voir l'avenir et j'ai une bonne mémoire. Nous sommes tous des génies, une famille d'êtres humains extraordinaires qui envoie des vaisseaux sur Mars et analyse le génome… C'est le message de mon film : notre nature profonde est d'être joyeux. Pourtant les gens sont malheureux : nous sommes délibérément maintenus dans cet état pour que la publicité, qui brasse des milliards de dollars, puisse nous vendre du bonheur, pour que nous soyons de « meilleurs clients ». Elle nous dit : « *Si tu avais une Mercedes, tu serais heureux.* »

Ce film est comme moi : un pied dans le passé et l'autre dans l'avenir

***Megalopolis* est un projet au long cours… Pourquoi ?**
Quand je pensais avoir la version finale, je la relisais et je la réécrivais. En fait, je savais faire un film de gangsters, mais pour *Apocalypse Now* ou *Megalopolis*, je ne savais pas. Dans ces cas-là, c'est le film lui-même qui vous guide ! Par exemple, j'ai choisi de garder une scène de répétition où Nathalie [Emmanuel] et Adam [Driver] tirent sur une corde imaginaire : avec ce genre de scènes « non réalistes », le film est petit à petit devenu « étrange »… Il est comme moi, qui ai toujours un pied dans le théâtre et l'autre dans le cinéma, un pied dans le passé et l'autre dans l'avenir.

Comment réagissez-vous aux critiques parfois dures sur le film ?
J'aime ce film… Mais on apprend aujourd'hui aux critiques et au public à consommer le cinéma comme du fast-food : on veut les rendre accros aux films comme à des chips, qui seraient toujours les mêmes. C'est absurde, les films ne peuvent pas tous se ressembler… Ainsi, personne n'a voulu financer *Megalopolis*, j'ai donc sorti l'argent moi-même. Je suis devenu un peu comme votre grand Jacques Tati, qui a investi tout son argent dans un film qui a fait un flop et qui est mort sans un sou… alors que c'était *Playtime* [1967], un chef-d'œuvre ! *Carmen* de Bizet a été détesté, et maintenant c'est l'opéra le plus populaire au monde. C'est courant… *Le Parrain* a connu un grand succès financier et critique, donc j'ai pu faire *Le Parrain 2*, pour lequel j'ai gagné des oscars. Pourtant, lorsque j'ai voulu tourner *Apocalypse Now*, on m'a dit non, alors qu'à l'époque j'étais une « grosse pointure »… Alors imaginez, maintenant que je suis vieux et que je veux faire *Megalopolis* !

Est-ce de plus en plus difficile de faire des films à Hollywood ?
C'est difficile d'obtenir des sponsors… Lorsque j'étais jeune, *La Mélodie du bonheur* [1965] et *West Side Story* [1961] étaient de grands succès, mais quand j'ai voulu réaliser *Coup de cœur* [1981], on m'a dit qu'on ne pouvait plus faire de comédies musicales. Pareil quand j'ai eu envie d'un western : j'ai dû renoncer à un excellent scénario, que Clint Eastwood a acheté plus tard pour tourner *Impitoyable* [1992], un grand film. C'est le monde du cinéma : il y a certains films qu'ils veulent faire, d'autres pas. L'évaluation des risques est l'ennemie de l'art.

Dans quelle mesure vous retrouvez-vous dans le personnage de Cesar Catilina ?
Je ressemble souvent à mes personnages ! Quand j'ai réalisé *Le Parrain*, j'étais jeune, j'avais deux enfants, une femme enceinte et pas d'argent… alors j'ai fait en sorte de devenir aussi machiavélique que Michael Corleone, afin d'obtenir le casting que je voulais et un tournage à New York ! Pour *Apocalypse Now*, j'ai aussi connu des problèmes et je suis devenu comme Kurtz : un mégalomane ! Mais pour *Megalopolis*, je ne me suis pas tout de suite rendu compte qu'Adam Driver s'inspirait de moi pour son personnage… Il est très intelligent !

Vos prochains projets cinématographiques se feront en Europe, pourquoi ?
Parce que j'ai déjà vécu à Paris, mais jamais à Londres. Et puis je viens de perdre ma femme, après soixante ans de vie commune… Elle me manque, c'était mon amie. Je voudrais vivre quelque temps dans un endroit où je n'ai pas vécu avec elle, parce que chaque fois que je me réveille, je dis : « *Où est-elle ? Je dois lui parler* », et elle n'est pas là. Je voudrais vivre un peu sans me rappeler que je l'ai perdue. Mais je ne suis pas malheureux… Je veux aussi tourner en Europe, parce qu'aux États-Unis le monde du cinéma est devenu trop hiérarchique. Avec mon passeport italien, je vais pouvoir faire un film européen : j'ai déjà écrit un autre scénario et je prépare un film. ■

Megalopolis, de Francis Ford Coppola, avec Adam Driver, Shia LaBeouf, Nathalie Emmanuel, John Voight. 2 h 18. Sortie mercredi.

ÉCRANS

Dans la tête d'un serial killer

Une brillante série documentaire fait revivre et décrypte le célèbre « cold case » du « Grêlé ».

RÉMI JACOB | ★★★☆

Pendant trente-cinq ans, il a échappé à la police. Bon père de famille côté pile et assassin côté face, auteur d'au moins quatre meurtres et six viols, François Vérove, alias « le Grêlé », a hanté plus de trois générations d'enquêteurs. Avant de se donner la mort en 2021 alors qu'il était sur le point d'être démasqué, emportant avec lui de nombreux secrets. Cette série documentaire remarquable rouvre ce « cold case » récemment résolu, avec en toile de fond une question : comment ce gendarme devenu policier a-t-il pu passer autant d'années entre les mailles du filet ? En s'appuyant sur le livre *Le Grêlé – Le tueur était un flic*, écrit par la journaliste Patricia Tourancheau et publié en 2022 aux éditions du Seuil, le réalisateur Élie Wajeman dresse un portrait inédit de ce « docteur Jekyll et mister Hyde ». Avec un parti pris narratif très original : faire appel à un psychiatre spécialiste des tueurs en série pour décrypter le profil de cet homme insaisissable et insoupçonnable. *« J'entre dans l'esprit des criminels qui nous paraissent monstrueux, mes enfants m'ont surnommé le "psychiatre de l'horreur" »*, explique Daniel Zagury, qui a apporté dans le passé son savoir-faire à de nombreux tribunaux. Au fil des quatre épisodes et dans une ambiance de polar, il effectue une expertise psychiatrique posthume et apporte un éclairage inédit sur celui qui a hanté la Crim' pendant si longtemps. Fascinant et glaçant. ■

Insoupçonnable. À partir du 24 septembre à 21 h 05 sur France 2 (Série documentaire).



Psychiatre expert auprès des tribunaux, Daniel Zagury analyse la construction mentale du tueur en série.

PHILIPPE LEROUX/FRANCETV

PÉPITES PHOTO

L'AFP OUVRE UNE GALERIE À PARIS

Avec 6 millions de documents argentiques et 20 millions de numériques, le fonds photographique de l'Agence France-Presse constitue un véritable trésor. Pour que le grand public puisse en profiter le plus largement possible, une galerie vient d'être ouverte au cœur de Paris. Elle se situe dans les locaux de l'agence, au 9, place de la Bourse. Son ambition : proposer trois fois par an des expositions gratuites afin de mettre en avant des clichés qui trop souvent dorment dans les tiroirs. La première est consacrée à la libération de Paris, dont on célèbre le 80e anniversaire. Au menu : des photographies des professionnels de l'agence mais également des images amateurs prises par les Parisiens. R.J.

Une exposition à découvrir jusqu'au 2 novembre, du mercredi au samedi de 11 heures à 18 heures. Avec en prime des visites guidées les mercredis et vendredis à 14 h 15.



SIMON RIDGWAY/URBANMYTH FILMS/CANAL+

L'agente britannique du MI6 Zara Taylor, campée par Ritu Arya.

PARIS SOUS HAUTE TENSION

★★½☆

C'EST L'UNE DE SES GROSSES « cartouches » de la rentrée. Canal+ adapte sur le petit écran la trilogie de films à succès « *Has Fallen* » (*La Chute de la Maison-Blanche*, *La Chute de Londres* et *La Chute du président*), dont le héros est un agent des services secrets américains en disgrâce interprété par Gerard Butler. Cette fois-ci, l'intrigue se déroule au cœur de Paris, et c'est Tewfik Jallab qui s'y colle. Le comédien de 42 ans interprète Vincent Taleb, un officier chargé de la protection du ministre français de la Défense. Avec l'aide d'une agente du MI6 – Zara Taylor, campée par Ritu Arya –, il tente de contrecarrer une attaque visant le ministre lors d'une réception à l'ambassade britannique en France. Mais, rapidement, tous deux vont comprendre que l'homme à l'origine de cette action a des visées terroristes bien plus vastes qui menacent les plus hautes sphères de l'État. L'empêcheront-ils de mettre Paris à feu et à sang ? Les téléspectateurs allergiques aux programmes gonflés à la testostérone passeront leur chemin. Mais les autres goûteront avec gourmandise cette série en huit épisodes à prendre pour ce qu'elle est : un divertissement efficace et solidement porté par Tewfik Jallab, impeccable dans ce rôle de garde du corps (et lui-même à la manœuvre pour les scènes de cascade). À ses côtés, une brochette de solides acteurs, dont Emmanuelle Bercot en présidente de la République française, Sean Harris, Camille Rutherford, Laurent Lucas, ou encore Nathalie Richard. Le tout saupoudré d'une intrigue nerveuse et truffée de rebondissements. ■

Paris Has Fallen. À partir du 23 septembre à 21 heures sur Canal+. Également disponible sur MyCanal (Série).

LA SEMAINE MÉDIA DE PHILIPPE VANDEL



Trombinoscope

Tu veux ma photo ? Je n'avais pas entendu cette expression depuis les eighties. Le nouveau Premier ministre, Michel Barnier, non plus.

Alors que ce dernier finalise son casting, elles et ils sont nombreux à vouloir être sur la photo. Les visages du nouveau gouvernement n'en finissent plus de s'afficher dans les médias. Observez-les bien. Car bientôt vous ne les verrez plus comme avant. Ils auront changé d'apparence. Samedi dernier, *Le Parisien* s'interrogeait : *« Pourquoi nos dirigeants se font des cheveux blancs ? » « La politique est devenue un lieu de stress considérable*, explique l'ancienne ministre Roselyne Bachelot. *J'estime qu'on prend cinq ans en un an. »*

Effectivement. Les réseaux sociaux se gaussent du visage fatigué d'Emmanuel Macron, mais aussi du vieillissement express de Gabriel Attal après seulement huit mois passés à Matignon. Il a 35 ans (né le 16 mars 1989) ; il est donc plus jeune que Pierre Niney (né le 13). C'est la grosse info de cette chronique.

Le Parisien a convoqué des experts pour expliquer ces stigmates. *« "Emmanuel Macron est émacié, ses rides plus prononcées car les muscles s'atrophient avec le temps et [...] deviennent donc hypertoniques pour compenser la perte de volume*, détaille le docteur *Éric Essayagh, médecin esthétique à Antibes. Quant à la peau, elle est grisâtre, car elle devient moins tonique au fil des ans. Elle perd son collagène, l'épiderme s'épaissit, le derme s'amincit." »* Zéro pitié.

Chez Gabriel Attal, sous les cheveux qui blanchissent, la chirurgienne Catherine Bergeret-Galley pointe les poches sous les yeux : *« "Cette région est très vascularisée. [...] Sous l'effet de la fatigue, la circulation veineuse et lymphatique s'altère. La peau étant fine à cet endroit, les vaisseaux sous-cutanés sont plus visibles, d'où cet effet de cernes bleutés, rouges ou marron." »* Illustration de ce que l'on appelle le *« prisme politique »*.

Le mâle évolue. Son sex-appeal aussi. *M, le magazine du Monde* déterre la tendance du moment : l'homme-rat. *« Ce nouveau sociotype désigne les hommes ressemblant à des rongeurs tout en étant séduisants, ce qui donne en anglais* hot rodent men. *Ils seraient caractérisés par un visage asymétrique comprenant plusieurs caractéristiques : un nez allongé, des oreilles légèrement tombantes, voire décollées, des yeux rapprochés et, de manière générale, des traits fins et une silhouette relativement peu musclée. Un physique loin des canons de beauté masculins classiques, mais qui serait désormais irrésistible. Au point qu'un acronyme évocateur est apparu, les RILF* (rodent I'd like to fuck). »

Parmi les « hommes rongeurs » emblématiques, *Le Monde* cite les acteurs Timothée Chalamet et le Français Pierre Niney.

Le sociologue Daniel Welzer-Lang analyse : *« Le rapport à la masculinité évolue en même temps que les avancées pour les droits des femmes et des LGBTQI. »* Conséquence selon lui : *« L'homme-rongeur est plutôt fluet, avec un petit côté discret et intello. Il ne fréquente pas les salles de sport et ne met pas sa virilité en avant. »* C'est peut-être la différence avec Macron.

Saluons le triomphe du youtubeur Inoxtag, qui s'était fait connaître comme gamer, spécialiste du jeu *Fortnite*. Son documentaire *Kaizen* met en avant son exploit : le petit gars de banlieue qui gravit l'Everest à seulement 22 ans. Des images grandioses. Le film, sorti en salles mercredi, a déjà cumulé plus de 25 millions de vues sur YouTube samedi. Un score de finale de Coupe du monde !

Le doc est aussi une réflexion sur l'environnement et sur l'époque. Au cœur de l'Himalaya, Inoxtag se désole du surtourisme qui encombre le toit du monde : *« On est 400 dans un camp de base qui attendent une fenêtre pour pouvoir monter, et c'est là où ça fait du trafic, où ça fait des photos, tout ce que l'on a pu voir sur les réseaux sociaux, avec les queues leu leu géantes. »*

Cette déclaration in situ a ulcéré nombre de professionnels de la montagne, qui reprochent à la star d'être montée là « pour la photo », pour faire des images. Donc pour faire ce qu'il dénonce.

Encore faut-il les réussir, les images...

Le site Jeuxvideo.com révèle que, *« pour 17 % des Français, une photo ratée peut être un motif de dispute avec quelqu'un »*. Cette proportion grimpe à 25 % pour la génération Z (celle d'Inoxtag, les personnes nées entre la fin des années 1990 et le début des années 2010).

L'enquête, commandée par les smartphones Honor à l'institut Censuswide, porte sur 10 000 individus à l'échelle européenne. Elle révèle ce chiffre ahurissant : 7 % des personnes interrogées ont déclaré avoir mis fin à une relation de couple en raison d'une photo ratée !

Une pho-to ra-tée. Alors imagine si tu sors avec un ex-ministre. ■

TÊTE D'AFFICHE



CYRILLE GEORGE JERUSALMI POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

VINCENT DEDIENNE

« Je suis l'un des rares humoristes pas dépressifs »

Le talentueux comédien de 37 ans débarque bientôt sur M6 pour animer… « Le Maillon faible ». Entretien exclusif.

PROPOS RECUEILLIS PAR **RÉMI JACOB**

« C'est emmerdant, ça ? » questionne-t-il avec un sourire en coin quand on lui confesse en tout début d'interview qu'on a beaucoup de mal à le situer. Emmerdant, non. Intrigant, oui. Cinéma, one-man-show, théâtre et, dans quelques semaines, télévision : à l'occasion d'une soirée spéciale sur M6, il animera le jeu *Le Maillon faible*, avec des people en guise de candidats. Mais qui êtes-vous vraiment, monsieur Dedienne?

Présentateur sur M6, ça, on ne l'avait pas vu venir!

Je le fais pour me marrer. C'est un one shot. Je suis surexcité par ce jeu depuis que je suis gamin. À l'époque, j'échangeais sur Internet avec des fans du monde entier. Avec un mec aux Pays-Bas, on s'envoyait des VHS pour comparer les versions. Je sais dire *« vous êtes le maillon faible, au revoir »* dans toutes les langues. J'adore la mécanique perverse de ce jeu, son côté méchant. C'est génial et tellement disruptif à la télévision, un monde de Bisounours où tout le monde est toujours *« formidable »* et *« merveilleux »*. Là, c'est le seul programme dans lequel on dit aux gens : *« Vous êtes une merde, vous n'êtes pas le bienvenu. »* J'ai fait un gros travail d'écriture. Je me suis éclaté car ça réunissait les deux passions que j'ai dans la vie : le spectacle et les jeux de société.

Dit comme ça, on dirait une blague…

Ah non, je suis très premier degré, là! Petit, je commandais à Noël tous les jeux dont je voyais la pub à la télé. J'étais comme un fou. Les Mystères de Pékin, Cluedo, Mastermind… mais pas le Monopoly. Trop à droite. Comme j'étais fils unique, j'étais obligé de réinventer les règles pour jouer tout seul. Pendant le Covid, avec mes potes, on a passé notre temps à faire des jeux de société. Ça nous a sauvé le confinement. J'aime cette activité car on n'est pas tout seul devant un écran. On est ensemble et on fait société. C'est merveilleux.

Passer des Molières à une émission télé en prime time sur une chaîne populaire, cela peut surprendre…

Naviguer de *Télérama* à *Télé 7 jours* me plaît. Je viens d'un milieu, le théâtre, où les gens se pincent le nez devant la télé. C'est vrai qu'il peut y avoir parfois une hystérie et une familiarité que je n'apprécie guère. Mais moi, je fais les choses qui m'amusent et c'est le cas avec *Le Maillon faible*. J'aime assouvir ma curiosité bizarroïde et réconcilier des mondes opposés.

On est un peu perdu quand on regarde votre CV. C'est quoi votre métier aujourd'hui?

J'ai l'impression de n'en faire qu'un seul : comédien. Que ce soit au cinéma, dans les séries, au théâtre ou à la télévision. Mais là où je suis le plus heureux, c'est sur les planches. C'est à cet endroit que j'ai vraiment le sentiment que mes journées ont du sens. Surtout quand je joue des grands textes. Avec les répétitions, on commence à 9 heures le matin et on finit à 23 heures. Ça apprend l'humilité et le collectif. Ce n'est pas comme au cinéma, où le temps de jeu est microscopique. C'est au maximum vingt fois quarante-cinq secondes dans la journée. Et puis ce milieu peut rendre fou, car c'est tellement bien payé. Le matin on vient te chercher, le soir on te ramène. On te tient ton parapluie et on t'apporte ton café. C'est dingue.

> ***Je viens d'un milieu, le théâtre, où les gens se pincent le nez devant la télé. Mais je fais ce qui m'amuse***

Vous êtes également humoriste, avec un seul en scène *(lire ci-contre)*. Une fois rentré chez vous, êtes-vous un clown triste, comme beaucoup de vos confrères?

Eh non, je suis l'un des rares humoristes pas dépressifs. Je le vois autour de moi. La plupart ne vont pas bien, sont sous antidépresseurs ou ont de grosses mélancolies. Ils sont très inquiets, et l'inquiétude peut amener à la folie. Moi, mon métier me comble de joie. Vous allez me trouver chiant, n'est-ce pas? J'aimerais bien être plus rock'n'roll. J'ai parfois le fantasme de me droguer, de faire des scandales dans des hôtels et me retrouver en une de *Paris Match*. Mais ça n'arrivera jamais. En revanche, si je n'avais pas fait ce métier, je serais peut-être très malheureux et dépressif, et même mort. Il y avait une chance sur cent mille que j'y arrive. Je suis tellement heureux d'avoir cette vie-là.

Vous avez longtemps été « embêté » par votre physique. Êtes-vous en paix avec lui aujourd'hui?

J'étais très laid, avec des boutons et des lunettes. Je n'avais aucun succès, on se foutait de moi en classe. La plus belle fille du lycée m'avait même fait croire qu'elle voulait sortir avec moi et, au moment de me rouler une pelle, elle m'avait balancé : *« Mais tu te prends pour qui ? »* C'était très violent. Quand on a vécu ça, on a toujours la sensation d'être un peu moche, même si ça va vachement mieux aujourd'hui. Pendant longtemps, je n'ai été qu'un intello. J'étais embarrassé par mon corps, mon désir et mon homosexualité. Je suis resté célibataire très longtemps. La première fois que je me suis mis en couple, c'est quand je suis arrivé à Paris, en 2012 [à 25 ans]. Là, je suis en couple depuis six ans et très heureux, c'est mon record. Mon art m'a aussi permis de prendre confiance en mon corps. J'aime d'ailleurs beaucoup travailler mes spectacles avec des chorégraphes.

Vous vous êtes aussi déjà présenté nu sur scène…

C'était lors de mon premier one-man-show, où j'arrivais effectivement à poil. Je ne pensais pas qu'on m'en parlerait autant. Je voulais simplement commencer avec un rire un peu bête, enfantin, qui réunit tous les spectateurs dans la salle. De la vieille dame à l'adjoint au maire. Ça fait marrer tout le monde, les gens qui montrent leur cul. Mais dans *Le Maillon faible*, rassurez-vous, j'ai des habits.

Vous avez été adopté et avez expliqué que vous ne ressentiez nullement le besoin de connaître l'identité de vos parents biologiques. Avec le temps qui passe, ça n'a pas changé?

Non, ça ne bouge pas. Ça n'est toujours pas un sujet pour moi. Peut-être que je fais le crâneur et que c'est un gros déni. Et que dans trois heures, après cette interview, je serai en larmes. Mais je ne pense pas. Je n'ai pas besoin de savoir d'où je viens pour savoir où je vais. Je trouve que dans notre société on fait trop l'apologie des origines. Or elles ont plutôt tendance à fracturer le monde qu'à le consoler.

L'humour est devenu très inflammable, on l'a vu avec l'affaire Meurice. Refericz-vous des chroniques régulières à la télé ou à la radio?

Concernant Guillaume Meurice, je trouve ça fou, ce qu'on a vécu. Il n'y a rien dans son parcours qui permette de le soupçonner d'être antisémite. Je n'ai pas l'impression que ce soit Dieudonné. Sa blague était ratée, mais si on envoie la PJ pour une blague ratée, dans ce cas-là, dressons des statues pour les blagues réussies. L'époque n'est pas tendre avec les humoristes. Si on me proposait aujourd'hui de refaire des chroniques régulièrement, je ne sais pas si j'accepterais. ■

▶▶▶ *Retrouvez l'intégralité de l'interview sur Latribune.fr*

DU PAIN SUR LES PLANCHES

À partir du 19 novembre, Vincent Dedienne sera en tournée dans toute la France avec son seul en scène *Un soir de gala*, pour lequel il a remporté un molière de l'humour en 2022. Avec même quelques dates prévues juste avant aux États-Unis, notamment à San Diego et à San Francisco (*« C'est juste pour pouvoir dire que je l'ai fait, ça me paraît fou »*, plaisante-t-il). Du 17 au 31 décembre, il fera un ultime passage par la capitale, aux Bouffes du Nord. *« Et après,* finito *! »* Mais le répit sera de courte durée, car les spectateurs parisiens le retrouveront ensuite à partir du 23 janvier au Théâtre de l'Atelier dans un tout autre registre. Il y jouera des textes de Jean-Luc Lagarce, avec deux créations proposées en alternance : *Il ne m'est jamais rien arrivé* et *Juste la fin du monde*. R.J.

RENTRÉE LITTÉRAIRE


CHLOE VOLLMER-LO

PREMIER ROMAN

En vers et en cris

Dans ce récit saccagé des origines, Marie Khazrai cingle et magnifie d'un même coup de plume.

ANNA CABANA

Elle a trouvé son cri, Marie Khazrai. Un cri d'amour-rage contre la mère ; un magma qui se déplace sur la page à grand fracas, mû par le besoin d'empoigner la vérité, de la prendre au col et au cœur, quitte à cogner cogner cogner, tout en sachant qu'il n'en sortira rien. « *Hé ho l'abrutie qui dort dans ma cervelle ! Réveille-toi ! Que croyais-tu ? Faire le portrait de la folie de ta mère ?* » s'apostrophe-t-elle à mi-parcours. Et de trancher illico : « *Le portrait est impossible. Déjà gosse tu le savais. Impossible de la figer. Un trait sur une feuille et aussitôt tu balançais les boules de papier de sa face ratée. Aux orties, la mama ! L'attraper par la 2D, quelle connerie. Quelle magie l'enfance, quelle illusion, et quelle sotte ! Ta mère, c'est du son, un cri strident, du brouhaha, mille voix.* »

Par-delà les « mille voix » de la mère, Marie Khazrai parvient ici à faire entendre sa voix à elle, la fille. Et elle en a, du coffre ! Pas seulement la force de ces torrents de vie que souvent le primo-romancier dégueule sur du papier. C'est bien plus que cela : un sens du conte, du tragique, de l'humour – noir noir noir – et de la violence poétique. Quand elle sort ses griffes, tout part, non pas en fumée, mais en vers.

« *À la main j'arrache*
Son cœur comme une tartine
Le ronge de baisers
À table je dévore
Épaules et ventre et joues
J'abats sa mâchoire
Sauvage je m'étouffe
À l'attaque ! »

Pour attaquer, justement, elle ne s'interdit rien, surtout pas le trash, pourvu que ça sonne. De la mère, elle écrit : « *Je voudrais la broyer de mes mains et la serrer contre mon cœur. Je voudrais lui crier meurs, vis, choisis mais laisse-moi ! Laisse-moi !* » Dans ce livre, c'est elle, la fille, qui ne « laisse » pas la mère. Parce qu'elle est bien décidée à « *encercler la famille* », comme elle l'écrit au début d'un prologue un peu trop théâtral – dans une première vie, Marie Khazrai a été actrice, elle en a gardé le goût de l'apostrophe et des points d'exclamation !

Afin de partir à l'assaut de la folie et des légendes familiales, la fille a convaincu la mère de l'emmener passer six jours, par un mois de novembre glacial, dans la maison de la grand-mère, celle dans laquelle la mère a grandi, une ferme sans douche, sans chauffage, sans eau chaude et sans WC perdue dans le village de Mioritsa, au cœur de la Roumanie moldave. « *Une terre où la folie communiste s'est heurtée à la mythologie des vampires, [...] une terre où les arbres ont été déracinés pour ôter aux hommes la pensée de la propriété, [...] une terre qui pleure, qui s'érode et qui hurle "rendez-moi mes frontières, mes arbres fruitiers et la douceur de mes repères", [...] une terre de violence sur laquelle les hommes se sont perdus en actes sauvages et barbares, [...] une terre appauvrie, sèche et défleurie.* »

Dans la maison se trouvent encore la grand-mère, « *mama Lucia* », presque 100 ans, et la sœur de la mère, forte comme plusieurs hommes, « *tante Vera* », qui s'occupe de la grand-mère depuis la mort du grand-père. Rien que des femmes prises dans la toile des contes terrifiants qu'elles se racontent depuis toujours, avec « *des jeunes filles fanées, de la terreur, de l'alcool, des hommes qui sont soldats et tueurs* ». Des histoires merveilleuses de paradis perdu, aussi, que lui contait au pied de son lit la mère, « *jeune reine aux longs cheveux, splendide de joues à dévorer* » – décidément ! Pour s'en libérer, la fille aimerait démêler le vrai du faux.

À travers les ombres et lumières de cette forêt de non-dits et de trop-dits se dessine un portrait de mère-vipère somptueusement défaillante

Le roman commence au début du voyage, qui durera le temps qu'a duré la création du monde. Marie Khazrai a parodié la Genèse. Du premier jour au septième jour, donc. Sept jours pour créer... le récit des origines. Las, la mère, « *perdue en elle-même et dans l'absurdité du monde* », livre des souvenirs morcelés, incessamment elle s'interrompt, et quand la fille la relance, elle a droit à un « *plus tard, ma chérie, plus tard !* » ou bien à un « *tais-toi ma chérie, tais-toi, je ne sais pas autre chose que ce que je te dis, c'était il y a longtemps, si longtemps, parfois je n'étais même pas née* ». Bref, « *une mémoire fracassée contre un mur de mensonges* ». Qui inspire à la fille ce souhait vampiresque : « *Je voudrais une paille pour siroter sa cervelle.* »

D'une « *beauté renversante* » (dixit la fille), la mère a rencontré le père, un Iranien qui travaillait à l'ambassade d'Iran, quand elle avait 21 ans – et lui 56. Dix ans plus tard, en 1979, le chah est renversé : le père, renvoyé de l'ambassade, perd le droit de rester en Roumanie ; la mère est pressée par les autorités roumaines de quitter son propre pays. La France sera leur terre d'exil. « *La patrie de la liberté !* » a dit la mère en guise d'explication. Plus elle parle – et qu'est-ce qu'elle parle, jamais pour répondre aux questions, plutôt pour triompher de la tragédie « *par la puissance des mots, le flux et la logorrhée* » –, plus la confusion s'épaissit.

Marie Khazrai a fait le déplacement à Mioritsa pour interroger la grand-mère, avec, faute de parler le roumain, la mère en guise d'interprète. La vérité, dure et pure, ne jaillira ni de la mère ni de la grand-mère, mais de la fureur de la narratrice, lorsque soudain elle se met à crier dans sa tête devant sa grand-mère, et que ça donne ce monologue muet : « *Tu me dois la vérité [...] tu le sais ça que depuis l'âge de mes neuf ans, [ta fille] essaie tous les six mois de crever [...] qu'elle a passé chacun de mes anniversaires à l'hôpital des fous, qu'elle connaît tous les HP de France, qu'elle raconte n'importe quoi, qu'elle fait n'importe quoi, qu'elle m'a élevée à temps partiel, trois mois sur douze, le reste délires persécutoires, délires franchement délire et dodo permanent baveuse dans ses draps, tu le sais ça, qu'elle me reproche tout, ma vie, ma respiration, le moindre de mes agissements, qu'elle m'encourage à foncer contre le mur d'un idéal inaccessible, qu'elle m'aime autant qu'elle me hait, qu'elle verrouille ma sexualité à une pureté immaculée, qu'elle se lève à trois heures du matin pour repeindre des murs blancs en blanc, parce qu'il y aurait des saletés, partout des saletés, ben non tu le sais pas, elle est maligne elle ne m'a pas appris le roumain. [...] Dis-moi qui je suis, quelle est ma prison, dans quoi on est toutes enfermées, c'est quoi ces secrets, la porte de sortie plus tard, d'abord l'intérieur de ton crâne ! [...] Ouvre-toi ou je tranche ma poitrine au stylo bille que tu voies comment ça saigne à l'intérieur, comme c'est grotesque.* » Cette tempête d'amour-colère déborde, ah ça oui, de mots, de merde, de pisse, mais jamais de larmes. « *Les sanglots trouvent toujours à s'évaporer dans quelques grammes de causticité* », relève-t-elle au pied d'une ébauche de comptine.

Quand elle ne gronde pas, la narratrice fracture ses phrases, des retours à la ligne sauvages, une suspension sans point, comme arrêtée entre le vrai et le faux, on ne saura jamais... Ce qu'on sait, c'est qu'à travers les ombres et lumières de cette forêt de non-dits et de trop-dits finit par se dessiner un portrait de mère-vipère somptueusement et follement défaillante, « *d'une joyeuse méchanceté, d'une tendresse qui vous étouffe et vous abat, dont on ne se remet pas, d'un humour dont on ne se remet pas non plus* » : « *Ma Gorgone, ma pieuvre, ma mère et je l'aime* », écrit la fille, qui cingle et magnifie d'un même coup de plume. Et c'est ce mouvement infernal, beau comme la douleur, qui nous ligote à son écriture. Maman maman maman. « *Elle rit, comme une adulte qui abrite une enfant pas rassurée. Son sourire grince, une porte mal huilée qui ouvrirait sur le pays des monstres. [...] Je la suis, la suivrai au bout du monde tant qu'elle me raconte des histoires, saute dans ses empreintes pour voir comment ça fait, et je frissonne de plaisir.* » On n'en sort pas, ni elle ni nous. Elle, elle suit la mère ; nous, c'est elle qu'on a envie de suivre. ■



POUPÉES ROUMAINES
Marie Khazrai,
Les Avrils,
304 pages, 22 euros.

CHRISTOPHE BIGOT

« Pour moi, Yourcenar, c'est un corps et une élocution »

RENCONTRE En exhumant le dernier amour de la grande Marguerite, l'écrivain accomplit un geste littéraire culotté. Et signe un roman envoûtant.

PROPOS RECUEILLIS PAR **ARNAUD CATHRINE**

En 1981, Yourcenar est au faîte de sa reconnaissance et fraîchement élue à l'Académie française. Mais ça n'a pas l'air de l'émouvoir plus que ça. Et pour cause : elle vient de tomber amoureuse. Elle a 78 ans et lui 31. Il s'appelle Jerry Wilson. Rappelons qu'avant cela Yourcenar avait vécu avec Grace Frick (enseignante américaine qui fut aussi sa traductrice) pendant quatre décennies sur l'île des Monts Déserts. Aux premières pages de l'envoûtant roman de Christophe Bigot, Grace se meurt. Enfin, elle est « *objectivement mourante, mais increvable* » et n'a plus de vitalité que dans les « *flèches venimeuses qu'elle lance à tout instant* ». C'est dans ce crépuscule tendu que débarque Jerry, photographe de son état. Ce beau blond, gay, fascine Yourcenar : « *Regard clair et un peu mort* », intensément présent et pourtant silencieux ; un pâtre tout droit sorti du *Satyricon* mais en blouson de cuir. Grace disparue, n'obéissant à rien de convenu, ces deux-là vont inventer une forme d'amour tempétueuse sur laquelle le VIH viendra jeter une ombre funeste.

Si on connaissait la Marguerite Duras amourachée de Yann Andréa, on ignorait tout de Yourcenar et Wilson. Le culot du geste littéraire de Christophe Bigot n'a eu d'égal que son exigence.

Vous rappelez au début de votre livre combien la « *carrière* » amoureuse de Yourcenar a commencé sous des auspices contrariés. Elle s'est en effet damnée pour un homosexuel, André Fraigneau, notoirement misogyne et antisémite. Ça a donné le sublime *Feux* [1936], l'un des plus grands livres sur la passion...
Oui, ce livre n'est pas du tout tiré au cordeau comme on l'imaginerait venant de Yourcenar. C'est flamboyant, baroque, une sorte d'éructation de la souffrance amoureuse. Il faut dire que Fraigneau s'est comporté comme un goujat avec elle. *Feux* est un texte vengeur.

Comment en êtes-vous arrivé à ce dernier amour avec Wilson ?
Il y a huit ans, je préparais un cours sur *Mémoires d'Hadrien* [1951] et je butais sur ce détail qui revenait tout le temps : « *Jerry Wilson, le compagnon des dernières années.* » Ça restait toujours très allusif. J'ai relu toute l'œuvre et je me suis aperçu que Yourcenar avait en réalité disséminé beaucoup d'indices à son propos. *Quoi ? L'Éternité* [1988] est une transposition de leur liaison. C'est un roman inachevé dans lequel elle s'est enlisée, à l'image du marasme qu'elle vivait avec Jerry à certains moments. Quant à *Un homme obscur* [1982], c'est une œuvre de jeunesse qu'elle n'a cessé de retravailler et qu'elle a menée à son point d'aboutissement pendant son histoire avec Wilson. Là encore, c'est une fiction, mais le livre lui est dédié ; physiquement, c'est lui ; elle prédit même sa mort précoce par je ne sais quel art divinatoire...


ALEXANDRE ISARD

Est-ce à dire que, contrairement à Duras avec Andréa, elle s'est toujours abritée derrière un masque pour parler de Jerry ?
Yourcenar a reçu une éducation très aristocratique. Elle en a tiré une vraie pudeur. Elle disait que la vie privée est un « *misérable petit tas de secrets* ». Elle avait lancé un projet autobiographique mais elle s'est arrêtée à l'enfance, c'est-à-dire qu'elle ne raconte vraiment que les ascendants.

On a donc une Yourcenar qui ne parvient pas à se résoudre au récit de soi et un Christophe Bigot qui le fait pour elle ! Cela n'a-t-il pas été sacrément compliqué de vous l'autoriser ?
[Il rit.] Absolument ! Mais, d'une certaine manière, c'est elle qui m'a donné l'autorisation car c'est ce qu'elle fait avec ses parents dans *Le Labyrinthe du monde* [1974 ; 1977 ; 1988]. Elle prête à sa mère une liaison avec celle qui deviendra la maîtresse de son père, par exemple ! Elle fantasme complètement et profane l'intimité de ses proches.

Pourquoi avoir choisi la forme du roman et pas celle de l'enquête ?
C'était un pari. Pour moi, Yourcenar est un vrai personnage : c'est un corps et une élocution aussi despotique qu'irrésistible. Je l'ai énormément écoutée parler, on a des heures d'archives. Et puis beaucoup de faits ont été documentés par des témoins. On a sa correspondance, toutes les photos de la maison. Il m'a fallu tout de même reconstituer la chronologie de l'époque, notamment les nombreux voyages avec Jerry, et déceler ce qui pouvait « faire scène ». J'étais dans un tel état d'innutrition que je la voyais, je l'entendais, je me baladais partout dans sa maison – où je ne suis jamais allé !

N'avez-vous pas cherché à rencontrer quelqu'un qui ait connu Yourcenar et Wilson ?
Si, mais une fois le livre terminé. J'ai rendu visite à l'éditeur Yannick Guillou. Yourcenar est morte dans ses bras en 1987. C'était extrêmement émouvant de l'écouter me parler d'elle. Il m'a confirmé des intuitions que j'avais eues, notamment que les admirateurs et les proches de Yourcenar ne veulent plus entendre parler de cette histoire. C'est pour ça qu'elle est si méconnue. Jerry a fait l'unanimité contre lui. Il répondait au téléphone, parlait en son nom, il était capable de colères terribles, il a inspiré quelques sueurs froides chez Gallimard ! Il y a eu une forme de soulagement général dans le fait qu'il ne lui ait pas survécu. C'était l'autre pari du livre : rendre une humanité et une complexité à cet homme dont on dit qu'il a mené Yourcenar à l'abîme. J'aimais l'idée de mettre le projecteur là où personne ne souhaitait qu'il soit mis. ■



UN AUTRE M'ATTEND AILLEURS
Christophe Bigot, La Martinière, 320 pages, 20 euros.

Le crépuscule des patriarches

Emmanuelle Lambert détaille avec un grand sourire et beaucoup d'intelligence les vices et les vertus du milieu de la culture d'avant.

ALEXIS BROCAS

Comme la religion, la littérature a ses saints, ses temples et ses ordres plus ou moins monastiques. Vers la fin des années 1990, la narratrice, double transparent d'Emmanuelle Lambert, devient stagiaire à l'Institut – jamais nommé, mais que les initiés identifieront comme l'Imec, l'Institut mémoires de l'édition contemporaine, où l'on recueille les reliques des avant-gardes débandées. Là, elle rencontre un chef exemplaire de l'ancien monde (il s'amourache de subordonnées plus jeunes et en sort le cœur en charpie), son sympathique numéro deux en Téflon, et un pape : celui du nouveau roman, le célèbre quoique pas toujours lisible Alain Robbe-Grillet. Bientôt embauchée, la voilà chargée d'une exposition sur le maître – qui, malin, a conservé toute sa vie les documents qui pourraient servir à une telle célébration. La voilà aussi en contact avec son épouse, Catherine, elle aussi papesse, mais du sadomasochisme (qui lui révèle qu'elle n'a aucun potentiel en la matière).

Tout cela aurait pu donner lieu à un texte revanchard qui du passé pré-MeToo prétendrait faire table rase en le réduisant à ses abus et à ses ridicules. Or ce roman est tout le contraire d'un coup de poignard rétrospectif. C'est un regard à la fois empathique, lucide, amusé et très amusant jeté sur le monde d'hier depuis les rives d'aujourd'hui.

Virago à knouts

Ainsi de son portrait d'Alain Robbe-Grillet : certes, il lui prend (tardivement) de peloter la narratrice (« *Mais enfin pourquoi ne veux-tu pas que je te tripote ?* »), certes, malgré les avertissements de celle-ci, il finit par publier un consternant recueil de fantasmes pédophiles qui lui vaut – ô stupeur – des attaques. Pour autant, il n'est pas un prédateur : juste un scandaleux d'hier, dont la façon de prélever des mannequins sur catalogues d'agence pour ses films expérimentaux riches en nudités ne passerait plus aujourd'hui. Et par-dessus tout un grand écrivain qui, avec obstination, est parvenu à imposer sa conception malaimable de la littérature et à se fonder dessus pour écrire des textes qui resteront. Quant à son épouse, loin de la virago à knouts que laisse imaginer son CV, c'est une charmante femme-enfant très douée pour obtenir ce qu'elle veut. Enfin, si les supérieurs de la narratrice sont, quel hasard, tous des hommes (quand ses collègues sont toutes des femmes), elle n'en fait pas des caricatures patriarcales.

Car plutôt que d'accuser, Emmanuelle Lambert préfère comprendre. Pourquoi les œuvres finissent par valoir mieux que ceux qui les écrivent – tel Robbe-Grillet, dépassé, qui en vient à déplorer qu'on ne puisse « *plus rien dire* », à l'unisson des nostalgiques de comptoir. Et comprendre comment fonctionnait le monde d'avant, modelé par les désirs masculins, où les jeunes filles pouvaient jouer de leur potentiel érotique pour se faire embaucher, s'automutilaient pour atteindre la minceur et où les frasques parfois ignobles des artistes étaient vues comme de saines transgressions. Un jeu truqué à l'avantage des hommes, mais dont souvent personne ne sortait grandi... ■



AUCUN RESPECT
Emmanuelle Lambert, Stock, 226 pages, 20 euros.



DU ROMAN NOIR À LA MORT BLANCHE

L'auteur de polars Olivier Norek entre dans la littérature dite « blanche » avec un roman historique sur la guerre méconnue entre la Russie et la Finlande.

ANNE-LAURE WALTER

C'est l'invité surprise sur les listes des grands prix littéraires. Qualifié pour le Goncourt, le Renaudot et l'Interallié, ainsi que pour les prix Jean Giono et André Malraux, Olivier Norek, auteur de polars plus habitué aux listes de best-sellers qu'aux salons de Drouant, fait avec *Les Guerriers de l'hiver* une première incursion remarquée dans la littérature dite « blanche ». Réconcilier les tenants de la lecture plaisir et les lecteurs de littérature exigeante, voilà bien l'éternel fantasme. En 2013, Pierre Lemaitre opérait lui aussi un passage du noir à la blanche en publiant *Au revoir là-haut*, un roman, historique lui aussi, sur la Grande Guerre et les gueules cassées. Un coup de maître pour lequel il sera récompensé du Goncourt.

Ici, Olivier Norek choisit une page méconnue de l'Histoire, la guerre d'Hiver, cette tentative d'annexion de la Finlande par Staline en 1939. La Russie compte avaler son chétif voisin en une dizaine de jours. Mais cette guerre par -30 °C voire -50 °C s'enlisera avec une armée russe peu préparée, saignée par les purges staliniennes et dirigée par des gradés dont l'unique stratégie réside en ne pas déplaire au « petit père des peuples ». Olivier Norek – qui a beaucoup lu et enquêté sur place – réunit tous les ingrédients d'un grand roman historique : véracité des faits, documentation abondante en annexe et anecdotes qui seraient trop invraisemblables si elles n'étaient réelles. Ainsi met-il en scène les cours de ski en plein conflit des soldats russes qui, contrairement à leurs voisins finlandais, ne sont pas à l'aise pour la glisse, ou l'orchestre qui était censé suivre les troupes russes pour célébrer en direct les victoires. À défaut de vivres et de vêtements chauds, les soldats avaient donc reçu tambours et trompettes ! Pur roman de guerre, *Les Guerriers de l'hiver* ne manque pas de souffle épique, sur la stratégie militaire, l'art de la guerre et l'héroïsme de combattants mus par le *sisu*, l'« âme de feu et de glace » de la Finlande. « *Ils étaient hier simples fermiers, pères de famille, amis et maris. Aujourd'hui, ils devenaient tueurs de masse* », écrit Norek, dont le ton se marierait à merveille avec une BO de Vangelis ! Si l'auteur se refuse à toute invention jusque dans les dialogues inspirés d'archives, le romanesque l'emporte cependant, grâce au très beau personnage principal, le soldat finlandais Simo Häyhä, surnommé « la Mort blanche » par l'Armée rouge. Jeune chasseur, il se révélera un des meilleurs snipers de tous les temps. Avec le sens de la construction et le tempo sans faute qu'on lui connaît, l'auteur de la saga du capitaine Coste réussit de belles échappées littéraires dans la description de la guerre au royaume du froid avec des soldats statufiés, gelant instantanément en pleine enjambée. Glaçant. ■

Les Guerriers de l'hiver, d'Olivier Norek, Michel Lafon, 448 pages, 21,95 euros.

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Faire parler la boîte noire paternelle

Pour dialoguer avec son père, rendu muet par une enfance clôturée, Hélène Gaudy franchit la barrière et défriche le passé.

JULIETTE EINHORN

Tisser des souvenirs qui ne sont pas les nôtres, n'est-ce pas les inventer ? Arpentant dans *Archipels* la vie de son père, Hélène Gaudy explore sous la forme d'une question aux mille réponses – peut-on tricoter la mémoire d'un autre ? – cette inquiétante étrangeté : l'image que l'on se fait d'une vie, sa vérité, est-elle contenue à l'intérieur ou à l'extérieur d'elle ?

Dans *Une île, une forteresse*, l'écrivaine faisait parler des déportés et des habitants de Terezín, ville présentée faussement dans un film de propagande nazie comme un ghetto modèle, en réalité antichambre d'Auschwitz. Ici, parce que son père a perdu les clés de sa propre enfance, comme si les mots qui pourraient lui en fournir l'accès lui avaient été confisqués, elle part à la rencontre de ces images manquantes pour écrire la légende de photos disparues. *Archipels* est donc à la fois un livre et une performance, palimpseste patiemment cousu de matériaux mêlés.

Prêtant sa voix à son père, devenant le tendre réceptacle de ce corps énigme, dépositaire d'une histoire close, Hélène Gaudy sculpte un livre-cachette qui se lit avec la curiosité émue d'une enveloppe qu'on descelle. Se dessine sous nos yeux une « géographie de la fuite » à laquelle l'écriture contrevient pour reconstituer un passé dont la narratrice se sait le fruit mystérieux. À partir des bribes éparses glanées au fil d'une phrase ou d'une lettre, d'un objet ou d'une prémonition, elle pose des questions à son père, à des amis de son père, pour interroger ce que les lieux et les événements, les psychés et les songes peuvent laisser échapper après coup.

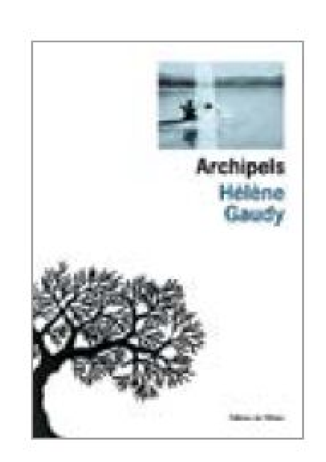
Dialogue de poèmes et de tableaux, collection intime, *Archipels* fait émerger le continent englouti d'une généalogie accidentée. Cette collecte d'une réalité fugueuse, en partage, est d'autant plus vaporeuse qu'elle est, dans sa texture même, une sédimentation de traces. Comment faire parler les falaises d'objets et de papiers qui hantent l'atelier du père, véritable « *capsule temporelle* » ? Ces masques, livres, dessins, sculptures forment une communauté vivante, petite société de fétiches traités avec un « *mélange contre nature de respect et d'excès* », véritables membres de la famille.


PATRICE NORMAND/OPALE.PHOTO

Petits bouts d'âme en vrac

Le livre, vrai et faux, se fait ventriloque, terre d'accueil et porte-voix où se tissent non seulement la voix du père mais aussi celles du grand-père, de la grand-mère, et bien d'autres : les graffitis de bidasses qui se répondent à des années d'intervalle quand le père était soldat, en Algérie ; les rêves prémonitoires faits par la grand-mère, résistante, avant d'être arrêtée, refondus en une petite chimie de paroles quand elle les raconte au père, puis notés par le père et saupoudrés dans le laboratoire de l'écriture comme dans un plan de coupe ; les carnets d'acrimonie du grand-père, communiste qui s'est battu pendant la guerre pour faire advenir un autre monde resté lettre morte ; les litanies du même grand-père au téléphone transcrites par le père, etc. Un rouleau d'éructations et de confidences, nappes d'écriture empilées, bric-à-brac de papier et d'encre, petits bouts d'âme en vrac qui traversent la mémoire et l'oubli d'un être à l'autre pour tracer un chemin de signes, de stigmates et d'échos.

À l'injonction de ne pas se souvenir qui fut celle dans laquelle le père grandit, Hélène Gaudy répond en brisant le tabou, ouvrant la boîte noire où gisaient ses origines obscurcies. Au lieu d'édifier un lieu et des personnages imaginaires, comme on le fait dans la fiction, il lui a fallu libérer son père – l'aider à s'évader du lieu imaginaire où il était coincé : enfant, il habitait Muzainville, un village qui n'existe pas, où il devait dire qu'il habitait pendant que son père était au maquis. Telle la photo d'identité collée à l'envers dans le cahier rouge du père, *Archipels* est le livre des souvenirs inversés : non pas une histoire oubliée puis exhumée, mais une petite boule de mémoire interdite. Une archive de présent, vibrante et hybride, celée puis débusquée. Un système de vases communicants qui saute au visage. ■



ARCHIPELS
Hélène Gaudy,
L'Olivier,
288 pages, 21 euros.

Le diable et la longue cuillère d'Albert Speer

La « reconnaissance préalable de culpabilité » de l'architecte chéri du IIIe Reich mérite-t-elle la rédemption ?

OLIVIER MONY

Les enfants jouent aux soldats [...], les enfants écrasent les fourmis et torturent les mouches [...], les adultes descendent à la cave ou montent au grenier pour reproduire des batailles, des trains électriques et leur réseau ferroviaire, des avions de combat et des navires de guerre, et le guide a des yeux arrondis de gosse enragé quand il parle des Juifs et des yeux arrondis de gosse ébloui lorsqu'il observe et fait visiter chaque recoin de son avenue des merveilles brillamment éclairée par un projecteur simulant la course du soleil. »

Le soleil même la nuit, même dans l'atroce nuit noire du nazisme. Qui brûle les yeux de ceux qui ne savent plus regarder que leur cauchemar, devenu celui de l'humanité entière. Depuis qu'un jour (quand était-ce ? Avant ou après le déclenchement de la guerre, du massacre ? Peu importe) un officier SS dit à Albert Speer, le maître des élégances architecturales du Reich, « *vous êtes l'amour malheureux du Führer* », celui-ci sait qu'il dansera à jamais par le fait du « guide » sur une corde tendue au-dessus de l'abîme de ses ambitions, d'une folie partagée. « *C'est une remarque géniale, vulgaire, fardée, digne d'un spectacle de cabaret berlinois, ou d'une œuvre tardive de Luchino Visconti* », écrit Jean-Noël Orengo qui, avec *Vous êtes l'amour malheureux du Führer*, offre l'un des livres les plus ambitieux, les plus graves et les plus troublants de cette rentrée littéraire (justement remarqué par les jurés Goncourt qui l'ont intégré à leur première sélection).


JEAN-FRANÇOIS PAGA/OPALE.PHOTO

Romancier surdoué

Albert Speer (1905-1981), donc. La figure même de l'homme sans qualités, peut-être aussi de la banalité du mal. Ce grand bourgeois, au fond, se moquait tout autant des Juifs que du reste de l'ordinaire crasseux et infantile du nazisme. Non, lui s'intéressait surtout à lui, à sa carrière, à sa vision très vite dévoyée de l'architecture. Et comme Hitler qui, comme chacun sait, entre deux musées des horreurs se piquait d'art, alors va pour Nuremberg, pour une nouvelle chancellerie, pour le projet de « super-Champs-Élysées » au cœur éventré de Berlin, va pour les mises en scène atrocement grandioses, va pour le songe millénariste qui durera dix ans… Il y aura un après, la reconnaissance infiniment ambiguë de la culpabilité, la prison, la libération, l'écriture de best-sellers autobiographiques, surtout la réinvention de soi en damné fréquentable et possiblement pénitent. Seule l'historienne Gitta Sereny voudra essayer de voir plus loin, moins flou, que ce nouveau « chromo » somme toute rassurant.

Jean-Noël Orengo aussi s'y efforce. Et ce romancier surdoué qui n'aime rien tant que de bousculer les certitudes trop établies – politiques, artistiques ou sexuelles – le fait avec la seule arme vraiment efficace qui vaille : la littérature. Ici son écriture, qui ne s'interdit pas les armes de l'ironie, est comme chargée d'une colère blanche, silencieuse. ■



« VOUS ÊTES L'AMOUR MALHEUREUX DU FÜHRER »
Jean-Noël Orengo,
Grasset, 272 pages,
20,90 euros.



UN CRATÈRE DANS NOS CŒURS

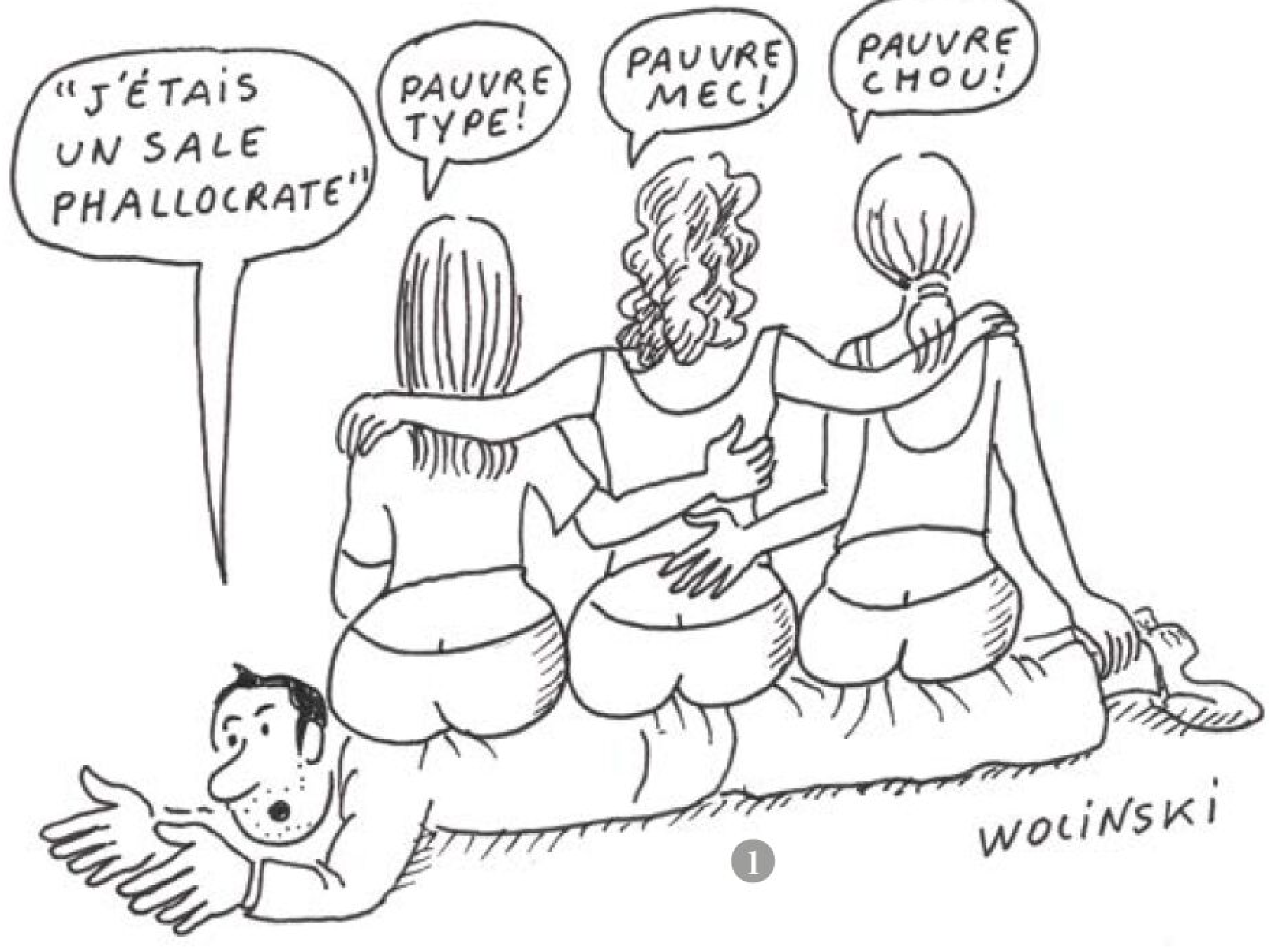
Dans cet inédit, Simone Veil livre aux générations futures son testament de survivante.

AURÉLIE MARCIREAU

« On pourrait croire que, le temps passant, nous y pensons moins [à la Shoah]. Que, parce que nous avons trouvé des intérêts dans nos vies, vu naître nos enfants, nos petits-enfants, voire nos arrière-petits-enfants, le passé est définitivement du passé. En réalité, nous prenons conscience que, d'une façon générale, les choses deviennent de plus en plus difficiles. » Ces confidences de Simone Veil ouvrent *Pour les générations futures*, ce court livre où se trouve retranscrite une intervention suivie d'un échange devant des étudiants de l'ENS en avril 2005. Simone Veil ne s'appesantit pas, elle ne le fait jamais. Ce qui l'anime et guide cette discussion est l'espoir. *« Je suis […] très frappée de l'intérêt des troisième et quatrième générations, puisque nous en sommes maintenant à la quatrième »*, relève-t-elle. Face à elle, ce jour-là, des représentants d'une génération qui s'inquiète : *« Quel rôle pouvons-nous jouer en tant que futurs professeurs peut-être, futurs parents en tout cas, dans cette continuation du devoir de mémoire ? »* demandent-ils à la survivante. Laquelle souligne l'importance de transmission par la littérature : *« Je suis frappée quand j'entends Claude Lanzmann expliquer qu'aucun souvenir ne compte en dehors de son film* Shoah, *qui dit tout. Et pour lui, surtout pas de fiction. Je pense le contraire. Par "fiction", j'entends d'abord la littérature. »* Les futurs professeurs ont droit à un ordre de mission chargé de gravité : *« Vous le savez, les faits sont aujourd'hui éloignés de nous et la légèreté et l'oubli nous menacent. Nos récits eux-mêmes peuvent contenir des erreurs. De telles erreurs, lorsqu'elles font apparaître des contradictions, risquent d'entretenir les doutes. Et c'est sur vous, sur vous particulièrement, quand vous serez d'anciens normaliens devenus enseignants, que reposera ce devoir de vigilance tout à fait essentiel sur la Shoah. »* Pareille responsabilisation ne saurait laisser indemne. *« Plus de quinze ans plus tard, votre parole a creusé dans nos cœurs un cratère qui ne se refermera pas »*, l'apostrophe depuis la postface Dan Arbib, aujourd'hui maître de conférences en philosophie à la Sorbonne. ■

Pour les générations futures, de Simone Veil, Albin Michel, 17,90 euros, 160 pages.

HISTOIRES D'ART





Wolinski, même pas mort

Assassiné lors de l'attentat contre « Charlie Hebdo », le dessinateur laisse des milliers de productions. Certaines sont accrochées à la galerie Huberty & Breyne. Ses filles racontent leur père à travers trois d'entre elles.

PAR DANIEL SCHICK



SUCCESSION WOLINSKI

7 janvier 2015, 11 h 30, rue Nicolas-Appert, 11e arrondissement de Paris : le calme. Au numéro 6, une joyeuse équipe de dessinateurs « insolents » est en réunion. Soudain, l'impensable, l'inconcevable. Des coups de feu à l'arme automatique. La mort. Parmi les douze personnes assassinées, le dessinateur Georges Wolinski. La bande de dessinateurs préparait le prochain numéro de *Charlie Hebdo*.

Mort, Wolinski ? Pas complètement. Ses dessins, émanations intrinsèques de son être révolté et indigné, vivent encore. Les sujets croqués par Wolinski n'ont pas disparu. Injustices en tous genres, indécences d'un monde fou, rapports hommes-femmes, racismes (anti-Juifs, anti-Arabes, anti-chiens, anti-enfants, anti-journalistes, anti-Noirs, anti-fourmis), l'Europe, le cannabis, les choses de l'amour, ce que Wolinski a dessiné avec gourmandise, lucidité et pas mal de pessimisme est toujours d'actualité, toujours en flammes. Wolinski se racontait ainsi : « *L'humoriste est rarement un salaud. C'est un homme sans illusions... Je suis un dessinateur de presse avant tout, un chroniqueur de l'actualité, de la politique, du temps qui passe... Heureusement que le monde va mal, je n'aurais pas supporté d'aller mal dans un monde qui va bien !* » En 1968, Wolinski est au bon moment, au bon endroit, en adéquation avec le cours de l'Histoire, il explose. Quelques décennies plus tard, bien lové dans un appartement de Saint-Germain-des-Prés, fou de Jaguar, il se résume avec autodérision : « *J'ai fait Mai 68 pour ne pas devenir ce que je suis devenu !* »

Mort, Wolinski ? Même ses trois filles, ses trois statues de la liberté, n'en sont pas complètement certaines. Frédérica et Natacha, filles de sa première épouse, Elsa, fille de la deuxième, reconnaissent être entrées dans une forme de déni, dans un deuil flou, un deuil mou. Jusqu'à l'exposition actuelle où chacune s'est investie, elles s'étaient rarement raconté le jour fatal, tout aussi peu leurs vies sans lui.

Frédérica : « *Le 7 au matin, je travaillais dans un cabinet d'avocats. Quelqu'un est venu me dire que quelque chose de grave se passait à* Charlie Hebdo. *J'ai allumé la télé... J'ai immédiatement pensé que mon père était mort. Pour me rassurer, il aurait appelé. Ensuite, chaque sœur est repartie dans sa vie sans lui, sans partager ses peines... C'est incroyable, mais l'exposition actuelle nous a rapprochées, nous a conduites à une psychologie de groupe inattendue... [Rires.] Notre père serait heureux de l'expo car il voulait passer à la postérité. Une expo est un bon moyen d'y parvenir, non ?* »

Elsa : « *Je travaillais dans un journal et je n'arrivais pas à écrire. Jamais je ne mets les infos, et là, je le fais et je vois les images. J'appelle le père de mes enfants et lui dis : "J'y vais." Il refuse catégoriquement mais lui y va. Il m'appelle et me dit : "Cabu, Charb, Tignous sont morts" et il ajoute "c'est fini". Au début, je n'ai pas compris qu'il s'agissait de mon père. Depuis, je ne peux pas dire "papa". Le deuil n'est pas encore fait.* » Vendre des œuvres de votre père, ce n'est pas vendre des lambeaux de vous ? « *C'est d'abord un partage de son travail. Il vaut mieux que des amoureux de Wolinski aient des dessins chez eux plutôt que ces derniers soient coincés dans des cartons... L'expo redonne un élan à l'œuvre de Georges et bouscule. C'est formidable que ces dessins perturbent encore, ça prouve leur modernité. Certains sur les femmes me dérangent, mais pas question de les censurer. Impensable, on l'a censuré en le tuant, et être dérangée ne me dérange pas.* » Elsa est bien une Wolinski.

> **C'est formidable que ces dessins perturbent encore, ça prouve leur modernité**
> *Elsa, sa fille*

Natacha : « *J'étais à Singapour dans ma chambre d'hôtel. Ma sœur Frédérica m'appelle pour me dire : "Il y a un attentat à Charlie, pas de nouvelles de notre père." J'erre dans la chambre mais je crains le pire. Il appelait ma belle-mère, Maryse, quinze fois par jour, et là rien. Une heure plus tard, Frédérica m'appelle pour m'annoncer la mort de notre père. Depuis, comme pour mes sœurs, j'ai déposé un voile sur sa mort... Travailler sur l'expo conduit à une sorte de deuil partagé et à un rassemblement de nous trois autour des valeurs de notre père. Il était d'abord bienveillant tout en étant lucide.* » Qu'avez-vous en commun avec votre père ? « *Une grande capacité de résilience. Le père de mon père a été assassiné. Il a perdu sa femme, ma mère, tragiquement. Résilience de survie.* » Comment résumer le style Wolinski ? « *Le philosophe Pacôme Thiellement a écrit pour l'anthologie des cahiers dessinés de Wolinski : C'est des traits ronds avec des idées pointues... Mon père était l'auteur d'aphorismes insensés. Il était féroce, le descendant des Daumier [1808-1879] et Philipon [1800-1862].* »

Wolinski a travaillé pour *Charlie Hebdo*, bien entendu. Il a commencé sa carrière d'indigné, d'alerteur d'utilité publique, d'éviteur de tourner en rond en 1960 à *Hara-Kiri*. Ensuite, il n'a jamais posé son crayon, travaillant pour *France-Soir*, *L'Humanité*, *Télérama*, *Le Nouvel Observateur* ou *Paris Match*. Il a fait des pubs. On lui a reproché tant d'activités, mais nul ne peut mettre sur pause une cocotte-minute.

Chacune des filles Wolinski a choisi un dessin de leur père.

Natacha : « *J'ai choisi un autoportrait plein de dérision, celui d'un créateur en recherche quotidienne de sujets. Son engrais afin que les idées poussent était la presse. Il a fait des unes de journaux pendant des années, vous imaginez le travail.* »

Elsa : « *J'ai choisi ce dessin d'un homme allongé sous trois femmes car on imagine Wolinski macho, mais il adorait les femmes. Elles l'intimidaient. Dans ce dessin, et quand on en regarde bien d'autres, c'est la femme qui porte la culotte.* »

Frédérica : « *J'ai choisi ce diable. J'imagine que c'est mon père. Je le vois en enfer parce qu'il ne croyait pas en Dieu et s'amusait des religions. De l'enfer, je l'entends nous dire que nous sommes des dégonflés, des lâches, que nous baissons facilement les bras face à tous les vrais enjeux, face aux libertés de plus en plus écornées, formatées. La liberté ne peut pas être formatée.* »

Pour Wolinski, l'humour était le plus court chemin d'un homme à un autre. Ce parfum, cette épice, ce venin redoutable, indissociable des esprits libres, fut le plus court chemin vers la mort. Wolinski fut abattu parce que libre. C'était en 2015. La liberté de s'exprimer, menacée encore aujourd'hui ? Il suffit de voir la protection autour du vernissage de l'exposition pour comprendre que oui. Vigilance-méfiance, vigilance-résistance, vigilance encore et encore, il y a toujours quelqu'un pour mordre la liberté de l'autre. Wolinski, le dernier des insolents ? Pas du tout. Coco ou Riss, rescapés de l'attentat, poursuivent leur art et repèrent de jeunes talents qui se réfèrent à Georges. Wolinski, même pas mort. ■



COURTESY HUBERTY & BREYNE 2024

De gauche à droite, les trois filles du dessinateur, Natacha, Frédérica et Elsa Wolinski.
1. Le choix d'Elsa.
2. Le choix de Natacha.
3. Le choix de Frédérica.

Exposition
« Wolinski et les amis de Wolinski », jusqu'au 26 octobre à la galerie Huberty & Breyne, 36, avenue Matignon (Paris 8e).

Anthologie des dessins de Wolinski aux éditions Les Cahiers dessinés (parution le 17 octobre).

À TABLE



Arnaud Faye dans les cuisines du Bristol.







FRANCK JUERY ; THOMAS DHELLEMMES

ET TOQUE !

L'athlète de la haute gastronomie

Cette semaine, Arnaud Faye, le nouveau chef du palace parisien Le Bristol, a pris en main le restaurant gastronomique Épicure.

CHARLOTTE LANGRAND

Mercredi dernier au déjeuner, la première assiette sortie de la cuisine avait sans doute une saveur particulière : elle lançait le tout premier service officiel d'Arnaud Faye en tant que chef cuisinier de l'un des plus prestigieux palaces du monde. À 45 ans, il est désormais le maître des cuisines du Bristol, hôtel de luxe où se niche Épicure, table gastronomique que le chef Éric Frechon a quittée en mars après vingt-cinq ans de maison et trois étoiles. Cette annonce surprise avait lancé un « mercato culinaire » précoce dans les cuisines des grands palaces français. Qui allait lui succéder ? En mai, l'heureux élu a donc quitté La Chèvre d'Or, à Èze (Alpes-Maritimes) près de Nice, après huit ans de service auréolés de deux macarons Michelin, pour poser ses couteaux à quelques mètres de l'Élysée.

« Il n'y avait que deux maisons qui pouvaient me convaincre de quitter le Sud et de revenir à Paris et le Bristol était l'une d'elles, avoue Arnaud Faye. *Moi qui aime le mouvement et les défis, je suis ravi, car je commençais à m'installer dans le confort… »* Le natif de Clermont-Ferrand va être servi : en plus du « gastro », il dirigera toute l'offre de restauration, du room service à la brasserie 114 Faubourg en passant par le Café Antonia et les ateliers de fabrication des pains, pâtes et chocolats. Le chef devra surtout user de doigté et de caractère pour faire entrer Épicure dans l'ère du renouveau et succéder à son illustre prédécesseur, qui a coulé ses plats et ses habitudes dans le marbre du Bristol pendant un quart de siècle. Le tout avec l'espoir de maintenir les trois étoiles – ce qui reviendrait pour lui à décrocher le Graal pour la première fois.

Aussi démesuré soit-il, ce costume semble taillé pour Arnaud Faye. Cette toque discrète et tirée à quatre épingles cache en réalité un cuisinier heureux, travailleur et sûr de sa cuisine mais d'une modestie qui détonne dans un métier dévoré par le tout-à-l'ego. À une époque où d'autres jouent le spectaculaire avec des plats « revisités » pour Instagram, il revendique un certain classicisme : *« Moi, je m'occupe du produit qui est dans l'assiette, je suis un cuisinier classique,* estime-t-il. *Je revendique ma cuisine mais je ne veux pas perdre les gens dedans, je veux qu'ils la comprennent. Je n'aime pas trop non plus le terme de "plat signature" car cela aboutit à des recettes figées. J'aime travailler le végétal, donc je suis les saisons, et c'est primordial pour moi de travailler avec les petits artisans. »*

Obsessionnel de la gastronomie

Dans l'assiette, on découvre un savoir-faire maîtrisé mais loin d'être lisse : un homard cuit au court-bouillon et poché dans un beurre de homard à l'hysope, servi avec un melon rôti et une vraie bisque ; des filets de sole farcis aux girolles, avec des coquillages et une sauce crème réveillée à la livèche ; et pour cet hiver, un risotto de céleri et truffes…

À une époque où les « caves à manger » cartonnent et où de nombreux palaces ferment leurs tables gastronomiques, Arnaud Faye assume aussi un amour total pour la haute cuisine à la française. Derrière ses sages lunettes rondes bouillonne un passionné obsessionnel : *« Mes parents n'étaient pas restaurateurs, mais je passais mes vacances à la ferme chez mes grands-parents. À 12 ou 13 ans, mon oncle, comptable, m'a fait découvrir des tables gastronomiques ; je me souviens encore d'une caille aux pruneaux… J'ai eu le déclic en lisant* Bernard Loiseau – La Quête des étoiles, *il parlait du métier avec une telle intensité. Je "vivais cuisine" : dès que j'avais un peu d'argent, je testais un "gastro", je dévorais tous les livres et émissions de chefs, j'ai dû voir cinquante fois celle de Bernard Pacaud. »* Il fait ses classes chez les étoilés Pierre Bertranet au Moulin de la Gorce dans la Vienne, Antoine Westermann au Buerehiesel à Strasbourg ou Michel Roth au Ritz à Paris, où il nourrit déjà une clientèle de stars, d'hommes politiques et de chefs d'entreprise. *« Je n'ai jamais rêvé d'ouvrir un bistrot : je suis un obsessionnel de la gastronomie ! »*

Quand d'autres font cavalier seul et se poussent du col pour passer à la télévision, Arnaud Faye pense « collectif ». La faute à un amour inconditionnel pour le sport de haut niveau, dont il applique les valeurs aux fourneaux : *« Je ne suis pas là pour faire la cuisine, je suis plutôt le sélectionneur ou l'entraîneur d'une équipe,* ose-t-il. *Dans la vie, on réussit si l'on est bien dans sa tête et ses baskets, donc les gens doivent se sentir bien au travail. »* Adepte du triathlon, il travaille la technique et le mental de ses cuisiniers : *« Le management humain me tient énormément à cœur. Pendant le Covid, j'ai suivi une formation de préparateur mental pour sportifs et d'autohypnose. Pour moi, la haute cuisine et le sport de haut niveau, c'est pareil : à Épicure, les cuisiniers sont des athlètes et doivent avoir la même hygiène de vie et la même façon de fixer leurs objectifs. Un service, c'est un marathon : pendant les coups de chaud, il faut savoir garder la tête froide. »* Au Bristol, un chef de haut vol semble avoir trouvé une écurie à son niveau. ■



Chaud devant

PAR FRANÇOIS SIMON
@francoissimon

UNE APPARITION DANS LA NUIT

Lorsque l'on marche la nuit dans le village d'Essoyes (Aube), nul besoin de rameuter des fantômes. Il est là sur une immense fresque murale : Pierre-Auguste Renoir. Il y passa ses derniers jours mais surtout trente étés en famille. *« Je m'en vais paysanner en Champagne »,* aimait-il à dire. Ce à quoi son fils le cinéaste Jean Renoir répondait en écho : *« Pour moi, il n'existe pas de village comparable dans le monde entier. »* Depuis lors, Essoyes se retourne sous ses couvertures d'un si délicieux sommeil. Sur la place principale, sur la place de l'église, graphique et inespéré, se dresse un bistrot. Un restaurant, même, mais avec la souplesse de ces adresses où l'on prend l'apéritif et prolonge la soirée, car ici les nuits ont de la profondeur, celle d'un calme majestueux, d'une respiration douce. Pour les vendanges, L'Union, comme les hôtels du village, sera réquisitionné une dizaine de jours pour accueillir les vendangeurs ; ensuite, il reprendra son rythme. Antoine Houdré, que l'on a connu ici et là (Le Jourdain et L'Esquisse à Paris ; Aux Crieurs de Vin à Troyes) a entraîné le chef Théophile Duc pour une cuisine vive, alerte, décidée, double-crochant ici et là : échine de cochon confite et aubergine sautée au miso, bavette grillée, courgettes et cremolata ; tartare de bœuf, lentilles et crème de sardines, pour terminer sur une ganache au chocolat noir, quetsches flambées au vermouth… Clientèle délurée, vivante où l'on croise aussi bien les gens du coin que les voyageurs œnophiles s'exaltant au-dessus de la carte des vins et des champagnes, ou les artistes en résidence au château Hériot (actuellement Gaëlle Segard vernissant le 3 octobre au manoir Devaux, à Bar-sur-Seine). Lorsqu'on ressort de L'Union, on reste presque subjugué par ce genre d'adresse miraculeuse, soyeuse, loin de tout, si proche de nous, poursuivant ce que ce local fut naguère : une ancienne boutique, coopérative, bonneterie, chapellerie…

L'Union, 1, place du Général-de-Gaulle. Essoyes (Aube). Comptez 45 euros. Tél. : 03 25 29 91 41. *instagram.com/lunionessoyes*



on aime

Produit de saison

CORINNE MARCHEIX-PICARD
@corinnemlacuisine

LA SOLE MEUNIÈRE

DE FABIEN PIRIOU

Direction Douarnenez (Finistère) où Fabien Piriou, après de nombreuses années à la tête de sa poissonnerie, a décidé de retourner aux sources de son métier. À bord de son bateau, le *Kraken*, il s'adonne depuis cinq ans à l'art de la pêche au filet, dans le respect des traditions, capturant des poissons nobles comme la sole, et pratiquant la pêche au casier pour les fameux homards bretons. *« Du lundi au vendredi, nous embarquons dès 2 heures du matin, lorsque la météo est clémente, pour partir pêcher dans la baie de Douarnenez,* raconte-t-il. *Nous relevons les filets posés la veille sur les bancs de sable et de gravier, des endroits prisés par les soles. »* Le pêcheur vend presque la totalité de sa pêche à la criée d'Audierne. Presque, car il confie *« réserver certains spécimens de plus de 1,5 kilo »* à son ami de longue date le chef Yoann Noël de l'Hôtel de la Plage (à Plonévez-Porzay, à une dizaine de kilomètres de Douarnenez), qui ne manque pas de sublimer la sole en version meunière servie au guéridon ou en filets farcis. *« Ce poisson à chair fine et ferme est très peu calorique, autant ne pas s'en priver ! »* commente Fabien Piriou avant de livrer une astuce de préparation : *« Cuisinez-le le jour même sans le rincer. »*

Pour 4 personnes

- **2 belles soles de 800 g pièce**
- **Fariner la sole, saler et poivrer des deux côtés**
- **Chauffer une grande poêle avec un filet d'huile d'olive**
- **Colorer la sole sur une face pendant 3 minutes, puis la retourner et ajouter une belle noix de beurre**
- **Arroser le poisson avec le beurre pendant toute la cuisson à feu doux pendant 5 minutes**
- **En fin de cuisson, sortir le poisson de la poêle, puis presser un citron dans le beurre chaud**
- **Napper la sole du beurre fondu citronné et décorer avec des rondelles de citron frais**



FRANCE C'EST LA ÇA

PATRIMOINE

Les aventuriers de l'archéologie perdue

Au large des îles de Lérins, près de Cannes, une équipe d'archéologues plonge pour préserver les épaves. Embarquement immédiat à bord de l'« Alfred-Merlin ».



Près des côtes de l'île Sainte-Marguerite, l'équipe de Franca Cibecchini et Pierre Poveda mène les fouilles du « Fort-Royal 1 », un navire de commerce daté du IIe siècle avant JC.

P. SOUBIAS, CCJ-CNRS, AMU

FANNY ARLANDIS

Quand les archéologues Franca Cibecchini et Pierre Poveda ont regagné la surface, il leur a fallu plus de temps qu'à l'accoutumée pour reprendre leur souffle. *« Au fond de l'eau, c'était un véritable champ de bataille. »* Nous sommes en avril 2022. Une centaine d'amphores viennent d'être volées, le site, brisé. *« C'était un lundi*, se souvient la chercheuse. *On s'est dit que les pilleurs avaient dû faire une pause pour le week-end car leurs outils se trouvaient toujours au fond. »* Mus par l'appât rapide du gain, les pilleurs ratent l'essentiel. Sous les amphores, sous une épaisse couche de sédiments, se trouvent des objets d'une valeur patrimoniale exceptionnelle, le tout dans l'un des bateaux les mieux conservés de l'Antiquité.

Deux ans plus tard, l'équipe fouille à nouveau le site de cette épave du IIe siècle avant notre ère baptisée « Fort-Royal 1 » – du nom du monument qui la surplombe, sur les îles de Lérins, dans la baie de Cannes. C'est bientôt la fin de la mission et l'équipe d'archéologues-plongeurs travaille sans relâche à bord de l'*Alfred-Merlin*. Ce bijou de technologie, long de 46 mètres, est l'un des deux navires conçus spécialement pour le Drassm, le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines du ministère de la Culture, leader international des fouilles subaquatiques. Il a la lourde tâche d'inventorier, de valoriser et de protéger le patrimoine archéologique immergé dans les 11 millions de kilomètres carrés d'espaces maritimes sous juridiction française.

Toutes les cinquante minutes, un groupe de plongeurs remonte des pièces à bord pour les photographier, avant de repositionner les moins importantes au fond de l'eau. Le site est ensuite refermé et recouvert de 30 tonnes de sable et de gravier. *« Ça, c'est le dernier cadeau de la campagne »*, lance Franca Cibecchini en dévoilant dans le creux de sa main un magnifique stylet de plus de 2 000 ans, parfaitement conservé, retrouvé près d'une demi-tablette d'écriture. Cette année, l'équipe a découvert de la vaisselle entière, une lampe à huile et, plus étonnant encore, des morceaux de cuir, des bouchons en liège pour fermer les amphores de vin, des noyaux d'olives ou des coques de noisettes, restes des repas des marins à bord.

Une découverte inattendue

Les sédiments dans lesquels le bateau était enfoui ont conservé l'ensemble dans un état remarquable. *« Les épaves sont des capsules temporelles*, explique Franca Cibecchini. *le temps s'arrête car l'absence d'oxygène et l'humidité les protègent de la dégradation. »* C'est d'ailleurs pour cette raison que les archéologues trempent les artefacts dans des bacs d'eau salée empilés sur le pont de l'*Alfred-Merlin*. Les amphores, elles, sont emballées avec des serpillières régulièrement humidifiées. *« Cette épave est la première connue de l'époque hellénistique qui permet d'étudier le bateau avec sa cargaison encore en place*, s'exclame Pierre Poveda, codirecteur de la mission. *Il a coulé sur son flanc et sa moitié bâbord a été conservée telle quelle. Par symétrie, on peut restituer un bateau complet, et ça, ça n'arrive presque jamais. »* Le plus inattendu a été la découverte du gouvernail, il y a quelques jours seulement. *« Il n'en existe pas deux de cette époque dans cet état de conservation, et sur toute l'Antiquité seuls deux ou trois ont été retrouvés. »* Franca Cibecchini renchérit : *« Dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé pouvoir fouiller de mes mains un site comme celui-ci, si peu profond et si bien conservé. »* L'épave de Fort-Royal se situe à seulement 21 mètres de profondeur. Plus bas, au-delà de 60 mètres – et jusqu'à 2 500 mètres –, c'est l'un des trois robots sous-marins téléopérés (de type ROV, pour *remotely operated vehicle*) du Drassm qui prend le relais. *« Ce sont des couteaux suisses. Ils peuvent souffler, aspirer, récupérer de petits objets ou faire des prises de vues, mais ils n'ouvrent pas un site*, précise la chercheuse. *Si le navire était tombé plus profond, nous n'aurions jamais pu découvrir ce qui se trouve à l'intérieur. »*



> **Les épaves sont des capsules temporelles**
> *Franca Cibecchini, archéologue*

Au fil de ses missions, le Drassm a mis au jour 7 500 entités archéologiques, de la simple jarre au port antique immergé. Autant d'éclairages sur l'histoire de la navigation et de la vie à bord au fil des siècles. *« On pense que les eaux françaises renferment encore 300 000 épaves, dont une partie a disparu ou demeurera inaccessible »*, détaille Arnaud Schaumasse, le directeur du Drassm. *« Et le compte à rebours est lancé »*, ajoute Édouard Planche, chef de l'unité chargée de la convention de 2001 pour la protection du patrimoine culturel subaquatique à l'Unesco. Entre les pilleurs dotés de nouveaux outils technologiques pour plonger plus longtemps et plus profond, les dégradations liées aux activités humaines, comme la pêche au chalut, et les dérèglements climatiques qui réchauffent l'eau et augmentent sa salinité et son acidité, la protection de ces vestiges n'a jamais été aussi urgente. *« Même s'il est méconnu, souvent invisible, son importance pour l'humanité est considérable*, insiste Édouard Planche. *Le patrimoine subaquatique n'est pas une sous-catégorie du patrimoine. »* ■

CAP SUR LE PORT DE TOULON

L'*Alfred-Merlin* se visite de 10 heures à 17 heures ce dimanche à l'occasion des Journées du patrimoine, qui, pour leur 41e édition, mettent à l'honneur l'héritage maritime français. Et dans un salon de la mairie, une exposition photo et des casques de réalité virtuelle vous plongent dans les profondeurs, au plus près des sites archéologiques, comme si vous y étiez.



SCANNEZ CE QR CODE POUR RETROUVER LE PROGRAMME COMPLET DES 41e JOURNÉES DU PATRIMOINE

Une oasis pour le renouvellement de la biodiversité

OUBLIEZ LES PIÈCES D'OR, les épaves renferment un trésor plus somptueux encore : leur biodiversité. Conscient de cette richesse, le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines convie régulièrement écologues et biologistes à ses fouilles. C'est ainsi que Nadine Le Bris, écologue marine à la Sorbonne, s'est retrouvée cet été à bord de l'*Alfred-Merlin* au large de la Corse. Sa mission : étudier les espèces peu connues, comme certains coraux, qui colonisent les épaves des très grandes profondeurs (au-delà de 200 mètres). *« Le partage de ces outils est une occasion unique de mutualisation des connaissances pour comprendre comment certaines espèces s'y installent, grandissent, créent des habitats pour d'autres alors même que la profondeur les prive de lumière ou de nourriture »*, explique-t-elle.

« Un effet d'aubaine »

Ces épaves *« ont un effet d'oasis »*, explique Pierre Chevaldonné, directeur de recherche au CNRS rattaché à l'Institut méditerranéen de biodiversité et d'écologie marine et continentale. Elles offrent une surface dure dans des fonds majoritairement constitués de substrats meubles et vaseux et deviennent des îlots de ressources pour la biodiversité environnante. *« Il s'agit soit d'organismes qui se déplacent activement vers ces nouveaux substrats, soit d'œufs ou de larves – comme les éponges, par exemple – qui suivent les courants et attendent une surface dure pour se fixer. »* Bactéries, congres, moules, coraux et gorgones s'y installent, attirés par ce nouvel habitat qui offre un abri aux juvéniles, une zone de reproduction et un garde-manger. *« Mais ne nous y trompons pas*, insiste l'écologue. *Sur le plan écologique, ces structures n'ont pas les mêmes effets qu'une roche et les espèces peuvent très bien se débrouiller sans ces épaves, il ne s'agit que d'un effet d'aubaine. »* Car un naufrage demeure avant tout une catastrophe. Au-delà de la tragédie humaine, le choc au fond de l'eau peut écraser des organismes, entraîner des pollutions, modifier des courants... Mais comme on connaît souvent la date des naufrages, *« les épaves offrent une occasion unique d'expérimentation car il est possible d'en déduire l'âge des écosystèmes et d'analyser le processus écologique de colonisation »*, ajoute Nadine Le Bris. Ces épaves n'ont donc pas fini de livrer leurs secrets. **F.A.**

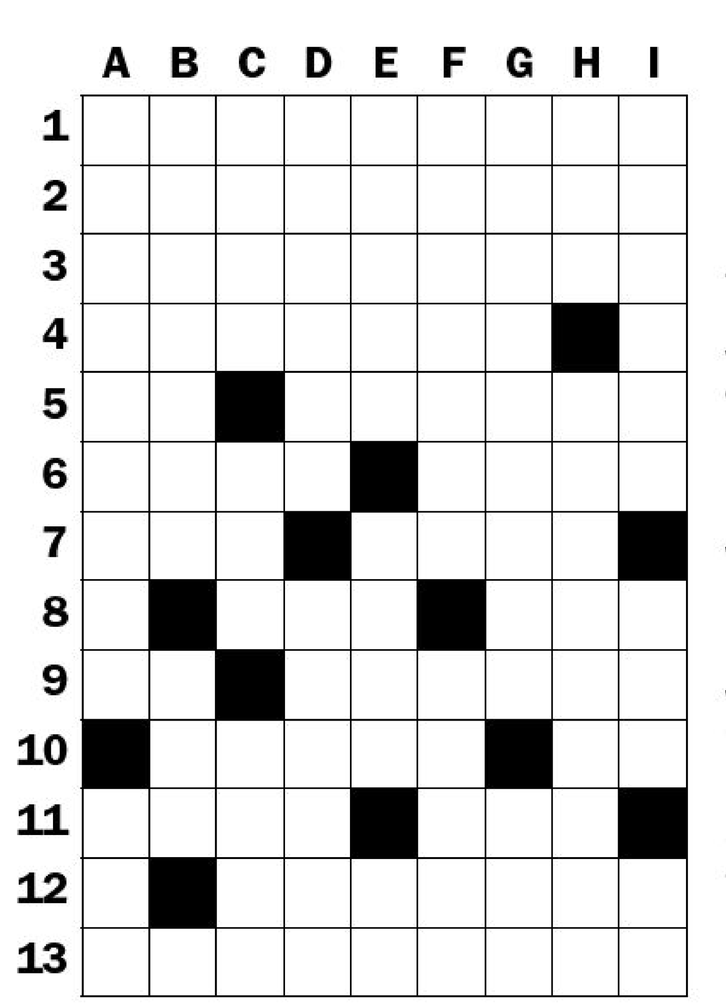


JEAN-MICHEL MILLE/ONLYFRANCE.FR

Les bâtiments échoués offrent un nouveau refuge aux espèces environnantes.

JEUX

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT 1. Faire grand bruit. **2.** Qui est en pleine répétition. **3.** Poulet à l'anglaise. **4.** Incurvé du dos. **5.** Axe sur la carte. Faire bosser ses abdos. **6.** Assure la circulation. On l'entend à Tallinn. **7.** Façon de pleuvoir. Prend un accent aigu. **8.** Sur la rose des vents. Plus vieux que jamais. **9.** Soldat du feu. Douce en huile. **10.** Il n'est pas toujours simple… Restes à table. **11.** Elle en a tout l'air… Bonne pomme (d'). **12.** Dialecte du Midi. **13.** Passe en seconde.

VERTICALEMENT A. Spécialités basques. Une précieuse adresse. **B.** Interdire. Référence pour des hommes de club. **C.** Sans changement. Cours courts. Vieille machine à composer. **D.** Département. Haussait la note. **E.** Frotta sans délicatesse. Ville lombarde. Patron sans cœur. **F.** Partie à l'usine. Dont on a fait tout un plat. **G.** Quelle profondeur pour la troisième ! Berceau du Vert-Galant. **H.** Funeste égérie. Ils reçoivent du beau linge. **I.** Réprimé. Pour désigner. Pilote de ligne.

MOTS FLÉCHÉS

Rabattage / Garder la monnaie / Impossible à saisir… / Longue vue / A du vinyle / Vida un magasin / Délice du Loiret / Couard / Casser la graine / Exquises / Manda-taires

Parodié / Vue d'un autre côté

Célébra / Poids qui ne compte pas / La saison du blanc / Rechigne

Vénéré / Vent glacial

Cambrure de commode / Commune du Nord / Centre de loisir / Qui a obtenu une mention

Animal ou mesure / Répliques parfaites / Il facilite la démons-tration

Premier sous *sol* / Becquée de béké / Faire un nid / N'aime pas le calcul / Célébrité d'Épinal

Variété de dentelle / Noble écrivain / Tout vidé / Sort du lit

Égalise d'entrée / Rafraî-chis-sement / Lumen / Gris mais pas sombre / Sœur de Rachel / Accord à l'Est

Auteur de la Nouvelle Vague

Au Cameroun / Siège / Monta-gnard des Alpes

École de haut niveau

Jeux réalisés par RCI Jeux

SUDOKU *Facile*

	2	3	6					
	8			7	3			2
			4	2		1		6
7	3		9				1	
		4	8	6			5	
6	1		3				4	
			1	3		9		5
	7			9	5			4
	4	9	7					

SUDOKU *Moyen*

7					1			
		3	7			4		
						2	8	
	8			9				1
	2	7		5				
	5			7				4
						7	3	
		2	6			9		
6					3			

LES NEWS PEOPLE DE LA SEMAINE

PAR JOSÉPHINE SIMON-MICHEL

JANE BIRKIN

SON MANOIR SOURCE D'INSPIRATION

Un an après la disparition de Jane Birkin, son manoir, « Kachalou » – clin d'œil aux prénoms de ses trois filles –, situé en bord de mer à Lannilis, dans le Finistère, va retrouver une âme. Il vient d'être racheté par l'écrivaine Aurélie Valognes, qui souhaite le transformer en *« maison des écrivaines »*. L'autrice nous confie : *« À Paris, il y a la Maison des écrivains et de la littérature, où j'ai été invitée récemment. J'aime l'idée d'un lieu consacré aux femmes artistes pour les aider à trouver l'inspiration. C'est un rêve un peu fou qui j'espère se fera, d'abord à petite échelle, puis on verra ce que l'avenir nous réserve. »*

MOHAMED AL-FAYED

DES ACCUSATIONS POST MORTEM

Un an après sa mort, l'homme d'affaires égyptien est accusé de viols et de violences sexuelles par 37 femmes. Vendredi dernier, les avocats d'anciennes employées du Ritz et du magasin londonien Harrods ont annoncé intenter une action au civil contre leur ancien patron. Selon la BBC, le père de Dodi Al-Fayed, tué lors d'un accident de voiture avec sa compagne, Lady Di, le 31 août 1997, avait déjà été accusé de faits similaires en 2015 sans jamais être inculpé.

SEAN « DIDDY » COMBS

LES AUTORITÉS REFUSENT SON ÉNORME CAUTION

Incarcérée au centre de Brooklyn depuis mardi dernier pour trafic sexuel, la star du rap de 54 ans aura tout le temps d'écrire de nouvelles chansons. Malgré la proposition de caution de 50 millions de dollars, le juge a rejeté l'appel des avocats visant à mettre fin à sa détention provisoire. Il faut dire que l'ex de Jennifer Lopez est accusé d'avoir mis *« son empire »* au service d'un violent système de trafic sexuel.



PERUSSEAU-TRIBECA/BESTIMAGE

ADRIANA KAREMBEU ET MARC LAVOINE

ELLE NE VOULAIT QUE LUI

Après quelques mois de rumeurs, le mannequin et le chanteur ont officialisé leur romance lors du *Concerto pour la paix* d'Omar Harfouch au Théâtre des Champs-Élysées. Un couple qui crée la surprise mais, surtout, qui s'est formé grâce à une petite annonce un peu cocasse. Le 4 mai, au détour d'une interview dans *50' Inside*, Adriana Karembeu avait confié à la journaliste Isabelle Ithurburu être follement déstabilisée par les chansons de Marc Lavoine, et principalement *Je ne veux qu'elle* : *« Je suis amoureuse de ce mec, en plus… il ne le sait pas ! »* Une déclaration devant des millions de téléspectateurs et à laquelle le chanteur n'est pas resté insensible. La preuve, au lendemain de la diffusion, l'ex-épouse de Christian Karembeu a reçu un appel d'un numéro inconnu : allô, Adriana ? C'est Marc Lavoine ! Le bonheur, c'est parfois simple comme un coup de fil.

SOLUTIONS DES JEUX DU NUMÉRO 50

MOTS FLÉCHÉS

	D		M		C		L		O	
R	E	P	E	T	I	T	I	O	N	S
	R	E	C	U	R	R	E	N	C	E
P	A	L	E	F	R	E	N	I	E	R
	P	E	N	S	U	M		R	S	A
L	A	R	E		S	A	R	I		I
	G		S	C		S	I	S	A	L
B	E	C		O	C		A	M	E	S
		A	C	C	A	B	L	E	R	
A	L	P	H	A	B	E	T		O	P
	A	U	E	R		B	O	S	S	U
B	I	C		D	I	E		E	T	
	D	I	R	E	S		S	U	A	S
D	E	N	I		E	X	A	L	T	E

SUDOKUS

3	6	9	5	8	2	1	7	4
8	1	5	7	4	6	3	2	9
4	7	2	3	9	1	5	8	6
2	5	7	4	6	8	9	1	3
1	8	4	9	3	5	2	6	7
6	9	3	2	1	7	4	5	8
9	2	8	6	5	4	7	3	1
5	3	6	1	7	9	8	4	2
7	4	1	8	2	3	6	9	5

5	1	4	6	2	9	8	7	3
3	2	6	7	8	5	9	1	4
9	8	7	4	1	3	5	2	6
7	4	5	3	9	8	1	6	2
6	9	1	2	7	4	3	8	5
8	3	2	1	5	6	7	4	9
2	7	9	5	4	1	6	3	8
4	6	8	9	3	7	2	5	1
1	5	3	8	6	2	4	9	7

MOTS CROISÉS

P	Y	T	H	A	G	O	R	E
A	E	R	O	N	A	V	A	L
P	U	E	R	I	L	I	T	E
E	X	P	O	S	E	E	■	A
T	■	I	D	E	■	D	D	T
S	A	G	A	■	C	O	R	E
■	I	N	T	E	R	■	U	S
S	L	E	E	P	I	N	G	■
A	L	■	U	I	■	U	S	B
L	O	I	R	■	C	I	T	A
I	L	L	■	S	I	T	O	T
N	I	E	P	C	E	■	R	O
E	S	S	A	I	■	B	E	N

LA TRIBUNE DIMANCHE

est éditée par LA TRIBUNE NOUVELLE S.A.S. au capital de 535 950 euros
Siège social 54, rue de Clichy, 75009 Paris
Siren : 749 814 604
Actionnaire CMA Media
Président et directeur de la publication Jean-Christophe Tortora
Directrice générale Tatiana de Francqueville
Directrice générale déléguée revenus et monétisation CMA Media Virginie Lubot

RÉDACTION
Directrice des rédactions Lucie Robequain
Directeur délégué de *La Tribune Dimanche* Bruno Jeudy Rédactrice en chef Soazig Quéméner
Rédactrice en chef technique Emmanuelle Aubry (adjoint : Arnaud Vergnol)
Rédacteur en chef photo Stéphane Correa
Rédacteur en chef Culture et Tendances Emmanuel Poncet

DIRECTION ARTISTIQUE
Marie-Anne Demange
Conception par ETX, Cécilia Gabizon et Jean-François Labour

PUBLICITÉ
Directrice exécutive de la régie Laurence Delaval Directeur du pôle print Nicolas Gaumont pub@latribune.fr
Publicité Culture MEDIAOBS
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Direction Corinne Rougé (01 44 88 93 70)

COMMUNICATION
Directrice exécutive marque, communication et partenariats stratégiques Natalia Abella
Directrice exécutive marketing et numérique Ghita Chami

ABONNEMENTS
Directrice des abonnements Arjwan Boesch
Abonnements entreprises abonnement@latribune.fr
Relation abonnés abo@latribune.fr
Tél. : 01 76 21 73 17
Abonnement *La Tribune Dimanche* papier 99 euros par an (publication hebdomadaire)

DIFFUSION
Directrice de la diffusion et des éditions spéciales Laura Kiraly
diffusion@latribunedimanche.fr
Contact réglages diffuseurs
Agence Boconseil – oborscha@boconseil.net

IMPRIMERIES
Riccobono Tremblay-en-France 93290
La Provence Marseille 13015
Tarif France *La Tribune Dimanche* papier 2,40 euros

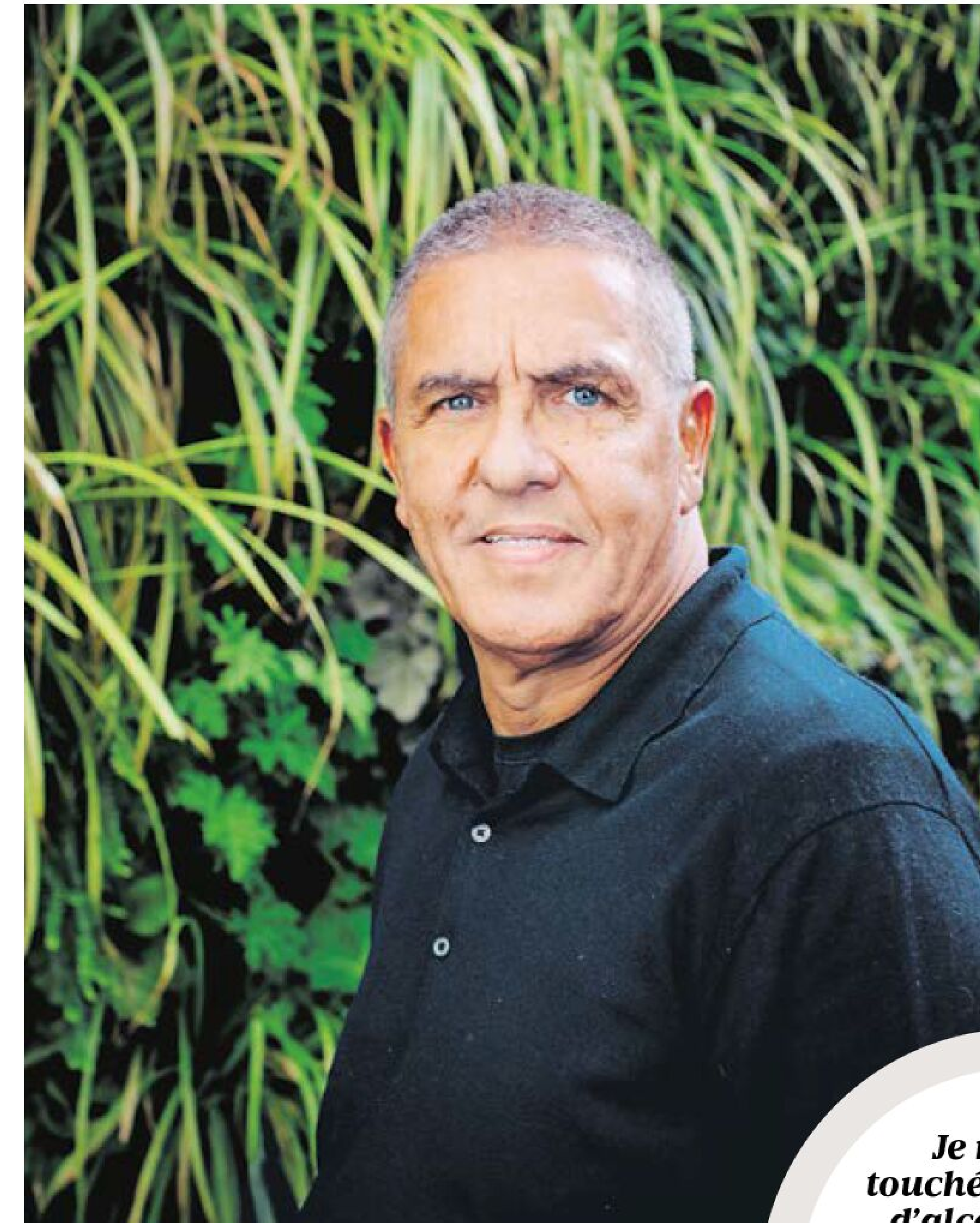
Dépôt légal À parution
N° de commission paritaire 1228 C 95229
ISSN 3001-1892



ÇA RESTE ENTRE NOUS
AVEC SAMY NACERI

« Un matin, je me suis levé et j'ai eu le courage de dire stop »

À 63 ans, l'acteur de « Taxi » dit être un homme tout neuf. Il est au casting de « Mémoires à vif », diffusé samedi par France 3 à l'occasion de l'hommage national aux harkis.



HÉLÈNE PAMBRUN POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

À Paris, le 13 septembre.

Je n'ai pas touché une goutte d'alcool depuis dix ans et je m'entoure exclusivement de personnes qui me veulent du bien

PROPOS RECUEILLIS PAR **JOSÉPHINE SIMON-MICHEL**

Luc Besson l'a propulsé au sommet en lui offrant en 1998 le rôle de chauffeur-chauffard dans *Taxi*. Comme une allégorie de l'existence de ce Franco-Algérien qui, malgré son envie de piloter sa vie sans franchir la ligne blanche, est condamné par cette rage qui le ronge et qui le fauche jusqu'à lui faire enchaîner les séjours en prison. Aujourd'hui, Samy Naceri assure être *« un homme tout neuf »*. Un repenti de ces trente-cinq ans de conneries, mais surtout de gâchis pour cet acteur qui, en 2006, a reçu le prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes pour le film *Indigènes*. À 63 ans, il fourmille de projets, notamment avec l'écriture d'un biopic sur sa vie *« pour rétablir certaines vérités »*. Après une heure en tête à tête et yeux dans les yeux, on a vraiment envie d'y croire, à cette résurrection.

Samy, rassurez-nous... Le passé est derrière vous?
Soyez rassurée, vous avez en face de vous un tout autre Samy. Je n'ai pas touché une goutte d'alcool depuis dix ans et je m'entoure exclusivement de personnes qui me veulent du bien. Et si je vois des potes ivres morts ou faire des allers-retours aux toilettes, je me casse direct.

Quel a été le déclic pour cesser les conneries?
J'ai fini par en avoir ras le bol d'être traité comme un pestiféré, de voir toutes les portes se fermer devant moi. Un matin, je me suis levé et j'ai eu le courage de dire stop. Je voulais remettre les choses en place et me prendre en main, devenir propre dans ma tête et dans mon corps. Quand on te pointe du doigt toute la journée, que tu es rejeté de partout, que ton téléphone ne sonne plus, il faut être sacrément solide pour ne pas sombrer de nouveau. Si j'ai pu être aussi violent à une époque, c'est parce que j'ai ressenti beaucoup de violence, de rejet, et ça m'a poussé à le devenir. J'avais beau essayer de prouver que j'avais changé, on me parlait systématiquement de mes condamnations ou de mes dérapages. Et puis en 2016, quand tout le monde me fermait les portes, un pote m'a proposé de le rejoindre en Russie... J'y ai fait des allers-retours pendant deux ans et demi.

Et là-bas, vous étiez incognito!
C'est tout le contraire! Je suis une vraie star en Russie et dans les pays de l'Est, car chaque film *Taxi* a été un énorme succès. Le peuple russe m'a immédiatement ouvert les bras alors que la France m'avait fermé ses portes. À Moscou, on me respectait pour ma carrière d'acteur. Cette expérience m'a aidé à me rendre compte qu'en dehors de la France il y avait des gens qui m'aimaient et voulaient encore travailler avec moi.

Comment êtes-vous tombé dans les excès?
À cause de mes fréquentations dès l'adolescence. Je n'étais pourtant pas du tout prédestiné car je suis le seul de la famille à avoir consommé des stupéfiants et à faire un peu trop la fête avec le monde de la nuit. Je pourrais vous raconter que j'ai été violé ou battu, mais je n'ai reçu que de l'amour. Mon père, un Algérien peintre en bâtiment arrivé en France avant l'indépendance, faisait chauffer la marmite, et avec ma mère normande, ils nous ont élevés, mes quatre frères, mes deux sœurs et moi, dans un deux-pièces rue Saint-Martin à Paris sans jamais manquer de rien. Tout ça pour vous dire que j'ai eu une enfance des plus heureuses. Aujourd'hui, avec ma lucidité d'homme, je réalise que ma maman a vraiment morflé...

À cause de vous?
Aussi... Comme j'avais ce statut de petit chouchou, du petit dernier avant l'arrivée de ma petite sœur, elle attendait beaucoup de moi, et encore plus après ma « Palme d'or » à Cannes pour *Indigènes* en 2006 [prix d'interprétation masculine décerné collectivement à Jamel Debbouze, Samy Naceri, Sami Bouajila, Roschdy Zem et Bernard Blancan]. Mais au lieu de ça, elle a dû subir toutes les conneries de son fils, tout comme le reste de ma famille qui a toujours été à mes côtés, surtout dans mes périodes les plus sombres. Et puis elle a aussi subi le pire pour une mère, celui de perdre un enfant. Mon frère aîné est décédé des suites d'une maladie fulgurante à 34 ans. Il a attendu que je sorte de prison pour s'éteindre trois jours après. Maman nous a quittés quelques années plus tard. J'aimerais tellement pouvoir lui dire: *« Regarde, maman, tu peux de nouveau être fière de ton fils. »*

Et votre père, il vous a parlé de l'Algérie?
Mon père est arrivé ici avant l'indépendance. Il ne nous parlait jamais de politique ni de son pays. J'ai compris seulement à l'adolescence ce qu'était un harki. Les harkis, c'est un sujet hyper délicat, surtout quand on pense à leurs choix pendant la guerre. C'est une histoire qui laisse des traces, avec beaucoup de souffrances endurées d'un côté ou de l'autre, et des ressentis encore très forts aujourd'hui. Mais je suis un artiste. Je ne fais pas de politique, ni dans le pays où je suis né ni dans les autres.

Aujourd'hui, à 63 ans, qu'aimeriez-vous dire au jeune Samy?
Si le cinéma est vraiment un rêve de gosse, n'attends pas 35 ans pour oser frapper aux portes. Lance-toi, et, crois-moi, ça t'évitera bien des emmerdes. Et surtout, profite de ta maman, car tu verras, quand elle ne sera plus là, tu traverseras des gros coups de blues. Mais rassure-toi, elle apparaîtra dans tes rêves et ce sera magnifique.

Vous arrivez à communiquer avec elle?
Je n'ai malheureusement pas ce don. Mais j'ai chez moi un cadre d'elle en communiante. Elle ressemble à un ange, avec ses gants blancs et son chapelet. Avec ma chérie, Sofia, il nous arrive de lui parler et on rigole beaucoup.

Finalement, vous êtes un grand sensible...
Je suis content de vous l'entendre dire!

Vous vous aimez?
Je m'adore! Je suis propre à l'intérieur et un professionnel dans mon métier. J'ai la chance de partager ma vie depuis deux ans et demi avec ma chérie, qui m'apporte un apaisement. J'ai tellement envie de reprendre tout ce que j'ai perdu, tout ce que l'on m'a fait perdre.

Quels sont vos rapports avec les femmes?
J'ai de l'adoration pour les femmes. Je les trouve très courageuses, notamment dans leur combat MeToo. Ma chérie souhaite devenir actrice, et si demain un réalisateur lui demande de voir son cul, je n'hésiterai pas à porter plainte contre lui. En revanche, il ne faut pas aller dans les extrêmes. Aujourd'hui, un mec n'ose plus monter dans un ascenseur avec une fille ou lui faire un compliment par peur d'être traité de gros pervers.

Qu'avez-vous appris lors de votre premier séjour en prison, il y a quarante ans, en 1984?
Tu apprends à rencontrer les braqueurs, les voyous. Je recherchais mon papa, car il était parti refaire sa vie avec une autre femme en Algérie. J'ai aussi mûri mon envie de cinéma. Mon éducatrice, ma psychologue me disaient *« Samy, vous avez une gueule à faire du cinéma. Alors, qu'est-ce que vous attendez? »*

Et puis rebelote, après le succès de *Taxi*: à la Santé cette fois-ci...
Comme j'étais devenu connu, j'ai été placé dans un bâtiment à part avec les autres « VIP ». J'avais comme voisins de cellule l'ancien flic lyonnais Michel Neyret, qui est devenu un ami, et Carlos [le terroriste]. À mon arrivée, ils m'ont demandé de choisir mon groupe pour les activités: Neyret ou Carlos? Neyret ne voulait pas le fréquenter parce qu'il avait quand même tué deux flics. J'avais un peu le cul entre deux chaises, car je m'entendais bien avec les deux. J'aimais écouter les histoires du flic, mais je me sentais aussi redevable à Carlos, qui m'avait fait parvenir de la bouffe au début quand je n'avais pas un rond. J'ai finalement choisi les activités avec Neyret. Carlos, on se croisait de temps en temps dans les couloirs, dans les douches. On parlait de tout et de rien, mais jamais de ses affaires judiciaires.

C'est comment, le dimanche de Samy Naceri?
C'est plutôt pépère à la maison. Avec Sofia, on s'occupe de notre chat, un sacré de Birmanie qui vient de donner naissance à deux chatons. Ce sont aussi des balades à vélo dans le bois de Vincennes ou des après-midi ciné devant la télé. Vraiment rien d'extravagant ■

SES COUPS DE CŒUR

Quand lui vient l'envie de retrouver les saveurs de l'Algérie, il se rend au restaurant Les 4 Frères, à Belleville. *« C'est tenu par quatre Kabyles et tous les produits sont frais. Pour 25 euros, tu te régales! »* Au cinéma, la prestation de Pierre Niney dans *Le Comte de Monte-Cristo* l'a totalement bluffé. Musicalement, c'est pour Charles Aznavour que son cœur décolle. *« Chaque matin, je me lève à 5 heures en écoutant ses chansons. »*

Les 4 Frères, 127, boulevard de Ménilmontant (Paris 11e).

***Mémoires à vif*, téléfilm de Julie Gali, le samedi 28 septembre sur France 3 à 21h05.**
À l'occasion de la Journée d'hommage aux harkis, le 25 septembre, France 3 diffuse un téléfilm inédit, *Mémoires à vif*, avec Samy Naceri. L'acteur y campe un mystérieux buraliste aux côtés de Stéphane Freiss.

LA TRIBUNE FUTURS

SPÉCIAL
océans

Plongée au cœur de la planète bleue

À l'occasion du Nice Climate Summit les 26 et 27 septembre



ILLUSTRATION JOSÉ LOZANO POUR LTD

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 51 DE LA TRIBUNE DIMANCHE DU 22 SEPTEMBRE 2024 • NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT • LATRIBUNE.FR



L'ÉDITO
de Laurence Bottero

ENTRE ÉTAT D'URGENCE ET ÉTAT DE GRÂCE

DANS NEUF MOIS, tout ce que la planète compte d'experts, de scientifiques, de maires, de gouverneurs, de dirigeants politiques, institutionnels ou d'entreprise convergera vers Nice. C'est là, en bordure de Méditerranée, que tous se focaliseront sur un sujet d'inquiétude et de résilience tout à la fois : l'océan.

Nice, après New York et Lisbonne, a été choisie pour servir de décor à la troisième conférence des Nations unies sur l'océan, appelée aussi Unoc 3.

Un moment privilégié sans aucun doute mais qui pose un défi majeur : il est temps désormais de concentrer l'énergie et l'attention vers la définition de solutions elles seules capables, au-delà des grands discours, de sauver nos ressources les plus précieuses.

Comme pour toute autre ressource naturelle, pendant longtemps on ne s'est pas particulièrement soucié de ce que l'océan pouvait ingurgiter, transporter, supporter, estimant que cet écosystème incroyable pouvait parfaitement se réguler tout seul. Puis les premières alertes ont résonné : si on n'en prenait pas soin, l'océan allait souffrir et avec lui l'ensemble de la Terre, l'homme y compris évidemment.

Mais l'océan est vulnérable : insidieusement, le changement climatique opère son effet destructeur, modifiant l'acidité de l'eau, augmentant sa chaleur… et perturbant de fait l'ensemble de l'écosystème. Le corail, cet animal aux couleurs chatoyantes, est en réel danger. À Monaco, c'est un conservatoire mondial, créé en 2019, qui joue l'arche de Noé pour le protéger et faire en sorte que les futures générations n'aient pas à en parler au passé. Le tourisme à outrance, et longtemps peu respectueux de ce superbe environnement qui donne à l'activité toute sa valeur, a détruit l'existant, ce qui parfois a mis des siècles à se construire.

Mais c'est le plastique qui a, sans doute, été le premier levier d'une prise de conscience globale et générale. Insidieux, celui qui a été pourtant considéré comme une innovation dans les années 1970 est devenu l'alpha et l'oméga, envahissant le quotidien, depuis le simple pot de crème à la bouteille d'eau. Et dans l'océan, il fait des ravages.

Dans la grande prise de conscience générale, le transport maritime a accepté sa part. Les armateurs ont bien compris l'impact de leur activité et en moins de dix ans la filière a totalement pris le virage, impulsé par l'un des principaux acteurs mondiaux, le groupe CMA CGM (propriétaire de *La Tribune Dimanche*) qui, en choisissant de commander des navires au GNL, a entraîné dans son sillage l'ensemble des parties prenantes. Décarboner est nécessaire mais n'est pour autant pas chose aisée, et le cap du « net zéro » ; qui doit être atteint en 2050 ; interroge les professionnels sur sa faisabilité. C'est là qu'intervient notamment la recherche, avec l'obligation de disrupter les business models, de laisser l'innovation s'exprimer. Nice, dans quelques jours, lancera les débats en accueillant le Nice Climate Summit, pour poser les problématiques et dessiner un horizon.

L'état d'urgence a été déclaré, place désormais à la phase d'après : permettre à celui qui est le vrai poumon bleu du globe de retrouver un certain état de grâce.

Pour l'océan, Nice organise un nouvel ordre mondial

LATASTE CHARLY/HEMIS.FR

En juin prochain, la conférence des Nations unies sur l'océan sera tout entière tournée vers les solutions à mettre en place. Les enjeux sont multiples, à la fois économiques, humains et géopolitiques.

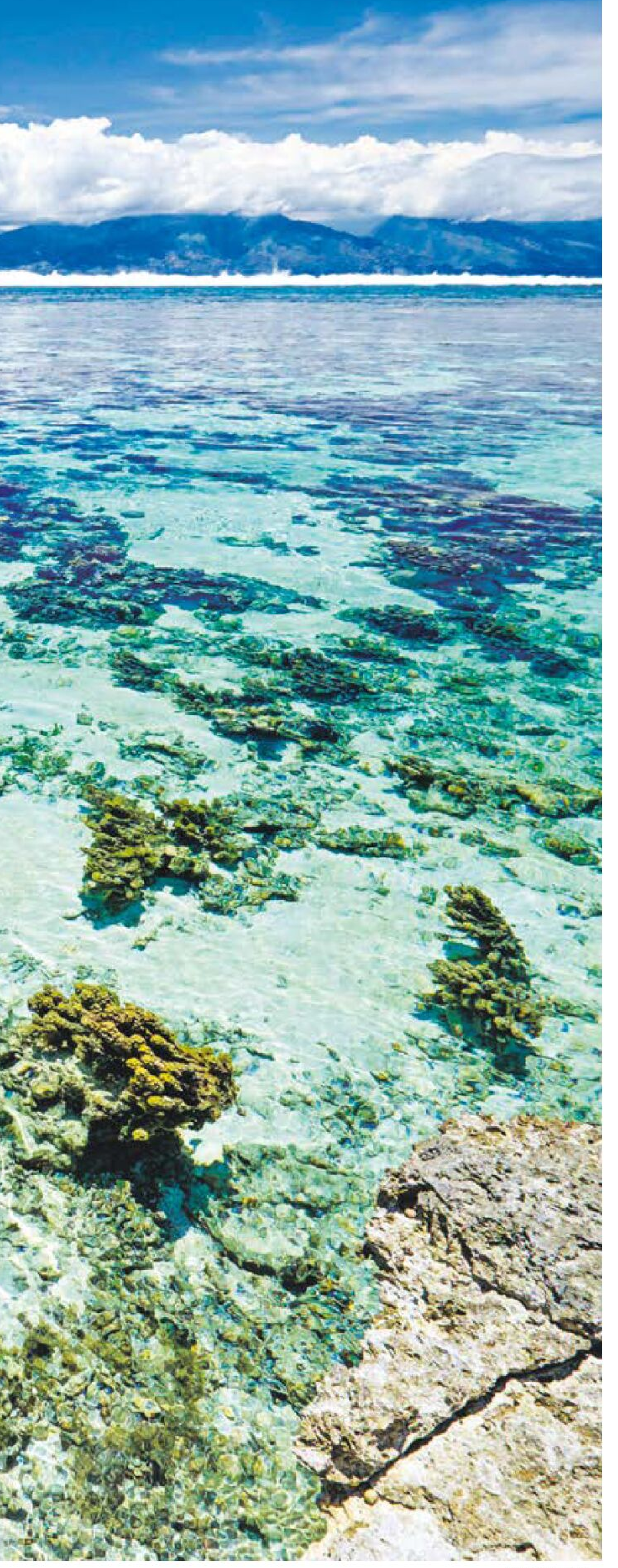
LAURENCE BOTTERO

Dans neuf mois, Nice se parera de ses atours de printemps. Au même moment, la cinquième ville de France accueillera aussi la conférence des Nations unies sur l'océan (Unoc). Un rendez-vous attendu avec impatience par les experts. Car cette troisième édition aura un goût et un objectif particuliers : être tout entière tournée vers les solutions à mettre en place pour sauver, protéger et valoriser l'océan. Si, avant elle, New York et Lisbonne étaient restées sur un niveau d'alerte de la communauté internationale, Nice enclenche une autre étape. Qui sera forcément significative. En entrant dans le vif du sujet, c'est toute une stratégie à l'échelle mondiale qui va devoir se dessiner. Il faudra donc faire consensus. Et faire équipe en choisissant le dénominateur commun : assurer un avenir à celui qui constitue le poumon bleu de la planète. Celui qui régule le climat, qui nourrit et que l'on a maltraité durant des siècles.

Une coalition internationale des régions côtières

En faisant de l'océan un sujet partagé, les Nations unies placent ce dernier sur un niveau surclassant les enjeux géopolitiques, notamment. Si l'on veut préserver ses ressources, les pays et les acteurs économiques doivent placer l'intérêt supérieur de l'humanité au-dessus de tout autre intérêt. Parmi les sujets primordiaux, celui de la montée du niveau de la mer est l'un des plus prégnants. Il n'épargne aucune ville côtière. Que l'on soit à Nice, à Tahiti, en Bretagne ou dans l'archipel de Tuvalu non loin de l'Australie, la hausse du niveau de l'eau pose les mêmes problématiques humaines, sociétales ou économiques. Sauf qu'il n'existe aucune vision partagée, encore moins un agenda international. C'est pourtant 1 milliard d'habitants qui sont concernés d'ici à 2100.

Du constat, et parce que la hausse des mers est une réalité du quotidien, est née la coalition des villes littorales et régions côtières du monde. L'idée est venue du maire de Nice, Christian Estrosi, qui est convaincu qu'il faut impliquer *« les acteurs du dernier kilomètre »* et *« réunir les maires des mers »*. Il l'a soufflé à Emmanuel Macron, qui y a souscrit et qui lui en a confié l'exécution et l'organisation. À Nice, une journée consacrée à l'océan. Pour cela, un long travail de préparation s'est enclen-



RÉMI PARMENTIER, DIRECTEUR DU CABINET THE VARDA GROUP

« L'économie bleue devra être durable »

Il est à l'initiative de Let's Be Nice to the Ocean, plateforme qui réunit les propositions de la société civile et que parraine notamment la Fondation Albert II.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE BOTTERO

La crise climatique est, dites-vous, une crise socio-écologique. Qu'entendez-vous par là ?
L'océan est la salle des machines du système climatique mondial : il absorbe près de 90 % de l'excès de chaleur que nous produisons sur terre et un peu plus de 25 % du CO_2. Mais cela a un coût pour l'océan et pour nous tous : d'une part les températures de l'océan augmentent, comme les riverains de la Méditerranée peuvent le constater chaque fois qu'ils mettent les pieds dans l'eau, et ce réchauffement est à l'origine de la multiplication de phénomènes météorologiques extrêmes de type ouragan et de changements dans les routes migratoires des poissons. Par ailleurs, l'augmentation des concentrations de CO_2 provoque ce que nous appelons l'acidification océanique : en changeant la composition chimique de l'océan la vie marine se voit affectée, en particuliers les mollusques et les crustacés avec des effets boomerang sur le reste de la chaîne alimentaire océanique. Tout ça sans oublier la montée du niveau de la mer en raison de la fonte des glaces un peu partout. La géographie du littoral est en train de se métamorphoser : dans une sorte d'« effet papillon », le réchauffement des zones polaires affecte de plus en plus notre littoral en France, en Europe et partout dans le monde – en particulier dans les îles et atolls de basse altitude.

Vous soulignez le besoin de ne plus laisser le « business as usual » dominer les business models. Comment faire évoluer les mentalités ? Sur quelles innovations faut-il s'appuyer ?
Les changements environnementaux que je viens de décrire appellent à une évolution des modes de production et de consommation, sinon la crise ne fera que s'amplifier. Mais il n'y a pas de crise sans opportunité, comme dit le proverbe. En accélérant la transition écologique vers une authentique transformation de nos modèles, nous gagnerons en compétitivité. Au moment où je vous parle, la présidente de la Commission européenne n'a pas encore annoncé la nomenclature exacte de la nouvelle Commission, mais le fait qu'elle considère la création d'une grande vice-présidence alliant transformation numérique et transformation écologique a fuité. Je ne sais pas si ça va se faire cette fois-ci, mais c'est intéressant. Bref, l'environnement est moteur d'innovation et de compétitivité.

Quel est et quel doit être le rôle de la recherche, des start-up ?
Moi qui m'occupe de politique environnementale depuis cinquante ans et m'approche de mes 70 ans, je trouve intéressant et encourageant de voir la multiplication de jeunes entrepreneurs qui font de l'innovation environnementale leur cœur de métier.



En accélérant la transition écologique vers une authentique transformation de nos modèles, nous gagnerons en compétitivité

Est-il possible de revenir de la phase anthropocène dans laquelle nous sommes à la phase holocène ? Peut-on passer d'un océan désespéré à un océan porteur d'espoir ?
Activiste environnemental depuis cinquante ans, je n'ai pas seulement vu comment l'océan changeait mais aussi comment nous le percevons, et comment la valeur que nous lui donnons continue à évoluer. Ne perdons pas espoir, sans oublier que c'est une course contre la montre, au train où vont les choses. D'où l'importance de ne pas rater l'opportunité transformatrice que peut représenter la conférence de Nice l'an prochain.

Les aires marines protégées font débat. Faut-il être plus exigeants sur ce point ?
Absolument. Il est absurde que des activités destructrices comme le chalutage de fond continuent à être autorisées dans des aires marines dites protégées. C'est un débat auquel la conférence de Nice n'échappera pas et on attend un engagement clair des États, au premier rang desquels la France, qui accueille la conférence.

L'économie bleue dominera-t-elle le monde ? Et comment la financer ?
L'économie bleue sera durable ou ne sera pas – si elle n'est pas durable, ce sera juste une autre bulle spéculative, avec les conséquences que vous pouvez imaginer. Avant de réclamer plus d'argent dans le cadre de l'économie bleue, les gouvernements devraient mettre en œuvre leurs engagements pris déjà de longue date dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce, des objectifs du développement durable et de la convention-cadre de l'ONU sur la biodiversité biologique, consistant à éliminer les subventions que les gouvernements continuent à distribuer par milliards chaque année à des secteurs industriels qui maintiennent des activités nocives pour l'environnement, par exemple dans les secteurs de l'énergie, de la pêche ou de l'agriculture. L'argent existe, il est juste mal employé et mal distribué. Et n'oublions pas que l'argent de ces subventions nous appartient, à nous les contribuables.

Faut-il, au niveau des États, créer un ministère de l'Océan ?
C'est une des propositions de Let's Be Nice to the Ocean : partout, des ministères de l'Océan veillant sur nos mers nourricières et ses écosystèmes de façon holistique, et pas seulement des « ministères de la Pêche ». Il ne faut pas dire *« attendons de voir ce que nous réservera la conférence de Nice »*, mais au contraire mettre des propositions innovantes sur le tapis niçois. ■

Dans le sud de l'océan Pacifique, ceinturé par une immense barrière de corail, le lagon de Moorea offre un habitat unique pour de nombreuses espèces marines menacées.

ché avec l'idée de proposer un programme d'avenir partagé. Une perspective ambitieuse quand on prend en compte les diversités géographiques, culturelles, climatiques, de ressources financières...

De fait, la coalition agit comme une plateforme commune rassemblant ce qui est fait ici ou là pour inspirer ou inciter, indiquant les nouveaux financements attentifs aux projets d'adaptation côtière... tout ce qui, finalement, aide les collectivités, souvent perdues, à prendre la bonne décision et le bon chemin.

« Ce sont les acteurs territoriaux qui mettront en œuvre les accords de Nice », souligne Christian Estrosi, comme pour indiquer que le concret passe par les personnes de terrain. Des accords de Nice qui seront signés à l'issue de l'Unoc 2025 et qui devraient marquer une avancée après l'accord de Paris sur le climat, ratifié en 2015. La coalition internationale poursuivra d'ailleurs ses travaux bien après Nice et envisage d'organiser désormais, lors de chaque future conférence des Nations unies sur l'océan, un sommet consacré spécifiquement aux villes littorales et régions côtières du globe. Dans neuf mois, Nice sera le centre du monde. L'océan l'est déjà par toute l'attention qu'il génère. ■



Ce sont les acteurs territoriaux qui mettront en œuvre les accords de Nice

Christian Estrosi, maire de Nice

RENCONTRE AVEC OLIVIER POIVRE D'ARVOR, AMBASSADEUR POUR LES PÔLES ET L'OCÉAN

La troisième conférence des Nations unies sur l'océan se tient à Nice en juin prochain. Comment préparez-vous ce rendez-vous international très attendu ?
Nous le préparons avec l'ensemble des 192 pays membres des Nations unies et plus particulièrement avec le Costa Rica, pays co-organisateur. Nous travaillons sur le fond de cette conférence, chaque thème est très discuté. C'est également un exercice de diplomatie dans un moment géopolitique qui n'est pas évident. Cette conférence doit être ambitieuse dans le fond. Il n'est pas facile de prendre des législations qui contraignent. L'océan est encore un lieu de prédation. À Nice, il faut aussi célébrer l'océan.

La conférence des Nations unies a l'ambition de traiter des solutions capables de protéger l'océan. La question du financement est majeure...
Le financement est fondamental sur tous les sujets. Il existe une demande de justice climatique, c'est le Nord contre le Sud. Certains estiment que l'océan est au bord de l'extinction, mais il est encore sauvable, nous pouvons le réparer. La Méditerranée est une mer particulièrement affaiblie, c'est une mer qui pourrait disparaître. Il y a donc des cas cliniques plus urgents que d'autres. Les solutions existent mais elles exigent des financements. On évoque une taxe, par exemple, sur le transport maritime. Je n'y suis pas favorable. Il est plus pertinent d'investir dans la recherche et développement [R&D]. L'objectif du zéro émission à horizon 2050 exige des travaux de R&D très importants. Il n'y a pas d'argent magique. Il ne faut pas chercher à travailler pour dans cinq cents ans mais pour l'immédiat.



La recherche sur l'océan est moins financée que celle sur l'espace

Le plastique polluant l'océan n'a-t-il pas permis une prise de conscience plus générale ?
Pour moi, l'alerte concernant l'océan est née avec la marée noire provoquée par l'*Amoco Cadiz* en Bretagne en mars 1978. Le plastique est un sujet important. Le traité concernant la haute mer doit être ratifié. La fin du plastique à usage unique est aussi une étape importante. Le plastique est emblématique. Il est vrai qu'il a pris une grande place dans la conscience collective. L'océan est, finalement, un sujet très nouveau. En juin prochain se déroulera la troisième conférence des Nations unies qui lui est consacrée, alors qu'à cette date auront déjà eu lieu 29 COP climat et 16 COP biodiversité. La conscience de l'océan est donc récente, elle est née en 1982 en Jamaïque avec le traité du droit de la mer. 2025 est l'année de la mer, nous espérons que cela permettra une prise de conscience bien plus large. Car le réveil de l'océan va être difficile, il est assez fâché.

Quel avenir imaginez-vous pour l'océan ?
Les Nations unies ont un rôle majeur. La question de la gouvernance reste importante. Elle est, pour l'heure, organisée en silos : la pêche, le transport maritime... Il faudrait un rendez-vous chaque année qui permette de dresser un état des lieux des différents bassins. Sauver l'océan passe par la connaissance de l'océan. Et la recherche le concernant est 400 fois moins financée que la recherche sur l'espace. Les accords de Nice, lors de l'Unoc 3, dix ans après l'accord de Paris sur le climat, seront significatifs. Nice devrait être un moment charnière dans l'histoire des relations entre l'homme et l'océan. ■

Transport maritime : décarboner, oui mais…

Responsable de moins de 3 % des émissions de CO_2, le secteur a pris la mesure de la nécessité de limiter son empreinte carbone. Mais la volonté se heurte au mur technologique et à celui du financement.

LAURENCE BOTTERO

Lorsque CMA CGM (propriétaire de *La Tribune Dimanche*) annonce en 2017 doter ses neuf nouveaux bateaux en commande de moteurs fonctionnant au GNL, cela résonne à la fois comme un moment historique et comme un signal pour toute la filière, jusqu'alors certes consciente de la nécessité d'aborder le sujet des émissions de carbone mais pas encore structurée pour passer à l'action. De fait, le numéro 3 mondial entraîne alors dans son sillage l'ensemble du secteur : difficile pour les autres acteurs de ne pas emboîter le pas à l'armateur français.

Sept ans plus tard, le GNL n'est plus l'unique carburant alternatif à disposition. Méthanol, biocarburant, ammoniac… sont venus compléter le portefeuille de solutions, preuve que le monde industriel s'est mis en ordre de marche, alors que la réglementation pose l'objectif de zéro émission nette à horizon 2050. Autant dire demain.

Est-ce pour autant que la décarbonation du maritime est chose aisée ? Loin de là. D'abord parce que même si les technologies sont plurielles, elles n'offrent pas toutes les mêmes avantages ni les mêmes inconvénients. *« Chacune présente des avantages et des désavantages »*, confirme Cédric de Saint-Jouan, président fondateur de Vol-V et porte-parole du Bureau français des e-fuels. *« Le méthanol a de l'avenir, c'est lui qui tire la demande des armateurs, plus de 200 commandes de navires ont été passées avant 2030. L'ammoniac – une solution regardée de très près depuis peu – est très facile à produire mais il est extrêmement corrosif. »* Concernant les émissions de SOx (oxydes de soufre), de NOx (oxydes d'azote) et de particules fines, l'avantage va encore au méthanol. Autre solution, le rétrofit au méthanol, une motorisation disponible dans le commerce. *« La décarbonation est une transition complexe que l'on peut comparer à celle qui a mené du charbon au pétrole »*, résume, d'une certaine façon, Cédric de Saint-Jouan.

L'enjeu des ports

Complexe, c'est également ce que souligne la présidente du Cluster maritime français, Nathalie Mercier-Perrin, pour qui l'objectif de zéro émission nette en 2050 pose certaines interrogations, par exemple concernant le stockage du carbone. Sera-t-il stocké dans les bateaux ? Dans les grands fonds marins ? *« Il existe une question de valorisation immédiate du carbone*, indique-t-elle. *Les expériences passées ont montré que ce que l'on enfouit revient à nous à un certain moment. Nous devons travailler avec les scientifiques sur la valorisation du carbone. »* Un autre problème est celui de l'approvisionnement dans les ports, sortes de « stations-service » aux enjeux stratégiques. *« Il faut regarder les commandes des grands armateurs car celles-ci sont réalisées en tenant compte des énergies disponibles dans les ports habituels*, note Nathalie Mercier-Perrin, qui invite à considérer le transport international et celui, plus local, qui ne fait pas appel aux mêmes carburants alternatifs. *Sur une courte distance, l'hydrogène peut être une solution. On ne choisit pas la même énergie quand on fait du cabotage, de l'inter-îles ou de l'international. Il faut laisser une forme de liberté aux territoires avec une politique de soutage locale. »*

> **« La décarbonation est une transition complexe que l'on peut comparer à celle qui a mené du charbon au pétrole**
>
> *Cédric de Saint-Jouan, président fondateur de Vol-V et porte-parole du Bureau français des e-fuels*

Du côté d'Armateurs de France, son président, Édouard Louis-Dreyfus, ne cache pas que la bonne volonté se heurte effectivement au mur technologique – *« mais aussi au double mur industriel, car il faudra produire ces carburants en quantité industrielle et de manière décarbonée, ce dont nous sommes incapables aujourd'hui, mais il faut aussi renouveler la quasi-totalité de la flotte existante, soit 70 000 navires dans le monde ; avec les capacités actuelles des chantiers navals, il faudrait plus de cent ans pour y arriver »*.

Une réglementation plus incitative

Lors de la COP28, à Dubaï, Rodolphe Saadé, le PDG du groupe CMA CGM, et d'autres armateurs mondiaux ont fait part de leur volonté de voir la réglementation être plus ambitieuse afin de jouer l'effet accélération, demandant notamment une tarification du carbone qui soit harmonisée à l'échelle mondiale et une date limite au-delà de laquelle tous les nouveaux navires devront être compatibles avec les énergies à faible teneur en carbone. Déjà, en 2019, Rodolphe Saadé avait lancé une coalition internationale visant à mettre les grands industriels autour de la table pour réfléchir aux énergies de demain et favoriser leur développement. CMA CGM, qui a sanctuarisé 15 milliards de dollars pour décarboner sa flotte, annonce avoir réduit de 1 million de tonnes ses émissions de CO_2 en 2023.

Il est clair que le levier pour atteindre des objectifs semblables à un Everest inatteignable s'appelle l'innovation. Le Cluster maritime français regarde attentivement les start-up, civiles et militaires, ayant même créé son index French Blue Tech en 2023 afin de donner de la visibilité aux jeunes pousses et des solutions disponibles aux donneurs d'ordre et aux grandes entreprises.

Mais l'investissement majeur sur l'innovation, c'est CMA CGM qui le porte via son fonds énergies, baptisé Pulse, créé en 2022 pour permettre d'aller plus vite sur la décarbonation. Doté d'un budget de 1,5 milliard d'euros, il a déjà accompagné 24 projets et consacre par ailleurs une enveloppe de 200 millions d'euros à Bpifrance chargée ainsi de bénéficier à tout un écosystème de pépites, un financement qui leur permet de passer à l'échelle supérieure. *« Nous ne sommes qu'au début du gué »*, commente Cédric de Saint-Jouan. Car c'est bien là tout l'enjeu : franchir les murs technologiques, disrupter. Et donner l'exemple. ■

ROSALIE MANN, FONDATRICE DE NO MORE PLASTIC

« Le recyclage est une hérésie »

ALAIN JOCARD/AFP

Lutter contre le plastique est son combat. Rosalie Mann nous alerte sur une pollution invisible, véritable fléau pour l'océan et notre santé. Et dit haut et fort que nos solutions de retraitement ne sont qu'une illusion.

PROPOS RECUEILLIS PAR **LAURENCE BOTTERO**

Vous estimez que le recyclage du plastique est une légende. Pourquoi ?

Plus qu'une légende, le recyclage du plastique est une hérésie. C'est exactement comme si on remettait un poison en circulation. Le plastique recyclé contient 1,24 fois plus de substances toxiques que le plastique vierge et libère davantage de microparticules et de nanoparticules ; recycler le plastique ne règle pas donc pas le problème des toxiques, qui sont toujours présents. Lorsqu'on cherche à transformer le plastique en autre chose – par exemple les bouteilles en vêtements –, cela s'appelle du décyclage. Et c'est encore plus vicieux, car cela se revendique de l'éco-responsabilité, avec une impression de bien faire, d'agir dans l'immédiat, tout de suite… Le recyclage du plastique est un fléau bien enrobé dans du marketing afin de tromper le grand public. Il est indispensable d'arrêter de faire croire que c'est vertueux, d'autant que l'on a tendance à valoriser et à mettre sur un piédestal ceux qui inventent des solutions pour recycler le plastique. Certaines entreprises, qui étaient jusqu'alors plutôt vertueuses dans leur processus, tombent dans le panneau, précisément parce qu'elles sont persuadées d'agir pour la planète, pour l'océan. Il est temps que les entreprises comme le grand public soient avertis. C'est très simple : le recyclage du plastique n'existe pas.

> **L'enjeu n'est pas de durer mais d'endurer, prendre en compte les contraintes environnementales dans la définition d'un nouveau modèle**

Le plastique a été l'un des premières raisons qui ont poussé le citoyen à faire attention à ce que l'on jette dans la mer. La prise de conscience est-elle réelle ?

Le plus grand danger pour l'océan, ce sont les microparticules et les nanoparticules de plastique qui le polluent. Il existe un éveil des consciences, certes, mais en trente ans, toutes les plages du monde ont été contaminées. Trente ans, ce n'est rien à l'échelle du monde. Il est affolant de constater qu'en trois décennies nous avons atteint de tels niveaux de pollution. Le grand public imagine que la pollution plastique démarre avec le déchet. Raison pour laquelle son recyclage fonctionne si bien ! Or la pollution démarre avec la production des matériaux. C'est une pollution invisible et une pollution qui impacte plus les femmes que les hommes. Ces dernières sont davantage en contact avec – par les cosmétiques notamment –, le plastique leur ayant été présenté comme un élément d'émancipation, capable de leur faire gagner du temps. Matériau utilisé dans la fabrication des jouets pour enfants, le plastique est une véritable bombe atomique. Alors, certes, il a permis une accélération, mais la facture est élevée, car une société malade est coûteuse à l'économie.

Quel doit être le rôle des grandes marques ? Des industriels ?

Les grandes marques ont un rôle, un pouvoir d'influence, notamment via le vecteur du marketing et de la publicité. On attend d'elles qu'elles changent la donne. Il n'est pas question de revenir en arrière mais de faire autrement. Quant aux industriels, ils agissent souvent à leurs demandes…

En cosmétique, de nombreuses marques investissent énormément en R&D. Ce secteur peut-il aider à une plus grande prise de conscience ?

Il n'y a pas encore suffisamment d'alternatives. Les plastiques biosourcés ne peuvent pas s'adapter aux crèmes. Le verre est confronté à des problématiques de coût mais il a aussi mauvaise presse, alors que cette industrie a effectué d'énormes progrès. Clairement, l'impact des microparticules et des nanoparticules plastiques n'est pas intégré dans l'équation. Les marques cosmétiques font énormément de recherche et développement sur la formulation de leurs crèmes, avec l'objectif qu'elles ne polluent pas l'océan, mais elles ne tiennent pas compte des emballages et de la nocivité de ces derniers. Sur les 460 millions de tonnes de plastique produites par an dans le monde, 37 % concernent uniquement des emballages. Il est essentiel que les marques – et plus largement les entreprises – se posent la question de l'emballage. Car, même si on évoque la fin du recours au plastique, il faut savoir que les prévisions tablent sur une augmentation de sa production qui attendrait 600 millions de tonnes par an à horizon 2030. Il faut bien se rendre compte que le niveau de production est lié à la demande. Donc beaucoup de tout cela est lié à la demande. De plus, au-delà de la cosmétique, en matière de santé publique, le plastique est un vrai fléau. Depuis les années 1990, nous remarquons une augmentation du nombre de cancers. Or, depuis les années 1990-2000, le plastique est utilisé partout.

Qu'est-ce que le principe d'« endurabilité » ?

Le principe d'endurabilité est un concept qui a été développé par Hamilton Mann, mon mari. L'idée est de prévoir le modèle de société de demain, un modèle qui, parce qu'il prend en compte les problématiques écologiques, n'a plus rien de commun avec ceux des sociétés industrialisées que nous avons connus jusqu'ici. Nous savons que nous ne pouvons pas revenir en arrière. L'enjeu, ce n'est donc pas de durer mais d'endurer, c'est-à-dire de prendre en compte les contraintes environnementales dans la définition d'un nouveau modèle. Nous défendons ce principe d'endurabilité dans les universités.

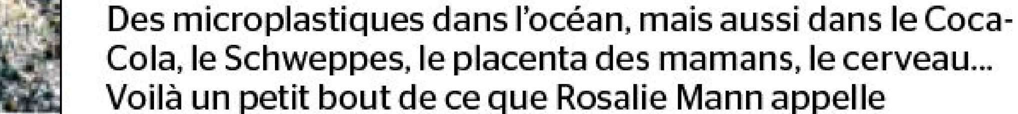
Où en sont les innovations pour remplacer le plastique ?

Tout est là, mais on ne les utilise pas. Il existe de nombreuses innovations, dans le secteur de la mode aussi par exemple, un sujet que je connais bien en tant qu'*expert jury* pour le certificat développement durable de l'Institut français de la mode × Kering. Trouver des solutions pour remplacer le plastique n'est pas utopique. ■



ÖZGE ELIF KIZIL/ANADOLU VIA AFP

Dans le monde, 460 millions de tonnes de plastique sont produites chaque année dont 37 % concernent uniquement les emballages.



UNE VÉRITABLE QUESTION DE SANTÉ PUBLIQUE

Des microplastiques dans l'océan, mais aussi dans le Coca-Cola, le Schweppes, le placenta des mamans, le cerveau… Voilà un petit bout de ce que Rosalie Mann appelle un scandale sanitaire dont le plastique est le nom. Et parce qu'un scandale de cette ampleur doit être porté à la connaissance du plus grand nombre, elle explique tout dans un ouvrage paru ce 18 septembre, au sous-titre évocateur, *Comment le plastique ruine notre santé*, et qui se veut d'utilité publique. Au-delà de la dénonciation d'une pollution à l'ampleur insoupçonnée, dont les liens avec certaines maladies telles que le cancer, le diabète, Alzheimer ou la maladie de Crohn sont avérées, Rosalie Mann dessine des pistes, appelle à revoir les business models des entreprises, à faire confiance à la nouvelle génération et surtout à imaginer des solutions.

No More Plastic – Comment le plastique ruine notre santé, de Rosalie Mann, éd. La Plage, 256 pages, 22 euros.

NATHALIE HILMI, DOCTEUR EN SCIENCES ÉCONOMIQUES

« Nous pouvons encore agir »

Autrice principale du rapport spécial du Giec sur l'océan et la cryosphère, l'experte reconnaît que si la prise de conscience est globale et réelle, l'action et le concret relèvent de la volonté politique.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE BOTTERO

Nathalie Hilmi maîtrise parfaitement le sujet de l'océan pour être l'autrice principale du rapport spécial du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) sur l'océan et la cryosphère et membre du Haut Conseil local pour le climat et la biodiversité de la métropole Nice Côte d'Azur. Elle connaît tout autant les conséquences que le changement du climat va avoir et a déjà sur les modèles économiques. Pour cette experte, responsable de la section économie environnementale au Centre scientifique de Monaco, il est encore temps d'agir, mais il faut faire vite.

Dans quelques mois, la France et Nice accueilleront la troisième conférence des Nations unies sur l'océan (Unoc), après New York et Lisbonne. Avec un objectif: ne plus être dans l'avertissement mais parler de solutions concrètes, applicables. Est-ce que cela signifie que le monde, les acteurs politiques et économiques sont prêts à passer des discours à l'action?
Le Giec comme l'IPBES* sont des organismes qui alertent sur l'état de l'environnement. Le Giec regarde un problème global, celui du changement climatique; l'IPBES s'intéresse à la biodiversité. Or l'Unoc se focalise uniquement sur l'océan. Jusqu'alors, il est vrai que le Giec tirait la sonnette d'alarme, mais sans apporter précisément de préconisations politiques. Or le Giec assure qu'il est possible d'agir et délivre désormais des recommandations, lesquelles s'appuient sur la littérature scientifique, les travaux des experts, dont il tire la quintessence.

Le Giec alerte en effet depuis longtemps sur le changement climatique et ses conséquences. La parole scientifique semble peser de tout son poids... Cela signifie-t-il que la diplomatie scientifique est désormais aussi écoutée que la diplomatie des affaires ou de la politique?
Le Giec est une référence mondiale, aux méthodes sérieuses. Les COP sont, par exemple, l'occasion de réunir l'ensemble des acteurs, souvent en parallèle des sessions de travail. Il semble en effet que la diplomatie scientifique soit davantage considérée, que la science et la recherche soient devenues de nouveaux éléments de prise de conscience. Mais ce qui est à considérer, c'est le budget alloué à la recherche, qui en France a subi quelques coupes sévères. Or le changement climatique va impacter la société, l'économie... Et la recherche, c'est l'avenir. Le politique, bien qu'alerté sur les conséquences du changement climatique, a plutôt tendance à dire *« après moi le déluge »*. C'est est vrai en France, mais aussi dans d'autres pays: Allemagne, Italie... Nous déplorons également le départ de certains chercheurs à l'étranger, mais pourquoi obliger, par exemple, des professeurs à partir à la retraite à 65 ans alors qu'ils sont précisément au sommet de leur art?



COCO TAMLYN

Selon le Giec, 70 % à 90 % des récifs coralliens sont voués à disparaître en raison, entre autres, de l'acidification des océans et de l'augmentation des températures.

Vous portez un message assez positif, résilient, en soulignant que des actions engagées portent déjà leurs fruits. Estimez-vous toujours que nous sommes sur la bonne voie?
Si nous ne sommes pas positifs, alors nous n'avons plus qu'à baisser les bras et n'avons plus à chercher à convaincre que nous pouvons encore agir. Le Giec a rappelé qu'il était essentiel de limiter le réchauffement de la planète à 1,5 °C et de ne surtout pas dépasser le seuil de 2 °C. Et cela n'est possible qu'en mettant en place des actions concrètes. La hausse de la température de l'océan a eu des conséquences que nous avons tous pu observer cet été: les vagues de chaleur marine ont fait monter les températures, l'océan, trop chaud, n'étant plus en mesure de rafraîchir. Nous ne sommes pas sur la bonne voie mais nous devons continuer à œuvrer. Les jeunes générations sont plus sensibles à l'état du climat, leur façon de consommer est différente.

Les modèles économiques s'adaptent-ils à ces changements? Tout au moins, la conséquence d'un climat qui change, qui vient par exemple rogner le trait de côte, est-il perçu comme un élément qui oblige à adapter la stratégie de développement économique?
Les modèles économiques s'adaptent. Les stratégies économiques et sociales intègrent désormais la dimension environnementale. Le tourisme s'adapte en ce sens, les destinations tablent sur l'écotourisme, on assiste également à un repositionnement géographique, de nombreux touristes optant pour des séjours en Europe du Nord, en montagne, dans l'arrière-pays, afin d'échapper aux vagues de chaleur. Les politiques économiques doivent être incitatives, la réglementation environnementale stricte et la fiscalité plus verte. L'immobilier est un autre secteur impacté par le changement climatique, notamment, comme vous le soulignez, par la hausse du trait de côte, qui fait évoluer la géographie. Cela aura d'autres conséquences. En Californie, par exemple, les maisons situées au bord de l'eau ne sont plus prises en charge par les assureurs, car cela est considéré comme trop risqué. Cela souligne bien que le modèle financier change et intègre à présent le risque climatique.

En matière de soutien financier, a-t-on raison de faire du respect de l'environnement et du climat l'un des critères principaux, et non plus la rentabilité financière? Est-ce une façon d'obliger les entreprises, notamment, au changement?
L'économie et l'écologie ne sont pas à opposer, elles doivent être à égalité. C'est vrai pour les grands projets portés par l'État. Pour les entreprises, c'est plus difficile, et c'est pour cela que l'on parle de transition. Modifier les business models est coûteux. C'est un passage obligé, mais qui ne peut pas se faire immédiatement sous peine d'amener à une cassure. En revanche, cette transition est indispensable, et les investissements réalisés aujourd'hui engendreront des profits, demain. Car le prix du carbone est élevé et il va encore augmenter.

Les solutions innovantes, comme le stockage du CO_2 dans l'océan, sonnent comme des lueurs d'espoir. Faut-il être confiant?
Il existe en effet des technologies nouvelles pour capturer et séquestrer le carbone dans l'océan. De nombreuses start-up investissent dans ces techniques. L'océan absorbe déjà 30 % des émissions de CO_2; si on le stimule, pourquoi pas? Mais il faut être attentif aux risques: si l'on stocke le carbone, que peut-il se passer en cas de tremblement de terre, par exemple? Il faut également être vigilant sur les coûts de ces solutions. Aux États-Unis, un projet a ainsi été retardé face au scepticisme scientifique et éthique. Il faudrait, pour cela, une réglementation internationale, pour que chaque gouvernement ne fasse pas ce qu'il veut. En revanche, les fonds marins et leur incroyable biodiversité peuvent aider la recherche pour élaborer de nouveaux médicaments.



La transition est indispensable. Les investissements réalisés aujourd'hui engendreront des profits demain

On a averti des conséquences du plastique dans la mer, des dangers qui naîtraient de la disparition du corail. Sur quel autre sujet, méconnu du grand public, le Giec alerte-t-il?
Il existe en effet deux motifs d'inquiétude que le Giec pointe: le permafrost et le méthane. Concernant le permafrost, la crainte porte sur l'impact que le dégel peut avoir sur le climat. Pour ce qui est du méthane, ce gaz est plus dangereux car il dure plus longtemps que le CO_2. Plus globalement, le risque du changement climatique, c'est de créer des migrations. Et cela comprend une dimension géopolitique. ■

* Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques.

La Métropole Nice Côte d'Azur se prépare à accueillir la Conférence des Nations Unies sur l'Océan

Après New-York et Lisbonne, Nice sera en juin 2025 la 3e ville à accueillir la Conférence des Nations Unies sur l'Océan (UNOC). En prévision de cet événement qui devrait aboutir à des accords décisifs pour la protection des milieux marins, la Métropole intensifie ses actions en faveur de la préservation de la Méditerranée, du climat et de l'éducation à l'environnement.



Du 9 au 13 juin 2025, plus de 120 ministres, chefs d'États ou de gouvernement et plusieurs milliers de délégués, scientifiques et décideurs du monde entier se donneront rendez-vous dans le nouvel espace de congrès du Port de Nice. S'ils parviennent à aboutir à un calendrier d'actions et à signer pour la première fois des Accords internationaux sur l'océan, l'événement devrait avoir autant d'impact que le Sommet de la Terre de Rio en 1992 et la COP 21 de Paris en 2015 pour le climat. *« C'est un honneur pour la Métropole Nice Côte d'Azur de recevoir cette conférence qui devrait marquer l'histoire de la préservation des Océans*, explique Christian Estrosi, Maire de Nice et Président de la Métropole Nice Côte d'Azur. *C'est une formidable reconnaissance de notre savoir-faire en matière d'accueil de grands événements internationaux, mais aussi des actions que nous menons depuis 2008 pour notre transition écologique, et depuis 2020 pour créer la première aire marine protégée au bord d'une zone urbaine. J'en suis convaincu : pour réussir collectivement, nous devons commencer par réussir localement. »*

Agir contre l'acidification des eaux

La Métropole Nice Côte d'Azur n'a pas attendu que la Méditerranée soit en surchauffe – atteignant une température record de 28,9°C le 15 août dernier - pour mettre en place une stratégie environnementale ambitieuse, avec en ligne de mire la neutralité carbone en 2050. *« La mer est une véritable machine à vivre*, explique Richard Chemla, adjoint au maire délégué à la Santé, à l'Écologie, au Bien-être et à la Protection animale, vice-président de la Métropole. *Elle piège le carbone dans ses grands fonds, produit de l'oxygène grâce au plancton et régule le climat grâce aux courants océaniques. En agissant pour décarboner nos transports, notre production d'énergie, nos habitats ou encore la gestion de nos déchets, nous faisons notre part de colibri pour éviter que ces phénomènes ne se dérèglent sous l'effet du réchauffement. »* Tandis que les eaux marines, qui absorbent 30% du CO_2 émis par les activités humaines, ne cessent de s'acidifier, menaçant toute notre chaine alimentaire, la Métropole Nice Côte d'Azur s'est également engagée à émettre moins de soufre dans l'atmosphère. Depuis janvier 2020, les ferries qui transitent par son port doivent donc utiliser des carburants dont la teneur en soufre est inférieure à 0,1%, au lieu des 0,5% exigés par les normes nationales, ce qui permet non seulement d'améliorer la qualité de l'air, mais aussi d'éviter que des pluies acides ne se déversent dans la mer…

Préserver les espèces marines

Les amateurs de plongée sous-marine le savent, la Méditerranée est un incroyable hotspot de biodiversité. Alors qu'elle ne représente qu'1% des eaux du globe, les scientifiques estiment qu'elle abrite entre 14 et 18% des espèces connues à ce jour. Au large de la Côte d'Azur, on compte ainsi des herbiers de posidonies et de cymodocées, plusieurs espèces d'oursins, des étoiles de mer, des coraux, des gorgones, mais aussi des mollusques, des langoustes, des crevettes, et même des thons et des mérous. Plus au large, ce sont les dauphins, les cachalots et les rorquals qui traversent le Sanctuaire Pelagos, une zone internationale créée en 2002 entre la France, l'Italie et le nord de la Sardaigne pour protéger les mammifères marins. *« Avec Christian Estrosi et Aurore Asso, conseillère municipale et métropolitaine en charge de la protection du milieu marin, nous avons souhaité dès 2020 créer une aire marine protégée sur toute la bande littorale niçoise, qui va de l'aéroport au Cap de Nice*, explique Richard Chemla. *Un comité scientifique a été réuni pour mieux appréhender toutes les spécificités de notre territoire, tandis que des plongeurs et des biologistes marins ont procédé à des collectes et des analyses pour mieux identifier et localiser les espèces à protéger. Pendant ce temps, nous échangeons avec l'ensemble des usagers pour créer les conditions d'une responsabilité collective ».* Car la création d'une aire marine protégée au large d'une métropole touristique dotée de 8 ports de plaisance ne peut se faire sans impliquer la population. Pêcheurs, plongeurs et plaisanciers sont ainsi sensibilisés à la nécessité de faire évoluer leurs pratiques, dans le respect des espèces marines et des activités de chacun. Autour d'une zone « à effet réserve », certaines zones bénéficieront d'ailleurs d'une réglementation plus souple, permettant par exemple le développement d'une pêche artisanale et durable.

> **« J'en suis convaincu : pour réussir collectivement, nous devons commencer par réussir localement. »**
>
> Christian Estrosi, Maire de Nice et Président de la Métropole Nice Côte d'Azur."

Zéro plastique, zéro déchet

Sur les plages et dans les rues des 51 communes de la Métropole Nice Côte d'Azur, de nombreuses campagnes sont également menées pour lutter contre le rejet de déchets et de mégots de cigarette. Une priorité quand on sait que 2,4 tonnes de plastiques sont ramassées chaque jour d'été sur les plages, et que 150 millions de mégots sont jetés dans les rues de Nice chaque année ! Des chiffres d'autant plus inquiétants qu'un mégot met 2 ans à se dégrader totalement en mer et que les substances toxiques de chaque mégot polluent à lui seul 500 litres d'eau. Une bouteille en plastique, elle, met 4000 ans à se décomposer… Pour mettre fin à ces fléaux écologiques, la Métropole a banni le plastique de son espace public et installé de nouvelles corbeilles équipées de cendriers au bord des plages. Dès 2026, la mise en service progressive de la station d'épuration Haliotis 2 permettra également d'éliminer grâce à des technologies de pointe 90% des microplastiques des eaux usées avant de les rejeter à la mer… Autant d'actions qui prouvent que la volonté politique peut changer la donne, à condition de procéder méthodiquement et d'avancer sur tous les fronts simultanément. *« Chaque geste compte, et même si les effets de nos politiques ne se ressentiront que dans 100 ans, rien n'est perdu*, rappelle Richard Chemla. *Il faut continuer à montrer la beauté de notre planète et à nous émerveiller devant une algue, un corail, une grotte marine ou même un mérou pour donner envie de les protéger. C'est la clef pour changer durablement les comportements. »*

Nice, capitale de la mer 2025



Le Corb (Sciaena umbra), espèce emblématique de Méditerranée

© Coralie Meinesz – Métropole Nice Côte d'Azur

L'annonce a été faite par le chef de l'État lui-même : 2025 sera l'année des océans dans tout l'hexagone. Une décision en lien avec la venue à Nice de la Conférence des Nations Unies, co-organisée par la France et le Costa Rica. Pour Christian Estrosi, ces rencontres doivent aussi « offrir » la mer aux Niçoises et Niçois de tous âges et de toutes conditions physiques et sociales pour mieux la découvrir, la comprendre et la protéger. De nombreuses actions de découverte sont prévues, mais aussi des expositions scientifiques et artistiques, ainsi qu'une Biennale des Arts qui mobilisera de nombreux acteurs locaux. Du 15 février au 22 mars, le célèbre carnaval de Nice aura également pour thème le Roi des Mers et Océans. L'occasion d'aller passer un week-end dans la « ville de villégiature d'hiver de la Riviera », inscrite sur la liste du Patrimoine Mondial de l'Unesco, et de prendre le temps de contempler la Grande Bleue…



TRAVERSER LA MÉDITERRANÉE
AUTREMENT

réservation

0970 83 20 20 Service gratuit + prix appel